

# ANTICIPATION

## SERGE BRUSSOLO

### LE PUZZLE DE CHAIR



fleuve noir

SERGE BRUSSOLO

# LE PUZZLE DE CHAIR

COLLECTION « ANTICIPATION »



ÉDITIONS FLEUVE NOIR  
6, rue Garancière - PARIS VI<sup>e</sup>

1983, « Éditions Fleuve Noir », Paris.  
ISBN 2-265-02266-7

# CHAPITRE PREMIER

Les chaussons de danse jonchaient le sol de la loge, emmêlant leurs rubans comme autant de serpentins argentés. Agenouillée au milieu des emballages multicolores, Elsy ouvrait les boîtes, froissait les feuilles de papier de soie à un rythme de plus en plus mécanique. Depuis près d'une heure et demie elle se tenait accroupie sur la moquette de la loge, fuyant le regard courroucé de la Grande Léonora. Des crampes durcissaient ses mollets et elle avait dû remonter sa jupe à mi-cuisses pour se déplacer plus commodément. Elle n'ignorait pas que le garçon livreur boutonneux qui se tenait sagement à l'écart des essayages en profitait pour lorgner sa culotte, mais elle n'avait plus la force de lui adresser la moindre remontrance. Elle sentait la sueur. Une odeur acide, née de sa peur, montait de ses aisselles. Ses cheveux blonds collaient à ses joues, lui emplissaient la bouche. En passant devant la glace à maquillage elle remarqua les taches de transpiration qui marbraient son chemisier d'auréoles sombres, soulignant chaque sein. Léonora repoussa la trentième paire de chaussons avec un glapissement hystérique et se drapa dans son peignoir de soie rose comme une divinité outragée.

— Mon pauvre garçon ! cracha-t-elle à l'adresse du livreur. Vous direz à votre patron que lorsqu'on veut fabriquer des accessoires de danse on évite de tailler ses chaussons dans de la toile émeri ! C'est inadmissible ! Allez vendre votre camelote à des pachydermes, mais par pitié ne vous adressez jamais à aucune artiste digne de ce nom.

L'adolescent rougit jusqu'aux yeux et plongea sans un mot, rassemblant fébrilement les boîtes mal fermées. Le petit robot-porteur, frappé du sigle du chausseur spécialisé, s'avança, cala sur son plateau les soixante paires de souliers de soie et recula

dans un chuintement de chenilles bien graissées. Le garçon s'éclipsa sans demander son reste. Léonora s'était dressée, vivante statue de nerfs et de muscles. La colère avait bouleversé son chignon dont la masse bleu électrique s'affaissait à présent sur sa nuque.

— De la soie ! rugit-elle. Ils taillent encore leurs chaussons dans de la soie ordinaire ! Mais sur quelle planète sommes-nous ? Pourquoi pas du cuir à brodequins ou de la toile à sac !

Avisant Elsy qui rajustait sa queue de cheval en s'observant du coin de l'œil dans un miroir, elle explosa :

— Et toi ! Gourde ! Vas-tu te remuer ! Convoque les autres, vite ! Tout cela est ta faute, ne l'oublie pas !

Elsy pâlit et esquissa une brève révérence. Léonora était puissante, elle ne l'ignorait pas.

Depuis cinq ans qu'elle se trouvait à son service, elle avait appris à ne pas prendre à la légère les menaces de la danseuse étoile. Comme elle allait ouvrir la bouche, trois coups timides furent frappés à la porte de la loge et le directeur de l'Opéra passa la tête dans l'ouverture. C'était un Fanghien obèse à la peau couleur de vieil ivoire.

— Chère grande artiste, commença-t-il d'une voix mal affermie.

— C'est inutile ! hurla la danseuse. Je serai inflexible ! Sans chaussons convenables il n'y aura pas de représentation ! Vous êtes autant responsable que cette gourde d'habilleuse ! À vous de vous débrouiller pour réparer votre bévue ! Si à vingt heures je n'ai toujours pas de souliers, vous pourrez rembourser les places...

Les traits du fonctionnaire s'affaissèrent et le sang se retira de son visage. Elsy crut qu'il allait suffoquer comme un poisson hors de l'eau...

— Mais... mais..., balbutia-t-il. C'est impossible... Le président de la ligue terrienne sera là, et tous les notables de Fanghs ! On ne décommande pas de telles sommités ! Vous allez occasionner un incident diplomatique sans précédent, claquer la porte au nez du responsable de la galaxie Bêta. Vous voulez ma mort ! Il y a sûrement moyen de s'entendre... Chère... chère grande artiste...

— Assez ! vociféra Léonora. Disparaissiez et ne revenez qu'en possession de mes chaussons. Et emmenez cette gourde avec vous avant que je ne lui arrache les yeux...

Elsy et le Fanghien se retrouvèrent dans le couloir obscur. Une odeur de poussière se mêlait à celle, plus lourde, des cosmétiques entassés au long des tables de maquillage. Le directeur respirait difficilement et la jeune fille remarqua que son noeud papillon pendait de travers.

— Mais enfin, haleta péniblement le gros homme, qu'est-ce qui s'est passé EXACTEMENT ?

Elsy haussa les épaules.

— On lui a volé ses chaussons de gala. Un admirateur probablement, ce n'est pas la première fois qu'on lui dérobe un objet, mais jusqu'à maintenant on s'en était tenu à des choses sans importance : un mouchoir, une houppette, un tube de rouge...

— Mais enfin ! gémit l'autre voix de fausset. Des chaussons ça se remplace !

Elsy soupira.

— Pas CEUX-LÀ ! Vous ne la connaissez pas ! Elle n'utilise que des « *Schroeder-Mac Faren* ». Des souliers coupés dans une étoffe spéciale, tissée avec les fibres constituant la toile de la grande araignée rouge ghaniennes. Toute autre matière lui irrite la peau, et la gêne dans l'accomplissement des figures.

— Et il n'est pas possible de se procurer une autre paire de *Schroeder-Mac... Mac Faglen* ?

— *Mac Faren*. Non, la grande araignée rouge ghanienne fait partie des espèces disparues. Elle s'est éteinte il y a plus d'un siècle, victime des défoliants. Il n'existe pas plus d'une douzaine de chaussons taillés dans cette substance. Tous appartiennent bien entendu à des étoiles de la danse qui se jaloussent mortellement, il est donc hors de question que Léonora soit secourue par une de ses consœurs...

L'obèse étouffa un glapissement douloureux.

— Il faut réagir ! Trouvez une solution ! Enfin ! Ne restez pas plantée là, mon petit ! Vous la connaissez mieux que moi ! Les conséquences, pensez aux conséquences si elle refuse de se produire. On nous accusera de négligence. Il y aura des

sanctions ! Remuez-vous ! Songez que *vous* risquez de *tout perdre* dans cette histoire !

Elsy serra les dents. Déjà le gros homme avait tourné les talons et s'éloignait le long du couloir en se dandinant comme un jeune pachyderme. Elle eut un coup d'œil pour sa montre : dix-huit heures. Une crampe lui sciait la nuque et les épaules. Elle se sentait sale, poisseuse de sueur et de poussière. Elle vit qu'elle s'était rongé les ongles de la main droite jusqu'au sang et que la couture de sa jupe avait craqué sur la hanche, laissant apparaître le nylon blanc de son slip. Elle avait peur, terriblement peur. Un trou palpitant s'était creusé au centre de son ventre, et des spasmes nerveux agitaient ses intestins. Léonora appartenait à l'aristocratie d'Almoha, et la fortune qu'elle avait amassée au cours de sa carrière d'étoile ne constituait pour elle rien d'autre qu'un pourboire. Elle avait rendu folles trois habilleuses, une quatrième avait fini par se suicider, les autres avaient eu assez de bon sens pour rendre leur tablier à temps, avant que les injures et les humiliations n'aient raison de leur équilibre mental. Toutefois, dans le milieu intergalactique de la danse, on chuchotait que la star s'était arrangée pour que les démissionnaires ne trouvent par la suite aucun engagement. La plupart, disait-on, avaient tristement échoué comme prostituées dans d'infâmes bouges aux abords des camps de transit, là où se déversait à flot continu la lie de l'espace. Voilà pourquoi Elsy avait peur. Jusqu'à présent elle avait réussi à éviter tout affrontement direct avec Léonora, elle avait rusé, courbé l'échine, su prodiguer compliments et « conseils ». La durée de son engagement était considérée par tout le petit peuple des manutentionnaires du spectacle comme un véritable record, et cette admiration n'allait pas sans jalousie et perfidie. Certaines maquilleuses ne s'étaient d'ailleurs pas privées pour émettre l'idée qu'Elsy ne devait la longévité de sa carrière qu'au fait qu'elle partageait la couche de la danseuse étoile. C'était faux, bien sûr, Léonora n'avait aucune pulsion sexuelle et la danse suffisait à peupler tout son univers. Jusqu'à leur arrivée sur Fanghs, les tournées s'étaient déroulées sans trop d'anicroches, puis soudain tout avait basculé aussi sûrement que sous l'assaut d'un tremblement de terre. Les

« *Schroeder-Mac Faren* » avaient disparu ! En découvrant le coffret vide, Léonora avait failli avoir une attaque. Elle avait giflé Elsy à toute volée, puis, la saisissant par les cheveux, lui avait cruellement mordu la bouche. L'inventaire fiévreux de la loge n'avait rien donné. Finalement, après avoir essuyé les insultes les plus ignobles, Elsy s'était résolue à appeler les différents fournisseurs de l'Opéra, mais Léonora avait fait défiler vingt-sept spécialistes en articles de danse sans fixer son choix sur aucun d'eux. À présent l'ultimatum prenait des allures de condamnation à mort.

Elsy fit quelques pas en titubant. Au centre de la loggia poussiéreuse, les clignotants du standard allumaient une ronde multicolore. Elle se laissa tomber sur le tabouret pivotant, pianota le code professionnel de la corporation des danseurs et regarda une fois de plus apparaître sur l'écran de la console les numéros des soixante-quatre magasins spécialisés recensés sur la planète Fanghs. Elle appela jusqu'à dix-huit heures trente, puis, devant les échecs répétés, se résolut à passer un appel intergalactique par satellite. Elle savait qu'une telle communication équivalait à trois ans de son salaire mais l'angoisse balaya ses dernières hésitations. À l'idée de se retrouver toute sa vie poursuivie par la haine de Léonora elle sentait ses os s'émettre et ses articulations sauter hors de leurs logements. À dix-neuf heures une réponse négative crépita sur le terminal : aucun possesseur de chaussons *Schroeder-Mac Faren* n'avait consenti à signaler sa présence dans l'espace intersidéral de la grande galaxie. Le coût de l'annonce s'élevait à six millions de crédits de la fédération. Elsy crut qu'elle allait s'évanouir. Jamais Léonora ne lui pardonnerait son erreur... Elle songea aux précédentes habilleuses, et des images de suicide passèrent sous ses yeux. Un court instant elle se vit, immergée dans une baignoire, les deux poignets tranchés. Puis elle se ressaisit. C'était idiot ! Personne ne s'ouvrait plus les veines depuis belle lurette, on utilisait maintenant, en guise de rasoir, des sangsues géantes de Falmor. N'importe quelle boutique d'animaux vous cédait pour une poignée de crédits un couple de ces grosses limaces violettes. Il suffisait de les appliquer à un endroit stratégique du réseau artériel pour

qu'elles vous vident en moins de deux heures, et ceci sans la moindre douleur.

C'était décidé, elle achèterait des sangsues de Falmor...

La lampe jaune des appels extérieurs émit une série d'éclats brefs. Machinalement Elsy commuta l'écran du visiophone qui demeura étrangement opaque, comme si une main obstruait l'objectif de la caméra à l'autre bout de la ligne. Une voix d'homme jeune s'éleva du haut-parleur :

— Je voudrais... je voudrais parler à... l'habilleuse de la Grande Léonora, s'il vous plaît...

Le cœur d'Elsy rata un battement.

— C'est moi, articula-t-elle au prix d'un effort surhumain.

— On... on m'a dit que vous aviez beaucoup d'ennuis à cause d'un vol. C'est... vrai ?

— C'est vrai, balbutia la jeune fille d'une voix blanche, je... je suis très... désemparée.

Il y eut un long silence, et elle crut une seconde que son interlocuteur avait raccroché.

— Écoutez, fit soudain l'inconnu comme s'il prenait une résolution douloureuse, retrouvez-moi dans une dizaine de minutes à la cafétéria de l'aile sud.

— Elle est fermée, protesta Elsy.

— Justement, insista l'homme, *j'ai les chaussons*. Venez, ne me faites pas attendre... Je pourrais changer d'avis...

Il y eut un déclic. Elsy se redressa, les jambes en coton. Un espoir insensé faisait vibrer ses nerfs tendus comme des cordes à violon. Était-ce possible ? Non... Elle n'osait pas y croire. Elle se mit à courir, remontant les couloirs dans un vacarme infernal. Un ascenseur la jeta enfin au rez-de-chaussée. Elle n'hésita qu'une seconde et poussa la porte à double battant de la salle plongée dans l'obscurité. Au-dessus du comptoir, les chromes d'un percolateurjetaient des éclairs d'acier. Elle entreprit d'avancer en tâtonnant et se meurtrit la cuisse à l'angle d'une table. L'atmosphère était oppressante. Une envie de crier lui emplit la gorge. Elle s'immobilisa, incapable d'aller plus loin.

— Vous êtes là ? gémit-elle avec une voix de petite fille. Je vous en supplie, répondez...

— Ne vous retournez pas, fit quelqu'un dans son dos. Ne cherchez pas à me voir, ou je pars immédiatement.

Elle plia la nuque, noyant son visage dans ses paumes en signe de bonne volonté.

— Merci, murmura l'inconnu. Je vais essayer de m'expliquer... Je... je ne suis pas un voleur professionnel, ne vous méprenez pas... Ni un fan. J'ai dérobé les chaussons avec l'intention de les revendre à un collectionneur, un de ces malades prêts à tout pour obtenir une relique de leur vedette préférée... Mais au dernier moment... je vous ai vue... Nous avons le même âge... On m'a dit que Léonora vous ferait payer cher. On m'a raconté ce qui est arrivé aux précédentes habilleuses, alors voilà... J'ai décidé de vous rendre les souliers...

Elsy laissa échapper un cri de surprise et faillit tourner la tête. Les mots se bousculaient dans sa gorge. Durant le court trajet en ascenseur elle s'était préparée à toutes les exigences, elle les avait acceptées par avance. Elle s'était imaginée couchée sur une table, la jupe rabattue sur le visage, les cuisses ouvertes, blanches...

— Que voulez-vous en échange ? chuchota-t-elle comme au seuil d'une cathédrale, si vous voulez je...

— Rien. Ce sera mon alibi, plus tard quand je ne pourrai plus me payer le luxe de jouer au grand cœur... Adieu... Ne vous retournez pas tout de suite...

Instinctivement cependant, elle écarta les doigts et malgré la pénombre entrevit une silhouette de haute taille qui enjambait le rebord de la fenêtre. La lumière de l'extérieur éclaira une brève seconde le visage de l'inconnu. C'était celui d'un homme jeune, très pâle, au profil en lame de couteau. L'instant d'après il avait disparu. Elle pivota sur ses talons. Une boîte en mauvais carton occupait le centre d'une table. Elle n'osait y croire...

Les doigts tremblants elle en repoussa le couvercle : les *Schroeder-Mac Faren* étaient là, couchés l'un contre l'autre avec leurs tresses de rubans chatoyants. Elle ne put retenir ses larmes.

\*  
\* \*

La Grande Léonora écouta le récit de son habilleuse un sourire au coin des lèvres. Le soulagement d'avoir récupéré les précieux chaussons anesthésiait pour quelque temps sa colère. Il est vrai qu'Elsy avait légèrement maquillé la vérité et porté le larcin au compte d'un fan éperdu d'admiration, ce qui ne pouvait qu'enchanter la danseuse étoile dont l'orgueil ne connaissait pas de limites. Le directeur de l'Opéra alla, lui, jusqu'à féliciter la jeune fille pour son habileté et lui glissa un pourboire impérial.

À vingt-deux heures l'illustre Léonora, *Schroeder-Mac Faren* aux pieds, entama son premier entrechat sur la scène tendue de pourpre devant un aréopage constitué de la présidence de la ligue terrienne au grand complet et d'un échantillon fort représentatif de la noblesse fanghienne. Elle virevolta jusqu'à vingt-deux heures trente, indifférente à la force d'attraction pourtant élevée du planétoïde, puis – à 22 h 34 – alors qu'elle amorçait une arabesque, les *Schroeder-Mac Faren* explosèrent subitement dans un ensemble parfait, métamorphosant les pieds de la ballerine en un brouillard de sang, de chair broyée et d'esquilles d'os.

\*  
\* \*

Un peu plus tard dans la nuit, un jazzman de renommée intergalactique, attraction vedette du cabaret *La Nébuleuse*, s'écroula au milieu de son orchestre, les lèvres et la bouche dévorées vives par une ampoule d'acide dissimulée à l'intérieur de sa trompette-fétiche. À la minute même, à l'hôpital central, un chirurgien fort connu, absorbé dans une opération de l'estomac, découvrit sous la pointe de son scalpel une bombe miniature astucieusement implantée dans les viscères du patient. Bombe qui réduisit en bouillie ses deux mains gantées de nylon aseptisé avant qu'il ait eu le temps d'amorcer un mouvement de recul.

*Ce qu'on devait nommer plus tard « La révolte des Vandales » venait de commencer.*

## CHAPITRE II

Durant les quelques secondes qui suivirent l'explosion, une stupeur hallucinée cloua le public sur place, les musiciens eux-mêmes demeurèrent figés comme des mannequins, l'archet stoppé à mi-course. Le premier cri de frayeur eut raison de l'enchantedement et la panique changea la vaste salle de l'Opéra en un épouvantable champ de bataille. Oubliant tout orgueil, les grands dignitaires se ruèrent vers les sorties de secours, piétinant leurs pairs ou leurs courtisans sans aucun souci d'étiquette. Des princesses hurlaient, happées par un tourbillon de mains affolées, serrant sur leurs seins les lambeaux de leurs robes de cérémonie. Des colliers craquaient, semant une pluie de perles à l'orient incomparable que le piétinement des semelles réduisait en une seconde à l'état de poussière nacrée.

Debout dans la coulisse, Elsy n'avait pas bougé. Ses yeux ne pouvaient se détacher des jambes de Léonora à présent inconsciente, et des moignons lui tenant lieu de chevilles. Ces deux paquets de chair torturée, d'où le sang jaillissait par longues saccades, l'hypnotisaient jusqu'au vertige. Enfin elle se détourna et vomit contre un décor, le ventre tordu par les spasmes, s'égratignant le front à la peinture écaillée d'un ciel nocturne. Elle s'essuyait la bouche tant bien que mal quand le premier policier la mit en joue. Il venait de sauter sur la scène, effrayante silhouette engoncée dans la carapace du gilet pare-balles. Sa tête et son visage disparaissaient sous la boule de chrome à visière opaque d'un casque anti-émeute. Elsy retint sa respiration. La gueule noire de l'énorme pistolet à canon ventilé la pétrifiait. Tout de suite après un haut-parleur mugit du haut du balcon :

« Attention ! Vous vous trouvez au centre d'un dispositif anti-attentat ! Le moindre geste suspect pourrait être interprété

comme une menace. Restez sur place et abstenez-vous de tout mouvement. Attention, je répète... »

La voix métallique vomissait ses ordres sur une tonalité stridente difficilement supportable. Des flics en gilet protecteur immaculé apparaissaient maintenant à chaque balcon. La joue collée à la crosse de leur fusil mitrailleur, ils tenaient la salle dans leur ligne de mire. Une femme en robe blanche s'évanouit, son compagnon voulut lui porter secours, s'attirant un coup de matraque entre les sourcils. Il s'effondra en glapissant que son titre d'ambassadeur lui assurait l'immunité diplomatique. Un jet de gaz tétanisant le mit définitivement hors de combat.

Un silence de mort planait désormais sur la salle, des souliers jonchaient les travées, des sacs à main éventrés semaient pêle-mêle poudriers d'or fin, peignes incrustés de diamants, tampons périodiques et tubes de rouge. La porte centrale pivota, laissant le passage à un officier d'une cinquantaine d'années, squelettique et chauve. Il avait logé son casque dans le creux de son coude et considérait la foule apeurée avec un air profondément ennuyé.

— Capitaine Cazhel, grogna-t-il à la cantonade, 6<sup>e</sup> Brigade Territoriale. On va prendre vos identités, soyez coopératifs et tout se passera bien.

Indifférent aux murmures de protestation il sauta sur la scène, s'agenouilla et glissa sa main dans l'échancrure du collant de Léonora, palpant le sein gauche à la recherche d'une éventuelle manifestation cardiaque.

— Elle vit toujours, observa-t-il avec placidité. Faites-lui un garrot et embarquez-la, direction l'hôpital central.

Un brancard apparut comme par magie, une équipe entreprit de prélever les multiples débris de tissus et de chair qui avaient aspergé le plateau sur plus de dix mètres. Deux hommes en blouse blanche s'éloignèrent, portant la ballerine au visage cireux. Cazhel marcha vers le trou du souffleur, fouilla dans la poche de son treillis et en tira une boîte de friandises d'où montait un curieux bourdonnement. Elsy l'y vit pécher un insecte noir aux pattes frémissantes et l'enfoncir dans sa bouche. Elle perçut nettement le craquement de la carapace de chitine sous la pression des molaires et ne put retenir un frisson. Elle

n'avait jamais pu s'habituer à cette pratique. Pourtant, depuis que les diptères des marais fanghiens avaient été reconnus source de longévité par la faculté de médecine (à la condition expresse qu'on les consommât *vivants !*) tous les colons de la galaxie Bêta s'adonnaient à cette gourmandise coûteuse. De nombreuses revues scientifiques polémiquaient afin de déterminer s'il était plus bénéfique pour l'organisme de croquer les insectes, comme l'avait fait le policier, ou de les sucer jusqu'à ce que leur carapace soit totalement fondu...

Elsy se raidit. Les yeux bleu délavé de Cazhel venaient de s'accrocher aux siens. Il eut un sourire glacial qui dévoila ses dents auxquelles adhéraient quelques fragments d'élytres.

— C'est toi l'habilleuse ? siffla-t-il. Le directeur de l'Opéra vient de me raconter l'histoire des chaussons... Un peu dingue, non ? On les vole, on les ramène. Pas très fixé, ce cambrioleur. D'ailleurs personne ne l'a vu à part toi... UN BONBON ?

Elle eut un recul et secoua négativement la tête. Cazhel ne se départit pas de son insupportable sourire.

— Un bonbon ? se contenta-t-il de répéter sur un ton menaçant.

Elsy sentit ses cuisses trembler. Incapable de se maîtriser, elle glissa deux doigts dans l'emballage, enfonçant le pouce et l'index dans un grouillement de pattes minuscules. Elle ferma les yeux, refusant de voir ce qu'elle ramenait et déposa sur sa langue une petite chose fourmillante qui se mit à courir vers le fond de sa gorge. Elle eut un haut-le-corps, s'étouffa et réalisa qu'elle avait avalé l'insecte vivant. Une sueur glacée nappa son front.

— Et gourmande avec ça ! ricana l'officier. On n'a pourtant pas tellement besoin de rajeunir.

Il fit une pause, puis ajouta sèchement :

— On dit : « Merci, monsieur »...

Elsy balbutia une vague formule de politesse. Il lui semblait percevoir le trottinement du coléoptère le long de son œsophage. Elle crut qu'elle allait s'évanouir.

— D'après ce qu'on m'a dit, la Léonora n'était pas facile à vivre. Elle t'a souvent humiliée publiquement, non ? Le directeur m'a affirmé que personne n'était resté aussi longtemps

que toi à son service, c'est vrai ? Elle te tenait par l'argent ?... Ou alors tu couchais avec elle, c'est ça ?

Elsy serra les poings. Ses ongles rongés et sanguinolents lui firent mal. Comme elle allait répondre, un sergent s'approcha et entraîna Cazhel à l'écart. Malgré le brouhaha elle entendit nettement :

— Du beau travail, les chaussons étaient piégés. Deux charges minuscules glissées sous la semelle de cuir, à l'intérieur du rembourrage de pointe. Tout ça commandé par un micro-ordinateur à ondes courtes bien sûr.

Le capitaine hocha la tête.

— Emmenez la bonniche au quartier général, lâcha-t-il en piochant une nouvelle « friandise », elle n'a sûrement pas le nez propre. Son histoire de fan cambrioleur ne tient pas debout.

Elsy tituba, glacée jusqu'au fond des os. Avant même qu'elle ait pu ébaucher un geste de protestation, deux hommes casqués de chrome lui avaient retourné les bras dans le dos et la poussaient vers la sortie. Le cauchemar continuait.

\*  
\* \*

Au même moment, six garçons à moto traversèrent en diagonale l'esplanade du Musée d'Art Moderne dont les tours de marbre blanc se dressaient aux abords du lac des Parades. Ils étaient tous vêtus de cuir et avaient le crâne entièrement rasé. À l'aide d'une grenade soufflante artisanale, ils pulvérisèrent la vitre blindée d'une salle du rez-de-chaussée, et, indifférents au vacarme des sirènes d'alarme, jetèrent leurs machines vrombissantes dans l'ouverture ainsi pratiquée. Couchés sur les guidons, les cuisses collées au réservoir, ils entamèrent alors un fantastique slalom entre les piliers des salles d'exposition, négligeant les œuvres mineures pour converger dans un ensemble parfait vers le hall des rétrospectives terriennes dont l'inauguration devait avoir lieu le lendemain. Là, et sans même quitter leur siège, ils lancèrent un cocktail au napalm sur une tapisserie des Gobelins, tirèrent à la chevrotine sur la Vénus de Milo (dont le visage vola en éclats), puis lacérèrent la Joconde à

coups de poinçon. Le tout ne dura pas plus de dix-sept secondes. Alors qu'ils se préparaient à faire basculer la Victoire de Samothrace en l'enchaînant à l'une des motos, la brigade robotisée envahit la salle, soufflant les jets de gaz tétanisant. Deux des terroristes s'écroulèrent, les narines pincées, les yeux noyés de larmes, mais leurs complices avaient eu le temps de se couvrir la face de masques anti-émeute en tout point analogues aux modèles en usage dans la police. Ils se saisirent des corps inanimés, les jetèrent en travers des machines et démarrèrent dans un nuage de fumée bleue. Les robots du service de protection demeurèrent indécis, pour stopper les assaillants il aurait fallu ouvrir le feu, or le programme stocké dans leurs circuits-mémoires proscrivait toute action susceptible d'occasionner un quelconque dommage aux œuvres d'art exposées.

L'un des vandales perdit toutefois le contrôle de sa motocyclette, traversa une verrière et fit une chute de quinze mètres dans le salon de sculpture, situé un étage plus bas, où il s'empala sur la pique dressée d'un guerrier de bronze.

Un second agresseur, qui ne s'était pas suffisamment baissé, eut la tête arrachée au moment où il se jetait à la suite de ses complices dans le trou ouvert un instant plus tôt dans la baie vitrée du rez-de-chaussée.

Entre-temps, toutes les herses de sécurité obturant le périmètre du musée s'étaient abaissées, enfermant les fuyards au centre d'une cage conçue pour résister aux assauts d'une vague de blindés. Il ne fallut que quelques secondes aux survivants du coup de force pour comprendre qu'ils étaient irrémédiablement pris au piège. Ils coupèrent alors les gaz et couchèrent leurs machines sur le sol. Calmement, sans trahir la moindre panique.

Quand la brigade de sécurité acheva de les encercler, elle ne découvrit que quatre corps raidis par l'ingestion de capsules de cyanure de potassium, et un grand V, rouge, tracé à la bombe à peinture indélébile sur le marbre délicat de l'esplanade. L'examen des poches des suicidés révéla une absence totale de papiers ou de marques distinctives...

Les débris des œuvres lapidées ou lacérées furent immédiatement scellés dans des containers étanches en attendant d'être soumis aux examens des experts en restauration.

\*

\* \*

Elsy avait chaud. La lampe dardait son éclat blanc au fond de ses pupilles, attisant sa migraine. Sur le bureau métallique de Cazhel, la boîte de « friandises » avait fini par se renverser et les petits insectes bombés couraient en tous sens, pointillant les dossiers de taches mouvantes à la progression indécise. L'interrogatoire durait depuis plus d'une heure maintenant. À plusieurs reprises, l'officier de police – devinant l'aversion de la jeune fille pour les coléoptères régénérants – s'était amusé à lui en offrir de pleines poignées... qu'elle n'avait bien sûr pas osé refuser.

À présent son estomac se tordait sous les assauts d'une houle de mauvais augure. Elle avait de plus tellement transpiré au contact du tabouret de fer que lui était venue peu à peu la certitude d'être assise au milieu d'une flaue d'urine. Les questions pleuvaient, sournoises, pleines de sous-entendus, chacune de ses réponses était aussitôt déformée, interprétée de manière volontairement négative, et sous les jurons, ses balbutiements, ses hoquets, devenaient autant d'aveux. Elle savait que tôt ou tard elle perdrait le contrôle de ses nerfs. Elle se mettrait alors à hurler comme une possédée, leur donnant du même coup un prétexte inespéré pour la battre...

— C'est toi ! avait craché Cazhel vingt minutes plus tôt. Tu avais envie de te venger depuis longtemps, avoue... Alors tu as bricolé ça avec un petit copain.

— Je n'ai pas de petit copain.

Elle disait vrai ; malgré ses cheveux blonds elle n'avait jamais su attirer les garçons, et lorsque l'envie de faire l'amour lui montait à la gorge elle devait se résoudre à devenir la proie d'un routier en mal d'exercice... Rien de plus. Cazhel avait voulu revenir à la charge mais son adjoint était venu le chercher.

Depuis elle attendait, dans la brûlure du projecteur, au milieu du crépitement des consoles du dispatching. Elle devinait confusément que quelque chose se passait. Dans son dos une auxiliaire avait soudain murmuré d'une voix altérée : « État d'alerte, code 5 et 3. Merde ! Neuf attentats dans la même nuit ! »

— Un V rouge à la bombe à peinture ? marmonna Cazhel quelque part sur la gauche. Et tu dis qu'ils se sont suicidés plutôt que d'être pris ! C'est une histoire de fou... Le robot-préleur a rendu ses analyses ?

La suite fut avalée par le cliquetis d'une imprimante. Elsy se demanda si elle ne ferait pas mieux de se laisser tomber sur le sol. La fatigue l'emplissait d'une incroyable pesanteur. Elle se dit que le tabouret allait finir par se tordre sous le poids de son épuisement. La lampe s'éteignit brusquement mais elle continua pendant plusieurs secondes à percevoir sa chaleur sur sa peau irritée. Elle songea au jeune homme pâle de la cafétéria jouant la comédie des remords. Il s'était moqué d'elle au-delà du supportable, et elle l'avait remercié avec des larmes dans la voix ! Léonora avait raison, elle n'était qu'une gourde... Une effroyable gourde !

— Vous m'écoutez, oui ?

Elle sursauta, réalisant subitement que le policier avait repris sa place de l'autre côté du bureau. Le manque de sommeil plissait son visage émacié comme un fruit vidé de sa substance dont la peau se rétracte, aspirée de l'intérieur. Un insecte zigzagait sur sa cravate blanche d'uniforme, perle de chitine montée sur pattes.

— Je n'ai rien contre vous, fit-il à regret, du moins pour l'instant. Il n'y a que deux hypothèses envisageables, ou vous êtes une idiote qu'on a manipulée à son insu, ou vous JOUEZ à l'idiote. Je n'ai pas le temps de vous passer au crible, mais je vous aurai à l'œil à partir de la minute où vous aurez franchi le seuil de ce bureau. Ne quittez la ville sous aucun prétexte. Allez, déguerpissez... Et prenez une douche, vous puez...

Elle se leva comme une automate, tâtonna le long d'un couloir pour trouver la sortie. Une auxiliaire hommasse que sa démarche de somnambule exaspérait vint la prendre par le bras

et la poussa dans la nuit. Une pluie fine et pénétrante mitraillait les trottoirs. En une minute ses sous-vêtements furent trempés. Instinctivement ses pieds prirent la direction de l'Opéra, elle ne tenta pas de leur résister. Où se trouvait Léonora en ce moment même ? Avait-elle repris conscience ?

À l'exemple du policier, soupçonnerait-elle son habilleuse d'avoir piégé ses célèbres chaussons ? Non, c'était peu probable. Une chose était sûre par contre : elle ne lui pardonnerait jamais d'avoir été la cause indirecte de son infirmité, et désormais Elsy devrait apprendre à compter avec la rancœur d'une étoile abattue en pleine gloire. Elle frissonna. Elle imaginait la danseuse clouée sur son lit, les chevilles enveloppées de pansements, sans autre dérivatif désormais que sa formidable capacité de haine, et cette simple idée faisait monter des envies de fuite dans son ventre.

Elle atteignit le palais des fêtes sans même s'en rendre compte. Par bonheur, le gardien en faction à l'entrée du bâtiment la reconnut. Elle le salua d'un bref signe de tête et gagna l'ascenseur. L'Opéra, avec sa façade baroque aux sculptures tourmentées, avait quelque chose de lugubre. L'odeur de poussière des couloirs, les relents émanant des bouquets fanés oubliés sur les tables de maquillage faisaient monter à l'esprit des images de morgue, de veillée funèbre...

Elsy tenta de se ressaisir, son escarpin accrocha une gerbe flétrie encore protégée de cellophane. La surprise fit palpiter son cœur plus que de raison. Pour la première fois de sa vie le monde étrange des coulisses lui semblait truffé de chaussetrapes menaçantes, de pièges...

Lorsqu'elle arriva devant la loge de Léonora elle ne put retenir un cri. Un signe s'étalait sur la porte, hâtivement barbouillé à la bombe à peinture : *une sorte de grand V rouge légèrement incliné, comme la pointe d'une lame qui s'apprête à frapper...*

Elle tomba sur les genoux et se cacha le visage dans les mains, incapable de réprimer les tremblements qui la secouaient tout entière.

# CHAPITRE III

Ce fut le ronronnement régulier des équipes de robots-nettoyeurs arpantant les couloirs qui la tira de son anéantissement. Il faisait jour. Elle avait dormi à même le sol, roulée dans le peignoir fétiche de la danseuse étoile. La glace à maquillage cerclée d'ampoules lui renvoya son image hagarde, avec ses cheveux collés par la transpiration, et le masque grotesque du fond de teint tourné qu'agrémentaient les couleurs bleuâtres de fard à paupières. Elle grimaça, arracha ses vêtements et prit place dans la minuscule cabine-douche dissimulée derrière le paravent chinois que la ballerine emportait dans tous ses déplacements. Le jet rotatif était désagréablement tiède, et malgré ses manipulations elle ne parvint à obtenir une température plus élevée. Lorsqu'elle s'essuya, ce fut avec la conviction irraisonnée que la crasse de la nuit précédente la souillait toujours. Par bonheur elle laissait toujours un sac de voyage contenant quelques vêtements de rechange dans un angle de la loge. Elle troqua ses oripeaux contre une robe courte dont la couleur variait avec la température, un gadget coûteux qu'elle avait acquis dans un moment d'euphorie. Ce n'était certes pas la tenue idéale pour rendre visite à une artiste fraîchement mutilée, mais elle n'en possédait pas d'autre.

Elle quitta l'Opéra par la porte sud et sauta dans la cabine ovoïde d'un taxi sans chauffeur. Elle eut un court instant d'hésitation devant le plan de la ville affiché sur le tableau de bord, puis posa le doigt sur la mention « Hôpital central ». Le véhicule démarra à l'instant même.

Une fois arrivée, elle eut beaucoup de mal à s'orienter dans le dédale aseptisé du centre médical et échoua dans une salle commune où des robots-chirurgiens effectuaient à la chaîne des opérations de routine ne requérant aucun savoir-faire

particulier. Une infirmière au crâne rasé, qui fumait le cigare en feuilletant un magazine pornographique féminin, la repoussa dans le couloir en lui palpant outrageusement les seins. Elle erra une bonne demi-heure de corridor en corridor, fut prise à partie par un petit vieillard nu et squelettique que poursuivaient deux filles de salle échevelées, et finit par déboucher dans une rotonde au sol jonché de mégots, véritable cendrier géant. L'odeur du tabac refroidi lui amena le cœur au bord des lèvres. Ses déambulations l'avaient épisée, elle se laissa tomber sur un siège de plastique poisseux et serra les genoux. Sa robe avait viré au gris sale. En vérifiant la lampe témoin cousue sous le revers du col elle découvrit que la pile du variateur pictural était à plat. Elle étouffa un juron et tira rageusement sur l'ourlet de la jupe sans parvenir pour autant à recouvrir ses cuisses un peu fortes à la chair trop blanche.

À l'instant même, Walter – l'imprésario de Léonora – émergea d'un ascenseur, le sourcil bas, la bouche mauvaise. Comme d'habitude, son costume trois pièces de pure laine peignée avait dû lui coûter une fortune en surenchère à la salle des ventes. Elsy s'était toujours demandé avec un certain dégoût comment on pouvait encore avoir envie de porter à même la peau des étoffes résultant du tissage de *poils d'animaux*, alors que le marché intergalactique offrait aujourd'hui tant de matières synthétiques si amusantes... et si hygiéniques. Chaque fois qu'elle approchait Walter, elle se surprenait à chercher sur l'épiderme de l'imprésario les traces d'une quelconque affection cutanée, conséquence directe de son fétichisme des vieux vêtements, mais jusqu'à présent elle n'avait rien détecté. Elle ébaucha un geste, le quinquagénaire daigna s'apercevoir de son existence et plissa les lèvres avec irritation. Son attaché-case sous le bras, il vint se planter devant elle, ne lui laissant pas la place de se lever. Il transpirait un peu, et la sueur faisait luire son crâne chauve entièrement tatoué à l'encre noire, selon une ancienne mode maintenant tombée en désuétude.

— Ah ! Vous avez fait du joli ! siffla-t-il entre ses dents. Vous êtes encore plus stupide que je le croyais ! Vous nous avez foutus au chômage, ma petite ! Au chômage !

— Co... comment va-t-elle ?

— Hein ? Je n'en sais fichtre rien ! Tout ce que je sais c'est qu'elle ne dansera plus, et que, désormais, nous ne lui servons plus à grand-chose ! Vous pouvez commencer à faire du porte-à-porte, ma chérie... ou du moins ESSAYER, parce que je vous garantis que dans les mois qui viennent je ne vais pas vous faire de publicité ! Vous avez foutu par terre la meilleure affaire du siècle. Une femme admirable... et qui n'épluchait jamais les livres de comptes !

Il piétinait, au comble de la colère, brandissant sa mallette comme une arme.

— Vous êtes virée... Virée ! éructa-t-il. Pour... faute professionnelle, sans dédommagement.

Elsy blêmit, elle se redressa, mais déjà Walter était à l'autre bout de la salle. Avant de poser le pied sur le tapis de caoutchouc du trottoir roulant, il se retourna une dernière fois, pointant un index vengeur en direction de la jeune fille.

— Vous avez passé un appel par satellite ! ricana-t-il. En utilisant VOTRE PROPRE CODE ! Eh bien, apprenez que cette note de frais vous sera refusée, j'y veillerai personnellement ! Pas de remboursement ! Vous n'aviez pas l'autorisation de votre employeur... Une initiative malheureuse, comme on dit ! Il faut savoir ne pas surestimer ses pouvoirs, ma chérie...

Il disparut, happé par le couloir mécanique. Elsy retomba sur son siège, anéantie. Six millions de crédits ! Ils allaient vider son compte bancaire... Liquider en une seule transaction cinq années d'économies acharnées. Elle allait se retrouver à la rue, sans un sou. Une goutte glacée cascada entre ses seins, brusquement elle avait peur, terriblement peur. La vengeance de Léonora entamait son premier tour de roue...

Elle demeura un long moment prostrée au milieu des mégots. Un vieillard en pyjama déboucha d'une galerie radiale, s'agenouilla devant elle avec force craquements d'articulations et entreprit de fouiller dans les débris, empochant tous les tronçons de cigarettes d'une longueur supérieure à deux centimètres. Elle le regarda faire, le cerveau vide. Lorsqu'elle réalisa enfin qu'il ne s'agissait que d'une ruse pour lorgner sous sa jupe, elle se leva d'un bond et courut vers la sortie.

Un instant, le soleil pâle de Fanghs alluma sur sa robe une brève palpitation rose, puis le tissu reprit son apparence terne de téléviseur en panne. De grandes lettres lumineuses défilaient sur un écran, au sommet d'une tour, résumant les principales nouvelles de la journée. Elsy leva instinctivement le nez...

« *VAGUE DE FOLIE TERRORISTE*, clamait la procession des mots, *Vandalisme au musée national... Des œuvres incomparables détruites à jamais. La Joconde lacérée. La Grande Léonora victime d'un attentat criminel... Miles O'Canavan, le jazzman de renommée intergalactique, hospitalisé à la suite d'une ingestion d'acide. Les médecins ont dû se résoudre à une ablation des lèvres... vague de folie terroriste... »*

Elsy baissa la tête, prise d'un léger vertige. Elle réalisa subitement qu'elle n'avait rien avalé depuis quarante-huit heures et que la faim creusait un trou vertigineux dans son estomac. Poussant la porte d'un snack-bar, elle s'installa au comptoir et s'absorba dans la contemplation du menu sans rien comprendre à l'énoncé des « spécialités ». C'était un restaurant « VIVANT », où les gastronomes « dans le vent » s'appliquaient – en vertu des lois de la Nouvelle Diététique – à consommer de petits animaux vivants qu'on servait légèrement anesthésiés. « *Mangez la VIE, disait une banderole tendue sur le mur du fond, gorgez-vous de fluide vital, cessez de mastiquer des lambeaux de cadavres surgelés ! Réagissez ! Retrouvez la saine nourriture des premiers âges de l'humanité !* »

Elle eut un début de nausée. Un serveur lui murmura quelque chose d'incompréhensible auquel elle acquiesça distraitemen. Il lui fallait se reprendre, gagner Walter de vitesse, chercher le plus vite possible un autre engagement. Elle songea tout de suite à Gwennola Maël, une actrice d'une grande beauté spécialiste des shows en apesanteur qu'elle avait rencontrée à plusieurs reprises au cours de galas, et qui lui avait chaque fois manifesté une sympathie attristée. Oui, c'était une bonne idée, elle prendrait rendez-vous avec Gwennola ! Cette résolution lui fit un bien immense. Alors qu'elle cherchait dans

son carnet le numéro personnel de la star, le garçon déposa devant elle une assiette blanche où dormait un petit rongeur au court pelage brun. L'animal était recroqueillé, le museau dans les pattes, et ses flancs tremblaient spasmodiquement comme sous l'effet d'un froid intense. Elle eut un recul et son dos heurta violemment un pilier. On la regardait. Elle paya, un goût de bile sur la langue, ramassa la bête et l'enfouit dans son sac. Dans la salle quelqu'un ricana. Elle se retrouva sur le trottoir, hébétée. Des passants la bousculèrent et un robot-livreur klaxonna pour lui faire dégager la route. Elle se secoua, gonfla ses poumons et pénétra dans une cabine téléphonique vétuste. Une plaque lui apprit que l'appareil avait été décrété « Monument historique », mais qu'il n'en demeurait pas moins en parfait état de fonctionnement. Elle égrena les six chiffres de Gwennola, un nœud au creux de l'estomac. Il lui fallut batailler près d'un quart d'heure pour avoir la vedette au bout du fil.

— Allô ? s'esclaffa enfin Gwen. Mais je ne vous vois pas, l'écran est tout noir ! Oh ! Je comprends... Vous m'appelez d'un ancien téléphone ! Oh ! Comme c'est amusant, je trouve ces vieilles choses d'un goût exquis, et tellement discrètes ! Ça nous change de ces affreux écrans qui vous font la peau toute blême ! Oh ! mais j'y pense : je bavarde, je bavarde... Je viens d'apprendre pour Léonora, la pauvre ! Une vengeance sans aucun doute, elle avait tellement d'ennemis... Si vous avez besoin d'aide...

— Justement, balbutia Elsy, j'avais pensé... Enfin, j'avais espéré...

— Vous êtes sans travail, c'est ça ? Mais passez donc me voir ! Je vous ai vue à l'œuvre, vous êtes d'une remarquable efficacité, on a toujours besoin de gens comme vous... Disons à... trois heures ? Ça va ? Je serai contente de vous avoir dans mon équipe. Allez, bye ! Raccrochez la première, que j'entende la tonalité... C'est si drôle ! On se croirait dans un vieux film !

Elsy laissa le combiné retomber sur son berceau, les oreilles pleines du babillage suraigu de son interlocutrice. Elle respirait plus librement, elle resta un moment immobile, le front contre la vitre de la cabine. À l'extérieur les gens la regardaient avec une expression désapprobatrice. Elle s'en moquait. Au bout

d'une minute elle se résigna à sortir ; les lettres rouges du journal permanent défilaient toujours :

### « FOLIE TERRORISTE... »

Elle pensa au grand V rouge rayant la porte de Léonora. Qu'y avait-il derrière tout ça ? Quelle incompréhensible conspiration... « *La Joconde lacérée* »...

Elle leva un sourcil interrogateur. La Joconde déchirée ? Elle avait toujours cru qu'il s'agissait d'une sculpture... C'est du moins ce qu'on lui avait appris aux cours d'histoire de l'art inclus dans la formation générale des habilleuses : la Joconde était une sculpture antique, et la Vénus de Milo un tableau représentant une femme sans jambes... (comme Léonora !).

Elle haussa les épaules, comment pouvait-on encore s'intéresser à ces vieilleries alors que les arts modernes voyaient l'épanouissement de la sculpture vocale, des substances s'autogénérant, et des tableaux liquides à ébullition périodique !

Tout de même, l'image du V écarlate l'inquiétait, Cazhel lui-même avait l'air de ne plus y comprendre grand-chose, ce n'était pas bon signe.

Elle balaya ces sombres pensées et songea qu'elle serait heureuse de travailler pour Gwennola.

Elle décida de changer la pile de sa robe pour faire bonne impression et chercha l'argent dans son sac. Avec un amusement attendri elle remarqua que la petite bête y dormait toujours, elle la relâcherait dans un square ou dans la cave d'un bâtiment désaffecté... Là où elle pourrait vivre sans crainte de terminer sa vie dans l'assiette d'un « Nouveau gastronome » !

Lorsque sa robe eut retrouvé ses couleurs, elle monta dans un taxi sans chauffeur et programma l'adresse du studio réservé aux productions en apesanteur. Le trajet durait une bonne heure, elle s'installa confortablement.

De nombreux véhicules de presse encombraient le parking du vaste hangar rose abritant les évolutions de la troupe. Des matrones en bikini de cuir assuraient le service d'ordre, canalisant le flot des reporters à grand renfort d'injures. Elsy rassembla son courage et aborda la plus imposante des cinq

femmes. Celle-ci vérifia au moyen d'une bague-émettrice que le rendez-vous était réel et lui indiqua une porte dérobée que gardait une fille obèse aux seins tatoués.

— Faut pas nous en vouloir, mon chou, grasseya cette dernière, mais l'avant-première a lieu ce soir et Gwen ne veut aucune photo des décors avant le lever du rideau...

Elsy acquiesça d'un coup de tête timide, un peu angoissée à l'idée de devoir désormais travailler avec de telles « gorilles » femelles.

Dès qu'elle fut en présence de Gwennola Maël, elle comprit que quelque chose n'allait pas. La vedette battit des cils à son entrée, détourna la tête d'un air gêné, et s'absorba interminablement dans la pose de sa perruque à mèches « vivantes ». Finalement elle eut un profond soupir de contrariété et fixa son image dans le miroir comme si elle essayait de s'hypnotiser. Sur sa tête les boucles dorées grouillaient, véritable nid de serpents.

— Écoute, jeta-t-elle enfin, je suis très embêtée. Quand tu m'as appelée je n'avais pas lu la presse... Et puis mon agent est venu... Tu as vu le bulletin professionnel de ce matin ? Tiens, regarde ça !

Elle lui jeta à la volée un paquet de listings parfumés. Elsy s'en saisit, s'emmêla dans l'accordéon de pages râpeuses... Un titre énorme occupait tout un feuillet.

*« L'habilleuse de la Grande Léonora interrogée par la police. Complicité ou faute professionnelle ? »*

Un frisson lui hérissa l'échine. Walter avait tenu parole...

— Tu comprends, murmura Gwen, je croyais qu'il s'agissait d'une vengeance d'admirateur déçu, ou éconduit, maintenant on vient me dire que c'est... politique ! Je ne veux pas que la police débarque ici, ce serait mauvais pour l'image de marque de la troupe. Si les antiterroristes viennent traîner leurs casques chromés dans le coin, le public fuitra. J'ai investi tout ce que j'avais dans le show de ce soir, je ne peux pas prendre de risque, je suis responsable de toute l'équipe, mes filles ne me le pardonneraient pas...

— Mais c'est Walter, balbutia Elsy, il veut me couler parce que...

— Je sais tout ça ! coupa Gwen. Walter est un rat. Il filoutait Léonora depuis quinze ans et se mettait la moitié des recettes dans la poche. Léonora le savait mais s'en amusait, à côté de sa fortune personnelle ses cachets lui faisaient l'effet d'un pourboire ! Je ne suis pas dans ce cas, et même fausses, les insinuations de ce déchet feront leur chemin. Tu connais le milieu comme moi : c'est le meilleur fumier qu'on puisse trouver pour faire pousser les ordures... Non, je suis désolée. Patiente un peu, quand tout ça sera tassé, et mon spectacle lancé...

Elle s'interrompit, fouilla dans un tiroir et en tira quelques billets froissés qu'elle glissa dans la main de la jeune fille.

— Amicalement, fit-elle, pour tenir le coup. Je regrette de ne pas pouvoir faire plus mais je me suis saignée à blanc pour ce show... Je te le répète : attends un peu et reviens me voir... D'ici six mois.

Elsy hocha la tête, une boule dure dans la gorge.

« Surtout ne pas pleurer ! » songea-t-elle en marchant vers la porte.

— Je te raccompagne. Lança Gwen d'un ton faussement enjoué. Il faut que je me montre un peu aux journalistes. La première a lieu ce soir, viens donc me voir, ça te changera les idées.

Devant le mutisme d'Elsy elle tiqua, la saisit par les épaules et l'embrassa longuement sur la bouche. Surprise, la jeune fille sentit une langue forcer le barrage de ses dents, explorer son palais. Quand elle voulut réagir, Gwen avait déjà atteint la porte du hangar.

— Allez ! fit-elle en clignant de l'œil. On a tous de mauvaises passes, il faut tenir bon la rampe !

Puis elle poussa le battant et s'avança dans la lumière du soleil, saluée par les exclamations des photographes. Elsy s'essuya la bouche d'un revers de manche et lui emboîta le pas. Personne ne faisait plus attention à elle. On encerclait Gwennola Maël de toutes parts, des micros filaient vers son visage, les appareils cliquaient. Au passage elle remarqua une

ou deux caméras « dénudantes » dont l'usage était désormais prohibé par le code moral de la presse, mais la vedette ne paraissait pas s'en offusquer. Les questions bourdonnaient, se chevauchant de manière incompréhensible. Elsy avala une grande bouffée d'air surchauffé. Et maintenant ? Walter avait appliqué son programme à la lettre, elle était grillée pour toute la profession, il devenait inutile de tirer les sonnettes, partout on reconduirait avec le même air gêné. D'ailleurs beaucoup craignaient Léonora, on ne se risquerait pas à lui déplaire en engageant l'habilleuse qui – par sa négligence – avait ruiné sa carrière...

Là-bas Gwen prenait des poses, reins cambrés, poitrine agressive. Un jeune photographe lui demanda un beau sourire « de face » qu'elle lui accorda, la joue couchée sur l'épaule. *C'est à ce moment que le jet de vitriol jaillit à travers l'objectif de la fausse caméra*, s'écrasant en éclaboussures lourdes sur le visage de la vedette. Gwen poussa un hurlement de bête écorchée vive et se recroquevilla sur elle-même. Les gouttes qui tombaient de ses sourcils creusaient des trous dans le cuir de son pantalon. Une seconde elle releva la tête, et Elsy put voir la chair torturée des pommettes et du front que l'acide concentré avait déjà striée de ravines bouillonnantes forant leur chemin jusqu'à l'os... Elle tituba.

## CHAPITRE IV

Elsy était assise sur une caisse retournée dont les échardes lui lardaient les cuisses à travers le fin tissu de la robe à couleurs variables. Les policiers en casque de chrome avaient entassé tous les témoins dans l'un des hangars de la production, mais on savait d'ores et déjà que le coupable avait pris la fuite, abandonnant dans la poussière une carte de visite marquée d'un grand V rouge imprimé en caractères gras. Une ambulance était venue prendre livraison de Gwennola Maël dont on avait lavé le visage à grande eau sans parvenir pour autant à enrayer l'effroyable appétit du liquide dévastateur. Elle avait fini par sombrer dans une sorte de coma convulsif entrecoupé de gémissements qui donnaient envie de se boucher les oreilles.

Cazhel était arrivé avec une bonne demi-heure de retard, la tête nue et la bouche pleine d'insectes comme à l'accoutumée. Tout de suite il avait repéré Elsy sur sa caisse, et un sourire funèbre avait fait luire l'émail de ses dents.

— Encore là ! ricana-t-il en posant la pointe de sa botte gauche sur l'arête de l'emballage, mais dites-moi, on mutile beaucoup sur votre passage, ma petite ! On va bientôt vous répertorier au rang des porte-poisson, avec les chats noirs et le vendredi 13 ! Pas très bon dans une profession où les gens sont, paraît-il, très superstitieux, non ?

— Je connais personnellement Gwen, siffla Elsy à bout de nerfs, par le passé elle s'est montrée très gentille avec moi. J'ai pensé qu'elle pourrait m'engager...

— Pas de chance ! La prochaine fois que vous irez solliciter un emploi, laissez-moi un message, j'enverrai une ambulance sur vos traces. Un bonbon ?

Cette fois elle repoussa la boîte bourdonnante. Cazhel émit un petit rire idiot et partit rejoindre ses hommes. Il faisait horribllement chaud dans le hangar. Les tôles des parois

chauffées à blanc par le soleil donnaient l'impression d'un four géant conçu pour rôtir les humains par bataillons entiers. Elsy ouvrit son sac à la recherche d'un mouchoir pour s'éponger. Tout de suite ses doigts rencontrèrent le corps inerte du petit rongeur ramassé au snack-bar. Il était glacé. Une raideur dans la gorge, elle comprit que le petit animal avait fini par périr étouffé dans la prison exiguë du réticule de plastique imperméable. Elle en conçut un grand désarroi et crut qu'elle allait fondre en sanglots. Elle se résolut finalement à glisser le petit cadavre dans une caisse de carton remplie de débris de mousse.

— Vous avez raison, commenta un journaliste qui avait suivi son geste, on dira ce qu'on voudra, mais mort ça n'a plus le même goût, c'est... c'est fade.

Comme elle le foudroyait du regard il recula, interloqué, et se le tint pour dit. Il fallut plus d'une heure à l'équipe des anti-terroristes pour recueillir toutes les dépositions. Le résultat de cette collecte s'avéra pratiquement sans intérêt. Personne n'avait vu l'agresseur, sinon de dos et courant de toute la vitesse de ses jambes. Cazhel fit saisir les appareils de prise de vues dans l'espoir que l'homme figurerait par mégarde sur l'un des clichés, ce qui provoqua un véritable tollé.

— On en tirera des doubles et on vous rendra ce soir même les originaux ! coupa Cazhel, et fermez-la, ou je verbalise ceux qui travaillaient avec des caméras « dénudantes » !

La menace fit son effet, les reporters quittèrent le hangar en traînant les semelles pour bien marquer leur mécontentement. Elsy se retrouva seule avec l'officier chauve.

— Et vous ? Vous l'avez vu ?

Elle haussa les épaules.

— Il était jeune...

— Jeune, c'est tout ? Vous aussi vous êtes jeune, du moins encore un peu. Qu'est-ce que c'est que cette robe idiote qui clignote comme un néon défectueux ? On vous l'a VRAIMENT fait payer ?

Elle baissa le nez, soudain très lasse. Même le bourdonnement s'élevant de la boîte de friandises ne l'effrayait plus.

— Vous savez, observa le capitaine, elle est salement amochée, aucune greffe ne pourra jamais réparer ça.

— La planète devient folle, souffla Elsy.

— Arrêtez de me balancer des lieux communs ! La planète a toujours été folle ! Non, ce qui m'ennuie c'est que je ne comprends pas ce qu'ils veulent, on dirait des racketters punissant des clients en rupture de contrat. Et puis ce choix de vedettes : Léonora, Gwennola Maël, Miles O'Canavan... Rien que des étoiles bourrées de fric.

— Gwen n'avait plus un sou.

— Tiens ! Intéressant, ça. Et Léonora ?

— Léonora a toujours été riche, tout le monde sait ça ! Elle se désintéressait totalement de ses contrats. Et la Vénus de Milo lacérée, la Joconde en morceaux... Vous croyez aussi qu'on les rackettait ?

— C'est l'inverse.

— Quoi ?

— La Joconde est une peinture, ou une tapisserie, je ne sais plus. La Vénus une statuette.

— Vous dites n'importe quoi pour m'embrouiller.

— Comme vous voulez. Mais méfiez-vous, la petite coïncidence de cet après-midi va vous faire une sacrée réputation. Certains journalistes vous ont reconnue. J'ai bien peur qu'on vous fasse porter d'ici peu la défroque des pestiférés !

Elsy ferma les yeux, ses veines charriaient des cubes de glace. Lorsqu'elle releva la tête, Cazhel avait disparu. Debout à l'entrée du hangar, une matrone en maillot de cuir la dévisageait d'un œil mauvais.

— Hé, toi ! File ! grogna-t-elle. C'est pas le musée ici, on visite pas !

Elsy s'éloigna sans demander son reste. Dehors, elle faillit héler un taxi automatique, puis se rappela que son compte bancaire était asséché et qu'elle se trouvait désormais sans travail pour une durée indéterminée. Elle pensa s'adresser à l'agence de placement des ouvriers du spectacle mais songea aussitôt qu'on l'éconduirait, ou qu'on laisserait sa fiche dormir au fond d'un tiroir. Elle n'était plus en odeur de sainteté. Alors ?

Serveuse dans une cafétéria ? Manutentionnaire dans une fabrique d'animaux d'appartement ? De toute manière on ferait une enquête, sa... « faute professionnelle » viendrait aussitôt s'épanouir à la surface de son dossier, comme une tache de mazout sur la mer...

Elle eut soudain très froid. Elle n'était qu'un témoin sans importance pris dans les rouages d'un formidable complot dont le sens lui échappait. Elle n'était qu'une figurante sans rôle précis, une passante dont personne ne retient le visage... Et pourtant...

Le soleil déclinait à l'horizon. Elle pressa le pas, il lui restait plus d'une heure de marche pour rejoindre le petit logement qu'elle avait loué à son arrivée sur Fanghs. Elle avait réglé le loyer d'avance pour toute la durée de la tournée : trois mois. C'était une consolation, pendant quatre-vingt-dix jours elle serait assurée d'avoir au moins un toit sur la tête. Après...

Peu familiarisée avec la topographie des cités fanghiennes, elle s'égara à deux reprises, dut revenir sur ses pas. Lorsqu'elle atteignit son immeuble la nuit tombait, quelques voyous en tenue de cuir, anneau dans l'oreille, traînaient sur les trottoirs, mollement appuyés aux anciens réverbères (promus eux aussi monuments historiques), elle ne s'inquiéta pas, elle savait qu'il s'agissait d'inoffensifs robots programmés pour donner le frisson aux noctambules en mal d'encanaillement. Les quartiers résidentiels avaient toujours été friands de ce genre de gadget. Par contre, la manchette d'un journal dépassant d'un distributeur automatique la fit suffoquer comme un projectile de caoutchouc anti-émeute. Une photo très nette la représentait à quelques mètres derrière Gwennola, alors que celle-ci, la bouche tordue par la souffrance, tentait de se protéger le visage. Un titre s'étalait en lettres énormes :

*« Nouvel attentat. La célèbre Gwennola Maël défigurée au vitriol par un faux reporter. »*

Un peu plus bas, une ligne de caractères rouges annonçaient :

*« Pour la seconde fois en 24 heures, Elsy Willoc, l'habilleuse de la Grande Léonora, sur les lieux d'une agression ! Quel est le rôle exact joué par cette mystérieuse jeune femme dans l'incompréhensible conjuration qui semble ravager le monde du spectacle ? »*

Elle happa l'air, les poumons bloqués par la haine. Walter ! Elle était prête à parier que l'article entier avait été composé sous la dictée de l'imprésario. En la rendant suspecte aux yeux de tous, il la grillait définitivement ; dès demain elle serait sur la liste noire de toutes les agences de placement, un tampon rouge maculerait sa fiche : « *Suspecte d'agissements subversifs. À écarter.* »

Elle tremblait d'indignation. DéTECTANT son taux anormal d'adrénaline, un robot en flying-jacket clouté s'approcha, interprétant cette soudaine poussée hormonale comme une invite sexuelle. Elle le repoussa violemment et la poitrine de l'androïde émit un bruit de caisse creuse. Elsy haussa les épaules, elle savait que les machines étaient programmées pour satisfaire les noctambules esseulés. Elle en avait elle-même profité à deux ou trois reprises, les soirs de grande solitude. Mais ces étreintes – toutes mécaniques – l'avaient toujours laissée insatisfaite. Elle pianota son code d'ouverture sur le clavier du portier automatique et sauta dans l'ascenseur.

Une fois dans le studio elle se rendit directement dans la salle de bains sans allumer la lumière et entreprit de se dépouiller de ses vêtements. Le halo de la robe jetait sur les murs carrelés une lueur dansante de veilleuse érotique. *Elle était en slip quand l'homme la saisit par les cheveux et lui appliqua une capsule adhésive d'insonorisation sur le bas du visage.* Elle hurla à s'en arracher la gorge mais aucun son ne filtra hors du masque de caoutchouc blanc. Il la tenait par les poignets, lui broyant les os. Elle entendit qu'un complice tirait les rideaux, puis la lampe de chevet s'illumina, dévoilant les draps froissés du lit qu'elle n'avait pas eu le temps de retaper quarante-huit heures auparavant. Ils étaient deux. Le grand miroir mural lui renvoyait l'image de leurs faces aux traits épais. Les cheveux coupés ras leur donnaient cet aspect grotesque

qu'ont toujours les militaires lorsqu'ils endosSENT des vêTEments civils. Ils devaient avoir chacun une cinquantaine d'années. Sans même lui poser une question ils commencèrent à la battre, méthodiquement, sans passion, comme des ouvriers consciencieux. Elle s'aperçut très vite qu'ils portaient tous deux des gants thermiques, transformant la force d'impact en énergie calorifique. Au bout d'une dizaine de gifles elle eut l'impression d'être frappée par des fers à repasser brûlants, et sa peau d'ordinaire très blanche vira au rouge écrevisse. Ils la jetèrent alors sur le lit et le plus âgé lui enfonça son index dans l'anus. Elle hurla et fit un saut de carpe avec la sensation qu'un tison incandescent venait de lui fouiller les entrailles.

— Maintenant écoute, grasseya celui qui la tenait par les cheveux, tout ça c'est de la rigolade, une façon de dire bonjour, rien de plus. Mon copain et moi on travaille pour l'agence de protection des gens du spectacle... On est un peu gardes du corps, privés, videurs. On est payés pour assurer la tranquillité des vedettes, tu comprends ? Cette histoire de vandalisme nous fait un tort considérable... Certains commencent à nous traiter d'incapables, à prétendre qu'on nous engraisse à rien faire. C'est très déplaisant pour des ouvriers sérieux. Alors on s'est dit que tu devais en savoir beaucoup plus que tu ne veux bien le faire croire, non ? Tu vas être raisonnable et nous raconter tout ça, okay ?

Il la lâcha, sortit un boîtier de télécommande de sa poche et coupa le contact du masque insonorisateur. Elsy en profita aussitôt pour hurler à pleins poumons, mais l'autre s'était méfié et son cri mourut à peine amorcé.

— C'est bête ce que tu viens de faire là, susurra-t-il, très bête. Je vois qu'il faut continuer la leçon jusqu'à ce que tu deviennes une grande fille...

Il marcha vers une sacoche qu'elle n'avait pas encore remarquée, et en tira un gros pulvérisateur de plastique à demi rempli d'une solution bleu-noir à l'odeur éœurante très caractéristique.

— Tu sais ce que c'est ?

Elsy sentit le sang se retirer de son visage, elle connaissait effectivement le produit. C'était un multiplicateur de cellules,

aujourd’hui interdit à la vente, mais dont on se servait jadis couramment lors des grandes famines. Quelques gouttes sur un minuscule morceau de viande suffisaient à provoquer une reproduction accélérée des cellules organiques, qui, à force de scissions successives, finissaient par engendrer un véritable bourgeonnement de l’échantillon initial, doublant, triplant le volume du fragment musculaire. Un temps, les chercheurs avaient cru tenir là le remède miracle, l’arme suprême contre la malnutrition. On avait pensé qu’il suffirait désormais d’une bouteille, d’un compte-gouttes, et d’un petit débris de bifteck pour fabriquer à volonté des kilos, des tonnes de chair crue s’engendrant eux-mêmes par multiplication artificielle à partir de cellules ressuscitées l’espace d’un moment. Il avait hélas fallu déchanter lorsqu’on s’était rendu compte que l’ingestion de tels aliments avait d’indéniables effets cancérigènes. La solution avait été retirée du commerce au terme d’un procès retentissant.

— Je vois que tu as tout compris, ricana l’homme alors qu’Elsy reculait en rampant maladroitement sur les draps froissés. Ou tu nous parles du racket ou je t’asperge avec cette saloperie ? C’est clair ? Et ne t’avise pas de hurler cette fois.

Il pressa à nouveau sur la télécommande, restituant la perméabilité du masque.

— Je ne sais rien, balbutia la jeune fille, personne ne sait rien... Même la police patauge...

— Pas d’histoire ! trancha celui qui était resté jusqu’à présent silencieux, c’est un racket à la protection. Le racket de la beauté : ou on paye, ou on est défiguré. La Léonora raquait comme les autres, tu dois le savoir...

— Mais non ! trépigna-t-elle s’étouffant dans ses larmes. Personne n’aurait pu la faire chanter très longtemps, elle est très riche, son père contrôle tous les transports intergalactiques, il a sa propre police... Non, c’est idiot, aucun truand n’aurait pu l’amener à payer... Il aurait été liquidé avant d’avoir pu se montrer menaçant...

— Tais-toi ! Et cet après-midi, qu’est-ce que tu faisais chez la mère Gwennola ? Tu arrives, tu t’enfermes pour discuter avec elle sans témoin, et paf ! Comme par hasard à la sortie, elle y passe ! Tu lui as mis le marché en main et elle a refusé de payer,

c'est ça ? Il nous faut les noms de tes copains, les adresses, vite. Il faut que tu comprennes que notre réputation est en jeu, notre carrière aussi. Aucun de nous n'a envie de se retrouver sur le pavé, alors une cloche comme toi ça ne pèse pas lourd dans la balance... Tu veux jouer les martyres ? Très bien, on verra ce que tu diras quand tu seras devenue une montagne de verrues de la tête aux pieds...

Il coupa le son et déboucha le flacon. Elsy essaya de fuir mais son acolyte vint l'immobiliser en lui nouant les poignets derrière la nuque. Elle ne pouvait que ruer des deux jambes, ce qui n'avait guère d'efficacité.

La première goutte tomba près de son nombril et elle vit avec horreur sa peau bourgeonner en quelques secondes, donner naissance à une excroissance grumeleuse de la taille d'un petit pois. C'était une sensation atroce. Un grouillement interne incontrôlable comme si son épiderme était soudain doué d'une vie propre et totalement folle. D'autres gouttes la pointillèrent, levant d'ignobles pustules qui, par leur taille et leur aspect, évoquaient autant de tétons érigés. Elle crut qu'elle allait perdre la raison. Aucun homme ne voudrait plus la toucher, elle se suiciderait, elle...

— Sur la figure ! grogna avec impatience celui qui l'immobilisait. On n'a pas le temps de jouer. Finissons-en. Verse-lui ton truc sur les paupières, elle ne pourra plus ouvrir les yeux, et puis sur les seins ! Elle aura l'air d'avoir cinquante tétines par mamelle !

Il éclata de rire, relâchant son étreinte, la peur avait décuplé les forces d'Elsy, elle se rejeta en arrière, propulsant la tête de l'homme contre le montant du lit avec une incroyable violence, puis elle roula sur elle-même et lança un oreiller à la face du second. Il perdit l'équilibre et une gerbe de liquide s'échappa du flacon, lui aspergeant le visage. Avec un hurlement d'épouvante il sauta aussitôt au-dessus du lit et courut dans la salle de bains pour se nettoyer la peau. L'autre s'affissa sur les draps, l'arrière du crâne poissé de rouge. C'était inespéré. Elsy bondit, rafla son sac, la robe lumineuse, et courut sur le palier. Elle dévala les escaliers seulement vêtue d'un slip déchiré, faillit se ruer sur le boulevard désert et s'immobilisa à la dernière seconde. Non, il

ne fallait pas ! Si ses tourmenteurs étaient armés, il leur suffirait d'ouvrir la fenêtre pour l'abattre d'une balle dans la nuque ! Elle se ravisa, choisit de se cacher dans les caves de l'immeuble et descendit sans reprendre haleine jusqu'au parking souterrain. Là, elle eut une hésitation puis songea à la laverie automatique du sous-sol. Sans plus réfléchir, elle gagna la salle plongée dans l'obscurité et se recroquevilla dans un placard sèche-linge. Immédiatement après elle s'en voulut d'une telle absurdité : si les deux monstres venaient à la découvrir ils n'auraient qu'à tourner la poignée pour l'enfermer dans le réduit métallique et la condamner à mourir déshydratée. Les armoires, d'un modèle récent, procédaient en effet non par émission de chaleur, mais bel et bien par absorption d'eau ! Lorsqu'on retrouverait son corps dans quelques jours, sa peau serait devenue aussi sèche qu'un cuir trois fois centenaire... Elle remonta les genoux sous son menton, espérant ainsi neutraliser le claquement nerveux de ses mâchoires, puis elle ferma les yeux, attendant la fin...

Elle demeura prostrée près d'une heure, puis, devant l'absence de menace se permit de penser qu'elle avait peut-être semé ses agresseurs et qu'elle était momentanément tirée d'affaire. Luttant contre les crampes qui raidissaient ses membres elle sortit de sa cachette à quatre pattes, et osa allumer la lumière... La robe à couleurs variables était déchirée, révélant sa trame de fils de cuivre fins comme des cheveux. Elle la jeta dans le vide-ordures et décida de fracturer les casiers à linge sale où les robots d'étage stockaient les effets des célibataires abonnés au service blanchissage. Elle utilisa pour ce faire la petite hache d'incendie fixée au-dessus du synoptique d'alarme. À la troisième tentative elle mit la main sur des vêtements féminins froissés et empestant la sueur, mais elle n'avait pas le choix. Elle se coula dans une robe de toile blanche souillée de café, enfila un imperméable et tira sur ses hanches une culotte à peu près propre. L'absence de chaussures la gênait davantage, ainsi que le masque adhésif qui collait à ses joues comme une ventouse et que rien ne semblait pouvoir détacher. Affligée de ce groin de caoutchouc blanc totalement incongru et qui la condamnait au silence forcé, elle risqua un œil dans le parking. Il était désert. Rasant les murs, elle fit une dizaine de

mètres, s'arrêta, la respiration courte, s'attendant à tout moment à voir surgir les deux bourreaux de la cage de l'élévateur, mais rien de tel ne se passa. Elle avisa enfin une paire de sandales jaunes sur la plage arrière d'une petite voiture et se résolut à briser la custode à l'aide d'une brique. Le véhicule bon marché n'était équipé d'aucun signal d'alarme, elle put perpétrer son larcin sans dommage. Habillée et chaussée elle traversa le bâtiment dans toute sa longueur, monta dans un ascenseur et sortit dans une rue latérale. Dès qu'elle fut hors de portée de l'émetteur de poche, le bâillon électronique tomba de lui-même.

Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait devenir...

# CHAPITRE V

Au bout d'une heure de marche aveugle elle avait en partie récupéré ses esprits. Les poings au fond des poches, elle s'efforça au calme et tenta de dresser un bilan réaliste de la situation. Il était désormais hors de question qu'elle retournât chez elle, du moins pendant un bon moment. L'hôtel, quant à lui, ne présentait pas plus de garantie. Sa photo publiée dans la presse du soir suffirait à faire d'elle le point de mire de tous les indicateurs. À peine serait-elle assise sur son lit que Cazhel, ou les autres, posséderaient déjà sa nouvelle adresse. Et les « autres » lui faisaient encore plus peur que la police. Elle avait pu expérimenter un échantillon de leurs procédés, elle ne tenait pas à recommencer de sitôt...

Ce fut en croisant une prostituée gainée par un coûteux costume de cuir noir, qu'elle entrevit l'embryon d'une solution. Comme les pseudo-voyous, il s'agissait d'un robot gracieusement mis à la disposition des habitants du parc résidentiel par les services culturels de la municipalité. Ainsi les privilégiés de la luxueuse cité pouvaient-ils s'encanailler à loisir sans courir le risque d'attraper une maladie vénérienne ou de se retrouver rançonnés par un quelconque maquereau. On ne payait jamais, un soliste virtuose le lui avait expliqué. L'entretien des androïdes était simplement ajouté au montant des impôts locaux, comme n'importe quel service public. Elsy s'arrêta, considéra la grande fille blonde aux cheveux coupés en brosse. Les esthéticiens du bureau cybernétique s'étaient appliqués à lui donner un air vulgaire et une bouche molle. Sa combinaison de cuir lacée laissait entrevoir la toison acrylique d'un pubis insolemment bombé. Elle cligna de l'œil et s'approcha de l'habilleuse en se passant plusieurs fois la langue sur les lèvres.

— Alors, petite fille, on cherche la cajole ? Pas envie du rut rude au piston dressé ? Missy comprend ça. Missy sait faire la douce, Missy connaît la langue de velours et le doigt trépideur... Si tu veux venir...

Elsy acquiesça. L'autre prit le bras et se pencha à son oreille.

— Tu me plais, mais connais-tu le mot de passe ?

Elsy s'écarta, fouilla dans son sac, comprenant que la machine venait de lui demander de justifier son appartenance au bloc résidentiel. Par bonheur elle avait conservé le jeton magnétique qu'on lui avait remis à l'agence au moment de la signature du bail. Il s'agissait d'un disque métallique codé équivalant à un véritable coupe-file, et strictement réservé aux seuls résidents du quartier. Grâce à lui on pouvait accéder à tous les services de la cité élective, alors que ces mêmes services restaient obstinément fermés aux habitants des quartiers voisins dont la population était principalement composée de « gens du commun ». Sans disque, la cabine du visiophone refusait de se mettre en marche, le taxi automatique de démarrer, et la porte des toilettes publiques de s'ouvrir.

— Ainsi il n'y a pas de mélange, avait expliqué l'agent immobilier avec un sourire onctueux, chacun chez soi c'est le secret de la tranquillité, chacun À SA PLACE et tout va bien !

Elle finit par trouver le jeton doré et le glissa dans la paume de la dénommée Missy. Il y eut un bref cliquetis d'enregistrement.

— On y va, souffla la fille de cuir, prépare-toi à chanter la chanson des cuisses écartées ! Tu vas voir comme je suis une bonne maîtresse de chorale !

Elsy ne prêta aucune attention à ce babillage enregistré, à présent son cerveau tournait à toute vitesse pour trouver le moyen d'occuper le local du robot un temps maximum. Quelle était la durée limite ? Elle n'en savait rien, mais il était fort probable que les débats restaient limités à une nuit. Ce n'était pas assez pour récupérer et prendre une décision. Elle jura entre ses dents. Sa compagne la fit pénétrer dans un immeuble cossu, puis dans un studio dont la pauvreté contrastait étrangement avec le tapis rouge de l'escalier et les dorures des lambris du hall. D'abord stupéfaite, Elsy comprit que les décorateurs

s'étaient appliqués à recomposer le décor-type d'une chambre « de passe ». Rien ne manquait : ni le dessus-de-lit semé de taches douteuses, ni le bidet avec sa serviette grise de crasse et son pain de savon. Au-dessus de la couche, une plaque d'émail avait été vissée, énumérant un certain nombre de règles, la jeune fille en lut quelques extraits.

*« ... Tous les objets contenus dans ce local sont rigoureusement aseptisés après utilisation, c'est donc en pleine confiance que vous pouvez en user. Toutefois nous attirons votre attention sur le fait que les coups supérieurs à un impact de 3 kg au cm<sup>2</sup> ont tendance à endommager le robot de service. En cas de panne sortez en tirant la porte derrière vous. L'unité de plaisir s'auto-réparera dans un délai de 24 heures. Nous vous laissons le soin d'apprécier la magnifique reconstitution à laquelle se sont livrés nos experts, et qui recrée l'ambiance d'une chambre d'hôtel « borgne » des années 50, à Montparnasse (Paris/France/Terre). Avec nos meilleurs souhaits de détente. »*

— Laisse-toi faire, chuchota Missy, je vais te déshabiller.

Elle fit glisser l'imperméable, ôta la robe, et allongea Elsy sur le lit pour lui enlever sa culotte. À cette occasion la jeune fille vit que les draps et l'oreiller étaient frappés d'une inscription au fil bleu : « Propriété du ministère de la culture », suivait un numéro incompréhensible.

— Viens, je vais te laver.

Elle s'abandonna, essayant de ne pas regarder les excroissances brunes qui pointillaient désormais la peau de son ventre. Missy s'acquitta de sa tâche avec une infinie douceur.

— Je peux rester combien de temps ? s'enquit Elsy.

— Pas au-delà de demain matin dix heures, mon chou. Après on désinfecte en gazant la pièce, tu serais intoxiquée. Je ne fais qu'un client par nuit, qualité avant tout ! Dès qu'il y a deux corps sur ce lit, un voyant s'allume à la porte, indiquant que je suis occupée jusqu'au lendemain soir...

— Et si tu tombes en panne ?

— Ça arrive, surtout avec les sadiques. Tu me laisses où je suis et tu pars sans te soucier de rien, il n'y a pas d'amende pour

détérioration. Le coût de la remise en état est facturé sur les impôts locaux... Passons à la bricole, tu as des préférences ou je te fais la panoplie ?

Prise de court, Elsy ne sut que lâcher : « Va pour la panoplie. »

Missy se révéla d'une prodigieuse dextérité, et, malgré ses préoccupations, la jeune fille ne put s'empêcher de crier son plaisir à trois reprises. Vers minuit, l'androïde lui proposa une collation et brancha l'écran du télé-journal dissimulé derrière un chromo pivotant. Elle sursauta...

*« ... De toute dernière minute ! disait le défilement des lignes bleuâtres, Rebondissement dans l'affaire Léonora. Un mort retrouvé au domicile de l'habilleuse de la danseuse étoile ! Il s'agirait d'un vigile connu des services de police, et dont l'emploi officiel aurait consisté à assurer la protection rapprochée des vedettes. L'homme a eu le crâne fracassé, probablement au moyen d'une barre de fer. D'après les enquêteurs il semblerait que la victime ait tenté de provoquer les aveux de l'étrange jeune femme mais que celle-ci ait été secourue par un tiers. Quoi qu'il en soit, Elsy Willoc demeure introuvable, d'aucuns disent « en fuite ». Dans certains milieux du spectacle on estime que la complicité de cette dernière, et sa collusion avec le groupement terroriste qui s'est tristement illustré au cours de la journée d'hier, ne font plus désormais aucun doute et l'on parle de plus en plus d'un possible « Racket de la beauté »... Affaire à suivre ! »*

Elsy ferma les yeux, digérant l'information. Pour avoir fait si vite il fallait que quelqu'un ait prévenu la police. Le second tortionnaire probablement, celui qu'elle avait aspergé de produit « multipliant »... L'eau se refermait. Sans appui, sans argent, elle ne pourrait défier la meute très longtemps. Elle se sentit lasse, avala le reste de son repas par précaution, et retourna s'allonger. Le visage de Missy creusa son chemin entre ses cuisses, mais elle la repoussa, prétextant qu'elle voulait dormir. L'androïde sourit, s'étendit à ses côtés, posa une main sur son ventre et mima le sommeil, mécanique docile conçue pour obéir sans jamais s'étonner.

Elsy fixait le plafond, quêtant désespérément une solution. Quelque part dans l'obscurité le tic-tac enregistré d'un faux réveil à ressort rythmait les secondes. Vers trois heures elle se leva, marcha vers la fenêtre dont elle tira les rideaux. Comme elle s'y attendait, il s'agissait d'une ouverture factice. Derrière les vitres une photographie en relief restituait un paysage vieillot de toits et de cheminées. La pièce n'était qu'un sas aux murs pleins. Elle passa dans la salle de bains faussement vétuste où attendaient un baquet de bois et un broc, chercha vainement un placard. Rien. Elle revint dans la chambre, ouvrit les tiroirs d'une commode, cette fois elle mit la main sur tout un assortiment de lingeries, de vêtements fantaisistes, et de perruques. Les accessoires de Missy.

— Combien de temps dure la désinfection ? s'enquit-elle.

— De dix heures trente à vingt heures, j'en profite pour recharger mes batteries.

Elle montrait une prise sur le mur.

— Pendant la désinfection, la porte reste ouverte ?

— Absolument pas ! Le battant est maintenu fermé par un système hydraulique, personne ne peut plus ni entrer ni sortir, la pièce est totalement étanche... Mais ne crains rien, mon chou, je n'oublierai pas de te réveiller avant ! C'est la super-sécurité, je t'assure, il n'y a jamais eu un seul accident... Viens, tu es trop nerveuse, je vais te faire une pourlèche de première !

Elsy haussa les épaules. Les instructions de la plaque émaillée semblaient prouver que le studio de prostitution avait été conçu pour fonctionner en autarcie complète : personne ne venait relever l'argent puisque la prestation était gratuite, aucun réparateur n'effectuait de tournée d'entretien puisque Missy se reconstituait d'elle-même... *Là était la solution !* Elle s'agenouilla sur le faux plancher, fit le tour des plinthes. Les évents prévus pour la diffusion du gaz stérilisant se trouvaient là.

Elle dénombra une douzaine de trous de la grosseur d'une noix. Il y en avait six autres dans la salle de bains. Dans la commode elle prit des serviettes-éponges, les déchira et les mouilla, puis, les roulant en boule, les tassa dans chaque tuyau. S'aide d'un manche de brosse à cheveux, elle s'appliqua à faire

de chaque boulet de charpie un noyau compact. Il lui fallut plus d'une heure et demie pour venir à bout de son travail. Elle savait qu'elle prenait un risque énorme. Si les bouchons improvisés sautaient sous la pression, elle périrait en quelques minutes, les poumons brûlés par l'asphyxie. Elle s'assit sur le sol, les genoux douloureux. Après une courte hésitation elle retourna dans la salle de bains et dégagea deux événets, mieux valait ménager une soupape de sécurité, le trop-plein de gaz se déverserait dans le local aux ablutions, allégeant du même coup la tension du réseau. Elle ferma la porte et en obtura les jointures avec un drap mouillé. Missy la regardait faire d'un œil atone, son programme limité aux joutes sexuelles manquait visiblement d'éléments pour apprécier la situation présente. Elsy ne songeait pas à s'en plaindre. Reprenant son souffle, les reins sciés par une crampe, elle alla ouvrir la porte du réfrigérateur déguisé en bahut. Il y avait suffisamment de conserves pour soutenir un siège. Par acquit de conscience elle demanda :

— Qui ramène les provisions ?

— Moi. J'ai une carte de crédit magnétique dans l'ongle de mon pouce droit, mais ne crains rien, il y a bien assez de nourriture pour ton petit déjeuner, mon chou.

Elsy soupira d'énerverment et vint s'étendre sur le lit. Le sort en était jeté. Elle ne pouvait pas courir le risque d'affronter l'extérieur en plein jour, alors que la police et les nervis de l'agence de protection des stars arpenteraient les rues. Quant aux caves, aux parkings et aux escaliers, c'est là qu'on la chercherait en premier. Non, elle avait choisi la seule solution valable.

Pendant qu'elle réfléchissait, Missy reprit ses travaux pratiques. Déclenchant les vibro-masseurs incorporés à chacun de ses doigts elle s'attaqua au pubis de sa « cliente », l'effleurant de toute la puissance de ses mains vrombissantes. Elsy cria encore une fois, puis demanda grâce et s'endormit les cuisses serrées.

À neuf heures, le robot la réveilla et lui proposa un bain « à deux ». Elsy ne répondit pas, se redressa et alla quérir une grosse pendule de bronze qu'elle avait repéré la veille sur une console. Elle fut surprise par son poids et eut beaucoup de mal à

la lever à bout de bras. Les muscles tremblants sous l'effort, elle bloqua ensuite sa respiration et abattit le bloc de métal sur le crâne de Missy qui se fendit avec un bruit d'œuf éclaté. Landroïde roula sur le sol comme une marionnette privée de support. Une voix grésillante sortit de son dos, faisant sursauter la jeune fille :

*« ... J'ai le regret de vous annoncer que l'unité de plaisir N°55.033 KH 27 se trouve en situation de panne, nasilla le cône d'émission logé sous l'omoplate gauche, les lobes moteurs A et B sont hors service. Le coordinateur dynamique général est enfoncé. Temps de réparation estimé à vingt-trois heures trente-sept minutes. Veuillez patienter en nous excusant pour cette interruption involontaire du programme de stimulation sexuelle. Merci. »*

Elsy soupira dououreusement, poussa le corps déjeté du robot sous le lit et s'installa sur la couche aux draps froissés. Elle avait peur. À dix heures un autre appel fut diffusé, réclamant l'évacuation immédiate des lieux par tout visiteur humain susceptible d'y séjourner. Ce message fut répété de quart d'heure en quart d'heure jusqu'à ce que la lumière vire au rouge. Une sirène au timbre modulé se déclencha alors, entrecoupée du leitmotiv : « Danger. Évacuation immédiate ! ». Puis tout rentra dans l'ordre et un affreux bruit de verrou annonça la fermeture des lieux. Elsy transpirait abondamment. Pendant quelques minutes il ne se passa rien et elle dut tendre l'oreille pour percevoir le chuintement du gaz derrière le battant de la salle de bains. Elle resta une heure paralysée, les yeux accrochés aux événements, persuadée que d'une seconde à l'autre les bouchons de charpie allaient sauter sous la pression, mitraillant la pièce dans un concert de « plop ! » sonores, mais son travail d'obturation tint bon, et elle se détendit progressivement. Vers le milieu de l'après-midi toutefois, des filets de vapeurs grisâtres filtrèrent sous la porte du cabinet de toilette et elle dut confectionner à la hâte d'autres boudins de tissu mouillé. Si infime fût-elle, la fuite alluma une insupportable brûlure dans ses bronches et elle toussa près de

trente-cinq minutes, le visage noyé dans la masse molle de l'oreiller de dentelle. L'air conditionné ne fonctionnant plus, l'atmosphère de la chambre devint rapidement irrespirable. Étendue sur le dos, Elsy haletait comme un marin prisonnier de la carcasse d'un sous-marin échoué, et tout son corps brillait de sueur grasse. « Vingt heures » avait dit Missy, elle se demanda si la faible teneur en oxygène de la pièce lui permettrait d'attendre si longtemps. Elle finit par sombrer dans une sorte de torpeur hallucinée due en grande partie à l'excès de gaz carbonique charrié par son sang, et passa sans transition de la veille au cauchemar.

Enfin, vers vingt heures, le gaz fut aspiré et l'air conditionné se remit à circuler avec un chuintement doux. Cette subite fraîcheur la fit claquer des dents. Réveillée, elle éclata d'un rire hysterique incontrôlable, pleura, rit encore, puis s'étouffa. Enfin elle passa dans la cabine d'ablutions et s'assit dans le baquet. Elle se savonna longuement, se sécha. Il lui fallait passer maintenant à la deuxième partie de son entreprise de camouflage. Il n'était pas question de rester frileusement tapie dans le studio, Missy avait probablement des clients attitrés, des « habitués » qui ne manqueraient pas de se plaindre à la mairie si d'ici 24 heures ils trouvaient le trottoir vide. Elle devait jouer le jeu jusqu'au bout.

Elle se fit un chignon, enfonça sur son crâne une épouvantable perruque orange et coula son corps dans l'un des costumes de cuir du tiroir. Cela n'alla pas sans mal car elle avait les hanches et la poitrine plus forte que le robot aux proportions filiformes. Grâce aux lacets qu'elle s'abstint de tirer à fond, elle parvint cependant à faire illusion. Elle retapa le lit, cacha les boudins de tissu mouillé, puis mangea et but copieusement pour ne plus penser à ce qu'elle allait accomplir. À vingt-deux heures elle libéra la porte, descendit dans la rue et se planta à l'endroit même où elle avait rencontré l'androïde. Le résultat ne se fit pas attendre, dix minutes plus tard un quinquagénaire obèse sortit de dessous un porche. Il hésita, faillit faire demi-tour, acheta un journal au distributeur automatique pour se donner une contenance, et se résolut enfin à traverser la chaussée.

— Bonsoir, fit-elle en espérant ne pas trop bafouiller, tu viens pour la bonne secouade ?

L'autre se racla la gorge. Son visage gras était sillonné d'une multitude de vaisseaux éclatés qui formaient autant de taches violettes.

— Missy n'est pas là ? attaqua-t-il. C'est que...

— Missy est en révision, sa vitesse d'auto-réparation devenait trop lente. Je suis... Clocky. Une nouvelle unité au fini plus réaliste. Je peux transpirer, saigner, ma peau prend bien les bleus, et je sais pleurer. Tu sais le mot de passe ?

Il lui tendit le jeton qu'il tenait à la main. Il était chaud, poisseux. Elle fit mine de l'enregistrer.

— On y va ?

Il la suivit sans protester.

Ce fut une nuit très calme. Par bonheur elle réussit à le faire boire. Lorsqu'elle le hissa sur le lit, l'alcool l'avait en grande partie privé de ses moyens. Il finit par basculer à la renverse en grommelant des obscénités, et ne tarda pas à ronfler. C'est à ce moment qu'elle aperçut le journal sur le sol, avec son titre en lettres hautes de cinq centimètres :

#### « *LES TERRORISTES PARLENT !!!!* »

Elle s'en saisit. « ... *À en croire les messages communiqués aux différentes agences de presse, l'idée d'un racket doit être définitivement écartée, disait le signataire de l'éditorial, à quinze heures, en effet, les auteurs des horribles attentats qui ont secoué ces derniers jours le monde du spectacle ont pris la parole sous forme d'un manifeste remis à notre journal, ainsi qu'à plusieurs de nos confrères. Les agresseurs, qui revendentiquent désormais l'appellation de « Vandales », comptent expliquer de cette manière au public que leur « action purificatrice » (je cite) ne repose sur aucune visée lucrative, bien au contraire. Je laisse à nos lecteurs le soin de juger, mais il semble bien que ceux qui voyaient dans les mutilations infligées à la Grande Léonora, ou à Gwennola Maël, une « punition de créancier à mauvais payeurs » se soient bel et bien trompés. Les motivations des Vandales sont,*

*sinon religieuses, du moins... philosophiques ! Cet aspect nouveau du dossier, loin de clarifier l'affaire, la rend encore plus angoissante car il n'est rien de plus dangereux qu'une poignée d'illuminés poussés par la folie d'une conviction. Quant aux théories mises en avant, que notre public se donne la peine de les étudier, elles lui feront dresser les cheveux sur la tête ! La police restera-t-elle encore longtemps les bras croisés ?*

Elsy se passa la main sur le visage. Ses yeux se brouillaient. En page deux s'étalait la photo du « manifeste » : un simple paquet de feuilles grossièrement ronéotypées dont on avait reproduit le contenu un peu plus bas. Elle lut :

**« LE VANDALISME.  
DÉFINITION ET OBJECTIF. »**

*« ... Le Vandalisme repose sur la volonté d'abolir toute différence dans la répartition des dons créateurs, refuse le génie ou le talent qu'il considère comme un scandale et une tare, comme une anomalie suspecte et probablement dangereuse, puisqu'elle n'est le fait que de quelques-uns. En règle générale, le VANDALISME refuse le coup d'éclat, le brio, prône le nivelingement, l'uniformité, la normalisation rassurante.*

*« ... Les artistes sont tous des détraqués ! clamait le pamphlet. Et l'art n'est que le produit d'une névrose. Baudelaire était syphilitique, Rimbaud homosexuel, Poe alcoolique. Nerval fou, comme Maupassant !*

*« ... En conséquence, le VANDALISME refuse de se prosterner devant les idoles, les vedettes, fustige et voe à l'anéantissement TOUT CE QUI SORT DU RANG. Tout ce qui se fait remarquer, tout ce qui échappe à l'ordre, à la médiocrité, tout ce qu'il dénonce comme « étalage », prétention, orgueil... »*

À la suite de cette diatribe le théoricien inconnu exhalait sur plusieurs colonnes les vertus de l'humilité, la grandeur du « banal ».

*« ... Il faut que les MALADES se taisent ! criait-il enfin. Se fassent oublier, censurent et refoulent ce qu'ils osent appeler « dons », et que nous nommons à juste titre : « manifestations d'une différence obscène » !*

*« C'est dans ce but que nous normaliserons tous ceux qui tentent de se SINGULARISER à la face du monde : Chanteurs, pin-up, virtuoses, diva, champions sportifs de toutes catégories, bref, tous ceux qu'on a élevés au rang d'idoles !*

*« LE COMBAT  
NE FAIT QUE COMMENCER ! »*

Elsy lâcha le journal. C'était pire, pire que tout ce qu'elle avait imaginé. Elle dut se retenir pour ne pas hurler.

# CHAPITRE VI

Dans les jours qui suivirent, l'action des Vandales s'intensifia. Quatre peintres abstraits fort connus eurent les yeux arrachés après avoir été endormis au moyen de gaz soporifique. Un boxeur fut victime de gants de cuir piégés qui lui déchiquetèrent les mains jusqu'aux poignets, alors qu'il s'apprêtait à monter sur le ring. Un footballeur vedette eut la jambe emportée par l'explosion du ballon avec lequel il tentait de marquer le but de la victoire. Un chanteur en vogue vit son micro lui tirer une salve de billes de plomb en plein visage au cours d'un récital...

Chaque fois il fut totalement impossible d'identifier les coupables et la police demeura impuissante, classant désespérément des fiches blanches, recouvrant des témoignages insipides. Les Vandales n'étaient nulle part, les Vandales étaient partout ! Une vague de panique sans précédent déferla sur la société dorée du showbiz, on recruta les gardes du corps par bataillons entiers, les villas des stars, les appartements des gloires de la scène se changèrent en forteresses. En vain. Telles des ombres, les bourreaux anonymes se riaient des défenses, attendaient patiemment l'inévitable faute, le fatal relâchement d'attention. Souvent la carence du dispositif de sécurité ne durait pas plus d'une seconde, mais c'était toujours une seconde de trop. Leur effroyable ingéniosité tirait parti de tout. Dans les salles de bains, les miroirs à maquillage furent plastiqués, les pots de fard remplis de substances toxiques ou corrosives à effet retardé. Des lampes à bronzer, équipées de faisceau laser à usage industriel, transformèrent les comédiens en torches vivantes, les pianos crachèrent des mitrailles de clous à trois pointes dès qu'on effleura leur clavier... Bref, ce fut l'enfer.

Parallèlement les studios de tournage ou d'enregistrement prirent l'allure de véritables citadelles, ce n'était là toutefois

qu'une solution bancale car si l'acteur pouvait se sentir à l'abri le temps d'un film ou d'une chanson, à la seconde même où il retrouvait le monde du dehors il redevenait une cible menacée dans les fondements même de son art : son visage, sa voix, ses mains, son corps...

Elsy suivit la progression du mal sur l'écran de télé-information de la chambre de « passe », terrorisée par l'ampleur du mouvement. Toutes les nuits elle descendait sur le boulevard désert, moite de peur à l'idée d'être contrôlée par une patrouille nocturne trop zélée. Par chance elle n'eut jamais à attendre longtemps la venue d'un client. Contrairement à ce qu'elle avait redouté, les habitués de Missy acceptèrent la substitution sans manifester de mécontentement. Il est vrai que l'aspect réaliste du nouveau spécimen qui pleurait ou saignait du nez quand on le giflait, et dont la peau se marbrait d'hématomes au moindre pincement, comblait au-delà de toute espérance leurs fantasmes de violence. Ils la prenaient avec une rare brutalité, la forçant au milieu de grands rires gras. Elsy luttait contre elle-même, mimait le plaisir, serrait les dents sous les coups. Après quatre jours de ce traitement elle se sentait souillée, misérable, abandonnée. Chaque midi elle abattait la pendule de bronze sur le crâne de Missy, et repoussait l'androïde sous le lit. Après elle devait supporter les fuites de gaz désinfectant jusqu'au soir, toussant et crachant comme une phtisique au dernier stade de la maladie. L'irritation avait fini par allumer un feu permanent au creux de ses bronches et de brusques poussées de fièvre lui remplissaient les jambes de coton. Pour comble de malheur le contenu du frigidaire s'épuisait et elle avait très vite remarqué que, non contents de s'empiffrer à sa table, les visiteurs pillaien ensuite ses provisions, retournant chez eux les poches pleines de boîtes de foie gras ou de caviar. À ce train elle se retrouverait très vite à court de vivres, il n'était pas question pour elle d'aller au ravitaillement, elle n'avait pratiquement pas d'argent et les pauvres denrées qu'elle aurait pu acheter n'auraient fait que donner l'éveil. La cinquième nuit, du reste, un jeune cadre à lunettes chromées – dont c'était la deuxième visite – claqua la langue avec irritation en ouvrant le congélateur.

— Tu as vu ? Il n'y a plus de saumon fumé ! C'est inadmissible, on a réduit tes crédits ou quoi ?

Elle dut improviser une vague histoire de retard dans les livraisons et s'efforça de détourner son attention en le caressant.

— Pourtant, soliloquait toujours son compagnon, il y a eu des efforts méritoires, je le reconnaiss. Le studio de mise en scène fait des prodiges, on jurerait que les draps sont vraiment sales et souillés. C'est à s'y méprendre. Quant à toi, c'est un véritable plaisir de te griffer au sang, on a l'impression de se faire les ongles sur une vraie femme. Alors pourquoi tout gâcher en faisant de sordides économies de nourriture ?

Elle ne pouvait pas lui dire que la saleté repoussante de la chambre était tout ce qu'il y a de plus réel, et qu'en l'absence d'aspersions stérilisantes les bactéries de toutes sortes pullulaient avec joie. Elle avait d'abord songé à porter les draps dans la salle de bains pour toute la durée de la désinfection, mais s'était aperçue avec stupeur que ceux-ci étaient cousus sur le matelas, le matelas lui-même rivé au sommier, ce dernier étant – à son tour – vissé dans le sol. Elle s'était alors rappelé qu'elle n'était pas dans une habitation digne de ce nom mais bel et bien dans un décor de théâtre.

La précarité de son refuge lui apparaissait chaque jour davantage. Elle savait qu'elle ne pourrait faire longtemps illusion. Par-dessus tout elle redoutait la venue d'un sadique, d'un maniaque au petit pied qui, croyant avoir affaire à un robot, entreprendrait de la découper au rasoir. Elle avait déjà été fouettée à coups de ceinturon un soir, et en conservait encore les traces. La garantie d'impunité proclamée par la plaque émaillée la mettait chaque fois un peu plus en danger. Au début, elle avait pensé que faire l'amour avec des inconnus la laisserait indifférente, elle s'était trompée. Les étreintes qu'on lui imposait n'avaient rien d'humain. Ses partenaires la forçaient comme une bête, s'appliquant à l'humilier et à la souiller avec une application maniaque. Elle savait que dans quelques jours sa combativité l'abandonnerait et qu'elle glisserait peu à peu sur la pente du fatalisme. De plus elle était à la merci de la moindre réclamation. Il suffisait qu'un client

appelle la mairie pour se plaindre du réfrigérateur vide de « *la fille qui remplaçait Missy* » pour que l'alerte soit donnée.

Par bonheur, la panique qui agitait les milieux artistiques se communiqua à la population, prenant les dimensions d'une psychose collective. Plus personne n'osa sortir le soir et Elsy connut enfin quelques nuits de repos. Pourtant, le septième jour, une Cadillac rose bonbon s'arrêta à cinquante mètres en aval de la rue et demeura là, tous feux éteints. Elsy sentit un nœud d'appréhension serrer son estomac. Devait-elle faire le premier pas ? Missy l'aurait fait sans hésiter. Attendre n'était-ce pas se trahir ? Comme elle avançait le pied la voiture démarra, s'éloignant lentement pour finalement disparaître au coin de la rue. À partir de cette seconde la jeune fille ne cessa pas de se sentir observée. C'était une espèce de démangeaison mentale inexplicable, une menace au creux de la nuque, un frôlement invisible mais tenace. Malgré l'heure peu avancée elle décida de rentrer, ses nerfs mis à trop rude épreuve commençaient à la trahir et elle ne voulait pas risquer un esclandre. Elle espéra qu'aucun habitué n'aurait l'idée de venir la relancer « chez elle », car alors elle serait bien forcée de lui ouvrir, le voyant témoin du battant dénonçant sa « disponibilité ». Elle avait bien essayé de s'étendre aux côtés de Missy, mais la présence du robot – toujours en panne – ne semblait pas prise en compte par l'ordinateur de gestion. Il en irait probablement ainsi tant que l'androïde ne serait pas à nouveau opérationnel...

Comme elle traversait la chaussée elle aperçut la Cadillac rose garée devant l'entrée de l'immeuble, et un grand froid descendit sur ses épaules. Elle ralentit, luttant contre la brusque impulsion de fuite qui s'épanouissait dans son ventre, gagnait ses cuisses, ses mollets...

— Bonsoir... « Clocky » !

Il avait ouvert la portière du véhicule et en extrayait son corps replet avec quelque difficulté. C'était un homme d'une cinquantaine d'années au crâne couvert d'une mince toison de cheveux gris argenté à la coupe très militaire. Bien qu'empâté par les excès de table, son visage restait dur et énergique. Il portait un anneau à l'oreille gauche et une petite mallette de fer à la main droite. Son nez fortement busqué lui donnait une

allure de rapace. Elsy songea qu'elle n'aimait pas du tout la manière ironique avec laquelle il avait dit : « Bonsoir, Clocky ! »

La gorge étranglée, elle lui fit signe de la suivre.

— Je m'appelle Irshaw, lâcha-t-il comme si ce nom avait soudain beaucoup d'importance.

Dans la chambre, elle s'efforça d'adopter un ton enjoué, mais il l'ignora, se contentant d'examiner les draps froissés puis le contenu du frigidaire. Tous ses gestes étaient pleins d'une force latente de bête de charge au repos. Il n'avait pas lâché la petite valise.

— Déshabille-toi et mets-toi sur le ventre.

Elle ne put que s'exécuter. Le nez dans l'oreiller, elle s'efforça de suivre les gestes de son visiteur dans la vitre du chromo accroché à la gauche du lit et qui, ayant tendance à pencher vers le sol, faisait du même coup office de rétroviseur. Elle le vit s'agenouiller et songea que s'il détaillait les plinthes il ne manquerait pas d'apercevoir les événets obturés. Elle mordit la toile grise du polochon. Il s'assit enfin à côté d'elle, la palpa avec une dextérité de médecin et attira la mallette. Gagnée par une angoisse grandissante, elle l'observa qui se saisissait d'un scalpel et d'une série de lames de verre à prélèvements. Il ne lui fit aucun mal, se bornant à gratter ça et là des fragments d'épiderme qu'il déposa au centre des plaquettes, avant de glisser le tout dans la fente d'un analyseur portatif qui émit un faible bourdonnement. Il coiffa ensuite un stéthoscope et se concentra sur les battements du cœur d'Elsy. La jeune fille connut un début de panique, si les robots étaient équipés depuis longtemps d'un simulateur cardiaque destiné à renforcer l'impression de vérité, le rythme de ladite pompe ne changeait qu'à l'occasion des pseudo-orgasmes. À présent elle transpirait à grosses gouttes. L'analyseur rendit son verdict avec un tintement de caisse enregistreuse.

— Tu n'es pas malade, annonça Irshaw. À cause de ces excroissances sur ton ventre j'ai craint un instant une quelconque maladie vénérienne, mais non ça va...

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous voulez dire ? balbutia Elsy en se redressant sur les coudes.

— Écoute, coupa durement l'homme, je ne suis pas un flic, ni officiel ni privé. Je sais parfaitement que tu n'es pas un robot, si tu m'écoutes je peux te sortir du marécage où tu t'enfonces chaque jour un peu plus. Si tu continues à faire l'idiote je te laisse là, et j'appelle la mairie sitôt dans ma voiture... Okay ? On peut parler sérieusement ?

— Co... comment ?

— Comment j'ai deviné ? Pas difficile. Au début de la semaine un ami m'a vanté le réalisme d'une certaine « Clocky », un robot qui, disait-il, savait pleurer, suer, saigner, de façon extraordinairement convaincante. Cela m'a mis la puce à l'oreille. De telles machines existent mais elles coûtent trop cher pour qu'on les mette sur le trottoir, j'ai tout de suite pensé à une simulatrice. Le lendemain j'ai payé un type pour qu'il te force, tout habillé ; il m'a suffi ensuite de faire analyser les différentes sécrétions imprégnant ses vêtements... Ta sueur était révélatrice : chlorure de sodium et urée, même chose pour le sang provenant de tes griffures. J'ai pu obtenir ton groupe et ton équilibre globulaire. Aucun robot public ne pousse le souci du détail à ce point. En entrant ici mes derniers doutes se sont envolés. Tu as bouché les événets et bousillé l'androïde pour occuper sa place. Qui es-tu, et pourquoi te caches-tu ?

Comme elle ne répondait pas il lui arracha la perruque. Elle gémit et ferma les yeux. Il ricana.

— C'est bien ce que je pensais. Ta photo a traîné dans toute la presse, mais avec ce truc sur la tête... Tu es Elsy machin-chose, l'habilleuse de Léonora. Vrai ou faux ?

Elle acquiesça d'un signe du menton, paupières closes.

— N'aie pas peur, fit-il un ton en dessous, c'est le ciel qui m'envoie. Si tu marches avec moi, personne ne pourra plus rien contre toi, ni les flics ni la milice des stars qui écument toute la ville pour te retrouver... Mais réfléchis vite. Il me faut une réponse immédiate.

— Pourquoi voulez-vous m'aider ? Si vous espérez des renseignements, vous vous trompez. Je ne sais rien, toute cette histoire me passe au-dessus de la tête, on s'est servi de moi, c'est tout... Mais personne ne veut me croire !

— Je te crois, sans problème, si tu avais partie liée avec les Vandales tu ne croupirais pas ici, ils sont trop bien organisés pour faire courir à l'un des leurs le risque d'être capturé.

— Alors ? Pourquoi ? Je ne suis même pas belle, je...

Il leva la main pour lui imposer le silence.

— Je recrute des gens qui n'ont plus rien à perdre. Des... Comment t'expliquer ? Des pièces de puzzle. Oui, c'est ça ! Les fragments d'un puzzle de chair... D'un grand puzzle vivant !

Et il éclata d'un étrange rire rocailleux.

\*

\* \*

Elsy avait dit oui. À présent la voiture filait dans la nuit de l'autotrade, forant sa trajectoire au milieu d'un brouillard d'insectes crépitants. Irshaw avait remis le studio en état, débouché les évents, effacé toutes les empreintes laissées par Elsy, et jeté le robot en travers du matelas. Dès demain le gaz nettoierait la pièce ainsi que tous les objets qu'elle contenait. Pour la première fois depuis une semaine Missy pourrait mener à bien son entreprise d'auto-réparation. À vingt heures elle descendrait dans la rue comme si rien ne s'était passé et reprendrait le cours de ses activités sans garder aucun souvenir de son séjour sous le lit de la chambre de « passe » et des coups de pendule qui lui avaient fendu le crâne à six reprises. Tout rentrerait dans l'ordre.

Les mains musclées d'Irshaw reposaient sur le volant comme deux bêtes endormies.

— Ces excroissances sur ton ventre, demanda-t-il soudain, c'est de naissance ?

Elle dut lui raconter l'intervention des vigiles, et comment elle avait réussi à se débarrasser d'eux.

— Tu as eu de la chance, observa-t-il avec une moue, je connais ces types, ils t'auraient transformée en un joli petit monstre de bande dessinée, tu peux en être sûre.

Elsy déglutit difficilement. La seule évocation de ces moments lui serrait la gorge.

— Pourquoi vous compromettez-vous avec moi ? interrogeait-elle. Vous êtes contre les Vandales ? Vous cherchez à venger quelqu'un ? L'une des actrices mutilées était peut-être votre femme... votre maîtresse ? C'est ça, hein ? Vous voulez les coincer et vous croyez que je cache des informations, que...

— Tais-toi ! Arrête ton roman-photo ! Je ne veux venger personne, et si tu veux tout savoir, à leur insu les Vandales me rendent service ! SANS S'EN DOUTER, les Vandales vont me permettre de me remplir les poches, de devenir riche, très riche. Et si tu m'obéis, toi aussi tu seras riche...

Elsy secoua la tête. Elle ne comprenait rien. La pensée fugitive qu'Irshaw n'était qu'un illuminé l'effleura subitement.

— Je t'expliquerai sur place, fit-il conciliant, tu verras, c'est une combine incroyable. En attendant, tends ta main, paume en l'air... N'importe laquelle...

Elle s'exécuta. Avant d'avoir pu se rétracter elle le vit sortir de sa poche une courte seringue pneumatique. Une imperceptible piqûre troua sa ligne de chance.

— Ce n'est rien, grogna-t-il, un simple narcotique, je ne veux pas que tu voies où je t'emmène. Tu vas dormir une dizaine d'heures, tu en as besoin.

En proie à un vertige grandissant, elle songea : « Il fait exprès de me dire dix heures pour me tromper sur la distance, en fait le trajet sera beaucoup plus court. » Ce fut sa dernière pensée intelligente, son cerveau se désagrégua, retournant à la poussière, et il lui sembla qu'un courant d'air désagréablement glacé soufflait dans sa boîte crânienne à présent inoccupée, dispersant ses ultimes secondes de conscience comme des bribes de paille un soir de tempête. Elle s'affaissa, sentit qu'Irshaw abaissait le dossier du siège et la couchait sur le côté. Elle était bien. La voiture ronronnait comme un animal familier qui se chauffe à vos cuisses et vous entraîne imperceptiblement à sa suite sur les sentiers du sommeil. Elle glissa une main entre ses cuisses, l'autre sous sa joue. Oui, elle était bien. Demain serait un autre jour...

## CHAPITRE VII

Elle se réveilla au moment même où la voiture émergeait d'un tunnel de faible section et s'engageait sur l'allée caillouteuse d'un jardin extraordinairement touffu. Elle se frotta les paupières, croyant rêver, mais les hautes herbes fouettaient les flancs du véhicule, montant par endroits bien plus haut que le toit, l'engloutissant au sein d'une mer élastique, caoutchouteuse et gluante de sève.

— Ne baisse surtout pas ta vitre, ordonna Irshaw, ce sont des herbes corrosives obtenues par bouturage à partir de racines de mancenillier...

— Mancequois ?

— Mancenillier. C'est une euphorbacée originaire de la Terre. Sa sève est vénéneuse et ronge comme un acide. Une course à travers ce champ te ferait les os blancs en dix minutes.

— Mais la voiture ?

— La voiture est enduite d'une peinture spéciale, mais il me faudra changer les pneus à l'arrivée.

— Je suppose que nous sommes chez vous ? fit-elle avec une grimace.

Il ne répondit pas. Elle haussa les épaules, elle avait froid, sa langue s'embourbait dans une bouche que le narcotique transformait en marécage.

— Ce jardin, marmonna Irshaw, il ne faudra jamais que tu t'y risques. D'ailleurs c'est un véritable labyrinthe, les herbes dépassent de beaucoup la taille d'un homme.

— Et avec des échasses ?

— Au-dessus des herbes il y a les dum-dum. De petits insectes de chitine blindée aussi résistants qu'une balle de spécial Magnum. Ils se déplacent par essaims, à la vitesse du son, perforant de part en part tout ce qui leur fait obstacle :

mur, métal, pierre... On entend leur sifflement mais on ne les voit jamais.

— Charmant.

Elle cala sa nuque sur l'appuie-tête et remarqua qu'Irshaw transpirait légèrement comme s'il était mal à l'aise. Enfin elle devina la masse grise d'un gros cube de béton et l'entrée d'un second tunnel. La voiture plongea dans l'obscurité, suivant la pente douce de la rampe d'accès.

— C'est votre maison ? s'étonna Elsy. Vos... « dum-dum » ne l'attaquent pas ?

— Si, bien sûr. À pleine vitesse ils s'y enfoncent d'au moins dix centimètres à chaque impact. Depuis qu'ils sont là, le bunker a pris l'aspect d'une éponge. J'ai dû calculer l'épaisseur des parois en fonction d'eux. Mais il ne faut pas se faire d'illusion : le bâtiment ne résistera pas plus d'un an ! Heureusement, au moment où ils le traverseront de part en part nous serons loin ! Et riches !

Brusquement le capot de la voiture se releva comme s'il se lançait à l'assaut d'une côte.

— C'est un siphon, commenta Irshaw, il sera inondé après notre passage au moyen d'un liquide un peu spécial.

— Mais encore ?

— Une diastase industrielle conçue pour digérer tous les déchets organiques, un suc digestif artificiel si tu préfères, non polluant et particulièrement efficace. On l'utilise surtout dans les hôpitaux pour faire disparaître les cadavres, ou les débris postopératoires.

Elle se demanda s'il mentait pour l'impressionner, elle n'avait jamais entendu parler de toutes ces choses étranges.

— C'est pour me faire peur que vous me racontez ça ?

— Non, seulement pour te montrer que tu seras parfaitement protégée. D'ailleurs qu'irais-tu faire dehors ? Te jeter dans les geôles de la police, ou dans les bras de tes copains les « gorilles » ? Une fois ne t'a pas suffi ?

Elle baissa le nez.

— Je ne te force pas, tu sais, insista-t-il sèchement, je peux te reconduire en ville ce soir ou demain et te laisser te débrouiller... D'ailleurs c'est ce que je ferai si tu n'es pas docile.

Ils seront heureux de te mettre la main dessus, tu penses ! Depuis le temps que la presse les couvre d'injures ! On te mettra tout sur le dos, tu seras promue Vandale de premier choix. Je suis sûr que Cazhel obtiendra même une dispense du gouverneur pour avoir légalement le droit de te soumettre à la torture. Quelle aubaine !

— Je jette l'éponge, soupira-t-elle, vous avez gagné. Faites-moi les honneurs de votre palais des miracles...

Il eut un rire satisfait.

— Tu ne crois pas si bien dire, petite, tu ne crois pas si bien dire !

Après avoir abandonné la voiture et franchi différents sas, ils débouchèrent enfin dans un hall dallé reconstituant à s'y méprendre l'intérieur d'une gentilhommière. Un escalier à rampe d'ebène menait aux étages supérieurs, et chaque marche en était gainée de velours rouge. Des angelots dorés de style rococo supportaient des torchères, et partout d'épais rideaux se cassaient en plis lourds, masquant les fausses fenêtres. Un énorme lustre à pendeloques cliquetait au-dessus de leurs têtes comme une monstrueuse pièce montée de cristal, jetant une constellation de reflets aux quatre coins de la salle. Encore une fois Elsy fut gagnée par la sensation d'évoluer au milieu d'un décor. Sans même avoir besoin de gratter le bois des lambris, elle fut certaine que tout ce luxe n'était qu'un trompe-l'œil. Elle avait vu juste, à l'étage supérieur elle fut confrontée à l'espace gris sale d'un univers de béton armé qu'éclairaient de rares ampoules disséminées au hasard de cages obturées par un treillis d'acier. Des portes bardées de boulons et de serrures à pompes jalonnaient le couloir comme autant de cellules.

— En bas, c'est pour accueillir les visiteurs, commenta Irshaw, il fallait quelque chose d'un peu tape-à-l'œil. Ici c'est notre lieu de travail. Je vais te présenter à tes camarades, ensuite je te montrerai ta chambre.

Il tira une tenture démasquant une rotonde enfumée. Une demi-douzaine de jeunes gens s'y tenaient, allongés à même le sol ou assis en tailleur. Une guitare pleura une note tremblée.

— Je vous amène une nouvelle, clama Irshaw d'un ton faussement enjoué, elle s'appelle Elsy...

Un garçon d'une vingtaine d'années se leva. Il avait un visage anguleux et de longs cheveux blonds assez sales. Un casque à musique lui enserrait la gorge, et son blouson de cuir clouté avait sûrement connu des jours meilleurs. Il s'avança en chaloupant et tendit la main.

— Salut, moi c'est Merl.

\*

\* \*

Elsy sentait le corps nu de Merl contre sa hanche. Sous la peau fine, les os et les tendons saillaient comme des câbles. Elle pensa qu'une fois dépouillé de ses vêtements, il avait plus que jamais l'air d'un échassier, et que seule sa longue chevelure dorée pouvait, à la rigueur, lui donner un certain charme. Depuis un moment il lui caressait le ventre d'une main rugueuse maculée de traces de cambouis.

— C'est quoi, ça ? fit-il en s'attardant sur les excroissances maintenant plus pâles.

— Une saloperie qu'on m'a faite.

— Les flics ?

— Des gens qui leur ressemblaient.

Il jura et l'embrassa entre les seins, maladroitement. Ils avaient fait l'amour une heure plus tôt, sans vraiment savoir pourquoi. Peut-être parce qu'une fois le repas terminé, il s'était tourné vers Elsy pour lui demander avec une agressivité factice : « Tu veux coucher avec moi ? », et que la jeune fille, sans en avoir envie, n'avait pas trouvé une seule raison vraiment valable de dire non...

— Les systèmes de sécurité du père Irshaw, attaqua-t-il soudain, tu y crois, toi ? Ça fait un peu série télé pour mômes débiles, non ?

Elsy haussa les épaules, s'essuya le ventre avec un coin du drap.

— Je ne sais pas, ça te rend claustrophobe ?

— Non, je m'en fous. C'était pour causer. De toute façon je ne peux pas sortir d'ici, les flics me tireraient à vue.

Elle ne lui demanda pas ce qu'il avait fait, et d'ailleurs elle s'en moquait. Elle nicha son visage sous l'aisselle du garçon et ferma les yeux. Le lit était bon, les draps fins. Pour la première fois depuis dix jours elle avait pu manger sans avoir l'estomac contracté. Les herbes veillaient sur son repos, les dum-dum la protégeaient de l'extérieur, la diastase affamée attendait dans les sous-sols. Elle ne voulait réfléchir à rien d'autre...

— Tout de même, grogna Merl comme pour lui-même, c'est une fichue prison...

Mais Elsy s'était endormie, les cheveux dans les yeux.

\*  
\* \*

Il y avait Mandy, Suzan et Lora, trois filles dont les âges s'échelonnaient de vingt à trente ans. Ni belles ni laides, communes, du style sur lequel aucun homme ne se retourne jamais dans la rue. Outre Merl, le clan masculin comptait trois spécimens : Hank, David et Ulm. Hank et David étaient interchangeables : deux petites gouapes à l'œil sournois, rasés à la mode des marines, la lèvre méprisante, les dents jaunes, arborant des tatouages trop grands pour leurs pectoraux anémiques : des pourfendeurs de vieilles dames probablement, du genre qui n'attaque qu'en groupe un « adversaire » isolé ou endormi. Ulm, lui, appartenait à une autre race. Le visage noyé derrière une cascade de fines tresses suifées, il paraissait abîmé dans on ne sait quel voyage intérieur. Ses longues mains décharnées couraient à la surface d'un clavier invisible, répétant inlassablement les mêmes séquences tandis que ses lèvres épaisses, curieusement violettes, égrenaient une succession de notes inaudibles.

— Laisse tomber, avait sifflé Merl lorsque Elsy s'était approchée du « musicien », il est complètement défoncé ; quand il joue de son biniou invisible pas moyen de lui arracher un mot.

Elle s'était donc abstenue. Très vite elle s'aperçut que les relations unissant le groupe se résumaient à quelques coups d'œil inquisiteurs et en un mutisme tête. Chacun observait les

autres à la dérobée, se retranchant derrière une froideur hautaine fabriquée de toutes pièces.

— Ils crânen, ricana Merl, mais c'est pour masquer leur trouille. Ils sont comme les copains : ils voudraient bien savoir à quelle sauce on va les manger. Tu comprends pourquoi je suis content que tu sois là ? Ils commençaient à me faire virer dingo avec leurs tronches de veillée mortuaire.

Pris en commun, les repas se déroulaient dans la même ambiance glacée. Elsy nota que le service était assuré par deux robots d'un modèle bon marché, et qu'Irshaw ne s'asseyait jamais à la grande table, sinon au moment du dessert pour entonner son hymne à la fortune. Le premier soir, il s'était expliqué en ces termes :

— Je vais vous rendre riches, mes enfants, fabuleusement riches. Je ne peux pas encore chiffrer réellement le bénéfice de l'opération, mais je pense que chacun d'entre vous peut d'ores et déjà compter sur deux cents millions de crédits universels...

Une exclamation courut autour de la nappe. Irshaw s'interrompit, alluma un cigare, ménageant pesamment ses effets.

Merl toussota, hésita.

— Ça nous servira à quoi ? lâcha-t-il enfin d'une voix rogue. On peut bien être riche à milliards, si on ne peut plus sortir d'ici où est l'intérêt ?

— Je vous fournirai des faux papiers, des cartes d'embarquement de toute beauté. Avec deux cents millions dans sa valise on peut refaire sa vie n'importe où... En échange...

— En échange ? chuinta Merl un ton trop haut.

— Un an, martela Irshaw, je vous demande d'accepter un an de claustrophobie. C'est le temps nécessaire pour que l'opération devienne rentable. De toute manière il ne nous sera pas possible de rester plus longtemps, les dum-dum ne seront plus qu'à quelques dizaines de centimètres derrière les cloisons...

— Un an ! crachèrent dans un bel ensemble Hank et David. C'est un an de taule que vous exigez, rien d'autre ! On va crever d'ennui. La bouffe et l'alcool, ça peut aller, mais les nanas ! Pas une qui soit bandante !

Les « nanas » – Elsy mise à part – éclatèrent aussitôt en invectives, s'appliquant à souligner le physique peu avantageux de leurs partenaires. Pendant tout l'échange, Ulm se contenta de pianoter sur la nappe, entre les verres et les assiettes. Irshaw mit fin à la joute en abattant son énorme poing sur la table, renversant du même coup verres et carafons.

— Imbéciles ! éructa-t-il. Vous n'êtes pas là pour vous amuser mais pour vous remplir les poches ! Si vous n'êtes pas capables de comprendre ça je préfère vous vider sur-le-champ et chercher d'autres associés. Dites-vous bien que dehors on n'exigera pas de vous un an d'emprisonnement, *mais vingt ou trente*, dans le meilleur des cas. Je ne parle pas de ceux qui fricasseront sur la chaise électrique : les tueurs de flics, de vieilles femmes ou de gosses. Combien d'années croyez-vous qu'on collerait à de jeunes maquerelles responsables d'un bordel de petites filles, PAR EXEMPLE ?

Le silence se réinstalla. Douchées, Mandy, Suzan et Lora émiettèrent du pain entre leurs doigts. Hank et David essayèrent bien un peu de crâner, mais leur sourire leur faisait les commissures des lèvres tremblotantes. Merl, lui, avait le regard fixe. Elsy déglutit avec peine ; pour la première fois depuis son arrivée au bunker elle prenait conscience de sa déchéance. Des monstres, elle côtoyait des monstres. Des dépravés au cerveau d'enfant, immatures, incapables du moindre effort de volonté ou de réflexion. Une seconde elle fut sur le point de demander à Irshaw de la ramener en ville, puis elle songea à Cazhel, aux enquêteurs privés, aux sévices, et elle capitula...

Irshaw massacrait son cigare à coups d'incisives.

— Et n'essayez pas de me doubler, susurra-t-il faussement onctueux, le fric ne sera pas ici, mais viré sur une banque privée. De plus les robots sont conçus pour n'obéir qu'à ma voix, au moindre geste menaçant ils vous réduiront en morceaux !

— Okay, Okay ! coupa Merl. On est d'accord, vous nous tenez, on jouera le jeu jusqu'au bout. Vous savez très bien qu'on n'a pas le choix, mais on voudrait savoir...

— En temps utile. Je ne veux pas que vous vous montiez la tête. Sachez simplement que vous ne souffrirez pas, ne saignerez

pas, et qu'on ne vous imposera aucune intervention chirurgicale. C'est... *c'est autre chose*.

— En rapport avec les Vandales ? souligna le garçon aux cheveux blonds.

— En rapport avec eux, mais À LEUR INSU, approuva Irshaw, si vous voulez des détails : disons que nous allons les doubler, nous servir d'eux pour gagner du fric. Vous comprenez ça ? Ils ne tiendront pas éternellement la police en échec, c'est pourquoi il nous faut faire vite, profiter au maximum de la panique qui règne actuellement. Je vous montrerai le reste dans les jours qui viennent. En attendant, reposez-vous. Il y a des alcools, des vidéocassettes, des romans-photos, un peu de came mais pas trop. Jamais vous n'auriez rêvé d'une planque aussi luxueuse, et si le cafard vous prend : pensez aux cachots de la prison centrale, et à ses salles d'interrogatoire !

L'entretien était terminé. Ils se levèrent et regagnèrent leurs chambres respectives en traînant la semelle. Elsy se laissa tomber sur son lit, un peu grise. Elle n'avait jamais supporté le vin et réussissait toujours l'exploit de se soûler avec un demi-verre de rosé. Elle goûta le bien-être du flou qui emplissait son cerveau comme une gourmandise ou une sucrerie. Autour d'elle la pièce était neutre, semblable à n'importe quel décor d'hôtel. On avait dissimulé le béton sous une couche de velours bleu et de faux lambris. Une coiffeuse occupait l'un des angles, surchargée de produits de maquillage. Un téléviseur trônait au pied du lit, il y avait aussi un multi-lecteur très coûteux capable d'assimiler n'importe quel support : disque, bande, cassette, carte, tant dans le domaine du son que de l'image. Derrière les rideaux d'une fenêtre factice, une photographie laser restituait les volumes d'une forêt et d'un clocher pointu.

Comme elle allait s'endormir, Ulm entra sans frapper. Des deux mains, il écarta théâtralement la cascade de ses multiples tresses et lui sourit.

— Salut, lança-t-il d'une curieuse voix chantante, je voulais simplement te dire que si tu veux un jour ou l'autre discuter avec un type qui n'essaiera pas de te sauter, tu peux venir me voir. Mon quotient libidinal est extrêmement faible et doit se

situer immédiatement après celui du contre-plaquée. C'est tout, bonne nuit !

Avant qu'Elsy ait pu se redresser il avait disparu. Elle se déshabilla et s'étendit nue sur les draps. Il faisait chaud à l'intérieur du blockhaus, une touffeur de serre humide probablement due à la climatisation défectueuse. Le nez dans l'oreiller, elle fixa le mur à la tête du lit, essayant d'imaginer le lent cheminement des dum-dum à travers le béton.

— Tu y penses toi aussi, murmura Merl qu'elle n'avait pas entendu s'approcher. Pour Irshaw ce serait facile... Je veux dire : une fois les poches pleines il nous « oublie » ici. Les insectes transforment le bunker en passoire et nous en viande hachée... Impeccable !

— Tais-toi, tu es affreux ! Je n'ai pas envie d'avoir peur. J'en sors. Laisse-moi au moins trois jours l'illusion d'être hors de danger.

— Excuses et mille pardons, princesse ! Toi aussi t'as eu de sales moments...

Il se dévêtit. Elle nota les plaques de crasse sur ses cuisses, ses genoux, mais elle n'eut pas le courage de le repousser, elle avait besoin d'une présence.

— Les dum-dum, fit-elle pensivement, tu en avais déjà entendu parler ?

Il fit la moue.

— Ouais. À l'armée, par un juteux. Il appelait ça « *le peloton d'exécution volant* ». Il paraît que le choc de l'impact se change en énergie calorifique et les nourrit, ils n'ont besoin de rien d'autre pour vivre. Une surface à mitrailler et ils sont heureux...

— C'est vrai alors ?

— Y a des chances... Mais je n'en ai jamais vu de mes yeux.

— Et l'espèce de suc digestif qui remplit les tunnels ?

— Ça c'est connu, les hôpitaux s'en servent, et aussi les entrepreneurs de pompes funèbres, depuis qu'on a supprimé les cimetières pour récupérer les terrains et en faire des surfaces cultivables. On est coincés, ma belle, réellement coincés. Mieux vaut passer agréablement le temps sans bâtir de projets fumeux. Dans quelques mois on verra, de toute manière sans fric et sans

faux papiers... Et puis sa combine est peut-être correcte après tout ?

Sa voix démentait le contenu de ses paroles. Elle devina qu'il avait peur, lui aussi. Au moment où il s'enfonçait en elle, il chuchota comme pour lui-même :

— Il m'a parlé d'un puzzle... D'un puzzle vivant. Qu'est-ce qu'il a voulu dire ?

Elsy ne l'écoutait pas, elle regardait l'image de leurs deux corps emmêlés dans le miroir de la coiffeuse. Ils n'étaient beaux ni l'un ni l'autre...

Trois jours s'écoulèrent ainsi, mornes, minés par les élancements d'une sourde angoisse. Merl et David se battirent pour d'obscures raisons, puis Hank tenta de violer Suzan et se fit rosser par les trois filles. Ulm et Elsy restèrent à l'écart. Sans cesser de triturier son piano imaginaire, le métis aux cheveux tressés la pria de lui parler du monde de la danse, des artistes qu'elle avait rencontrés. Elle en déduisit qu'il l'avait reconnue. La nuit même, Lora s'introduisit dans sa chambre, seulement vêtue d'un string et d'un soutien-gorge transparent, cette fois Elsy perdit patience et la jeta dehors après l'avoir giflée. Elle était à bout de nerfs. Irshaw réapparut au matin, un air de profond contentement sur le visage.

— Mes enfants, c'est parti ! déclara-t-il à la cantonade. Le coup d'envoi sera donné ce soir. À huit heures je vous présenterai nos clients.

— Il nous faudrait d'autres vêtements, geignit Suzan, des rouleaux, un sèche-cheveux, de quoi être présentables. Comme ça on a l'air de sortir de l'asile de nuit !

— Vous êtes parfaites ! martela Irshaw. Ne changez rien ! Pas de bain, pas de coiffure, pas de maquillage. RIEN.

— Mais les vêtements...

— Pas de vêtements. Vous serez nus.

— Chouette, une partouze ! couina David.

Irshaw eut un regard dur.

— Il n'est pas question de ça, petit crétin ! Vous n'aurez à subir aucune étreinte. Quand vous mettrez-vous dans la tête qu'il s'agit d'une opération roulant sur plusieurs milliards ? Vous croyez qu'on gagne de telles sommes avec une partouze ?

Jusqu'au soir l'atmosphère fut chargée d'électricité. Enfin, vers vingt heures, un murmure animé s'éleva du rez-de-chaussée. La salle d'apparat se remplissait d'une foule invisible. Un rire de femme monta en trilles, suivi d'un autre, et Elsy distingua très nettement l'explosion présentant à l'ouverture d'une bouteille de champagne. Elle se dénuda docilement, libéra ses cheveux de l'élastique qui les rassemblait en queue de cheval. À vingt heures trente Irshaw traversa le couloir en frappant dans ses mains comme une institutrice qui regroupe des enfants. Il était en smoking.

— Maintenant ! Maintenant ! haletait-il. Placez-vous en file indienne, je vais redescendre, attendez une minute et suivez-moi. N'ouvrez la bouche, sous aucun prétexte ! Je sacque immédiatement celui qui se permettra la moindre réflexion. Le fric est là, mes petits ! Servez-vous de vos narines ! Vous ne sentez pas son odeur ? Dieu quel parfum !

Il avait l'air un peu ivre et sa surexcitation devenait communicative. Brusquement ils avaient tous envie de jouer le jeu, de ramasser leur part du gâteau. Sans avoir échangé un mot ils sentirent qu'ils formaient désormais une équipe. Merl prit la tête. À la queue leu leu, comme pour une visite médicale, ils remontèrent le corridor, débouchèrent en haut de l'escalier et entamèrent la descente, lentement, marche par marche...

Un buffet avait été dressé au centre de la grande salle rococo. Les robots-serveurs s'activaient, passant canapés et petits fours. Les coupes de cristal tintaitent. Alors Elsy LES aperçut... Trois femmes, deux hommes. Les robes des premières s'épanouissaient, corolles vivantes, marée de pétales bruissants dont les couleurs nocturnes mettaient en valeur la chair délicate des épaules découvertes, les rondes-bosses des gorges au grain de pêche... *Marilyn Nérini, Horsenna Saw, Gilda Van Karkersh...* Deux actrices, une pianiste, toutes étoiles de première grandeur au firmament de la scène. Merl marqua une hésitation en identifiant les deux hommes : Nello Crab et Otmar Guerric. Des séducteurs du grand écran en passe de s'imposer comme porno-vedettes sur le marché intergalactique, Adonis à la musculature parfaite, aux corps sans défaut. Elsy gonfla ses poumons, posa le pied sur une autre marche. Elle se sentait

enveloppée de regards, assaillie, frôlée, comme par un essaim de guêpes qui se préparent à passer à l'attaque.

— Admirez ! s'exclama Irshaw avec une soudaine verve de bonimenteur. Pouvait-on sélectionner meilleurs spécimens ? Regardez ces visages communs, ces seins lourds, ces fesses en gouttes d'huile. Et ces hanches : trop larges ou pas assez épanouies, ces cuisses molles, sans muscles, ces genoux proéminents... Quant aux garçons !

Elsy vit les omoplates de Merl se contracter sous l'effet de la colère, elle crut qu'il allait éclater mais il se ressaisit et continua à descendre d'une allure égale.

— Je voudrais les toucher, dit Horsenna Saw en secouant nerveusement ses longs cheveux platine, me rendre compte...

— Mais bien sûr ! ronronna Irshaw. Laquelle vous convient le mieux ?

— Celle-ci.

Elle montrait Suzan comme on désigne une paire de chaussures dans la vitrine d'un magasin populaire. La jeune fille s'approcha, à la fois subjuguée et réticente. Horsenna lui saisit le menton, lui fit pivoter la tête, toucha les cheveux ternes d'un doigt hésitant. On eût dit qu'elle s'efforçait de caresser une lépreuse. Ses seins magnifiques et durs frémissaient dans la corolle du décolleté.

— Elle est très commune, fit-elle en reculant, quelconque... Oui, c'est ça : merveilleusement quelconque ! Évidemment, c'est tentant... Mais vos prix !

— Le prix de votre sécurité ! observa fermement Irshaw. Existe-t-il sur le marché une protection comparable à celle que je vous offre ? Il y a bien sûr les « gorilles », les signaux d'alarme, les chiens...

Horsenna tapa du pied.

— Vous savez bien qu'aucun de ces moyens n'a jamais arrêté les Vandales ! fit-elle d'une voix suraiguë. Vous êtes un vampire ! Un vampire et *un magicien* !

Elle se faisait enjôleuse, coulant une longue œillade humide sur Irshaw qui demeurait impassible.

— Et vous, cher ami ? lança-t-il en se penchant vers Nello Crab.

L'Apollon haussa les sourcils selon une mimique qui l'avait rendu célèbre en trois mois.

— J'avoue que c'est... inhabituel, mais d'autre part... la perspective de ne plus trembler me met l'eau à la bouche ! Je crois que je vais dire oui !

— Eh bien ! Allons dans mon bureau, conclut Irshaw, maintenant que vous avez vu mon écurie, parlons contrats et garanties !

Il tapa dans ses mains, faisant comprendre aux jeunes gens dénudés que la représentation était finie. Ils se secouèrent, tournèrent les talons et reprirent le chemin du premier étage.

— Du diable si j'y comprehends quelque chose ! pesta Merl dix minutes plus tard en enfilant son jean. Il nous fait défiler comme des filles dans un boxon et puis... *et puis rien ne se passe !* C'est à devenir fou !

Elsy se coucha, tira le drap sous son menton. Elle avait choisi de dormir, peu désireuse de supporter les spéculations enfiévrées de ses compagnons de cellule.

— Tu ne viens pas manger ? s'étonna Merl.

— Non, ces gens m'ont coupé l'appétit. Tu as vu comment Horsenna examinait Suzan ? Comme...

— Comme un bifteck avarié, compléta Merl songeur, le plus drôle c'est que ça avait l'air de l'enthousiasmer... Oui, c'est ça : *de l'enthousiasmer !*

Il clqua distraitemt les fesses d'Elsy et partit rejoindre les autres.

Le lendemain matin, quand ils se réunirent autour de la table commune pour le petit déjeuner, force leur fut de constater qu'un siège demeurait vide. Celui de Suzan. Les robots n'assurant qu'un service, Mandy se dévoua pour aller tirer la jeune fille du sommeil de plomb qui l'avait empêchée d'entendre la cloche du réveil.

Lorsqu'elle revint, elle était blême. Suzan avait disparu...

« Ça commence ! » songea sombrement Elsy.

## CHAPITRE VIII

Ils explorèrent le bâtiment sans succès. D'ailleurs ils ne purent se livrer qu'à un simulacre de perquisition, nombre de pièces ou de salles du rez-de-chaussée étant verrouillées par des serrures électroniques inviolables. Suzy ne répondit pas davantage à leurs appels tonitruants ou à leurs coups de poing sur les cloisons.

— Ça ne veut rien dire, observa Elsy, tout est insonorisé. Si elle est là, elle ne peut pas nous entendre...

David jura et lui conseilla de « garder sa science pour se distraire la nuit ». Après quoi il alla chercher un morceau de fil de fer et entreprit de crocheter la serrure de l'une des « cellules ». Celle-ci étant pourvue d'un dispositif antieffraction, sa riposte fut immédiate, et le jeune homme eut les doigts brûlés au premier degré par une décharge électrique qui le secoua de haut en bas.

À la fin, comme ils renversaient les meubles, les robots apparurent, brandissant des matraques anesthésiantes. Devant cet argument décisif, les révoltés se dispersèrent et regagnèrent chacun leur cabine respective. Elsy ne comprenait pas la brusque mutinerie de ses camarades. Qu'avaient-ils espéré ? Ils n'étaient que des pions dans les mains d'Irshaw, dès lors pourquoi celui-ci les aurait-il tenus au courant de ses combinaisons tortueuses ? Elle en fit un peu plus tard la réflexion à Merl. Le garçon haussa les épaules.

— On a paniqué, c'est tout, fit-il d'un air maussade. On a été idiot, c'est sûrement Horsenna qui a emmené Suzan, mais j'avoue que je n'arrive pas à comprendre ce qu'elle va en faire. Pourquoi des gens comme ça auraient-ils besoin de nous ? Toi qui les as approchés, tu vois une réponse ?

Elsy secoua négativement la tête.

— Ils parlaient des Vandales, marmonna le jeune homme, de système de protection... Irshaw a inventé quelque chose, c'est certain. Un truc qui pousse les vedettes à lui abandonner une montagne d'or. Mais quoi ?

— Va le lui demander !

— Il faudrait le voir ! Ça fait au moins trois jours qu'il ne s'est pas montré. À moins qu'il soit retranché dans l'une des salles du rez-de-chaussée, celles où on ne peut pas entrer, va savoir avec un tel tordu !

La disparition de Suzan alimenta les conversations quelques jours encore, puis on s'y habitua, et bientôt on n'y pensa même plus. Elsy sombrait dans un abrutissement cotonneux fait d'ingestions répétées de feuilletons télévisés. Un casque sur les oreilles, elle écoutait de la musique des heures entières, s'abandonnant à cet inépuisable flot sonore comme à un cocon opaque qui l'aurait isolée de l'extérieur, des autres, d'Irshaw et de ses inquiétantes manigances. Elle n'aspirait plus qu'à dormir, qu'à régresser au stade larvaire. Il lui arrivait de plus en plus fréquemment de dormir seize ou dix-huit heures d'affilée, de s'éveiller fourbue, hagarde, et d'attendre là – au milieu des draps saccagés – que le sommeil vienne la reprendre, l'emporte dans ses replis tortueux comme une épave spongieuse charriée depuis des mois par tempête, et qui ne se décide pas à couler définitivement.

Une fois qu'elle était prisonnière de l'un de ces moments de veille, elle vit la porte s'ouvrir, et la tête de Merl passer dans l'encadrement. Il était pâle et ses narines frémissaient.

— T'es réveillée ? souffla-t-il en s'agenouillant près du lit.

Elle bâilla, espérant ainsi lui faire comprendre qu'elle ne ressentait pas le besoin d'entamer une conversation, mais le garçon crut qu'elle se rendormait et la secoua vigoureusement.

— Bon sang ! ragea-t-il. Arrête de jouer les tortues ! Je viens de voir un truc dingue ! Incroyable !

— Quelle heure est-il ?

— On s'en fout de l'heure ! explosa-t-il en lui pinçant férolement la pointe du sein gauche. Écoute, je ne pouvais pas dormir, alors je suis parti en exploration, j'ai glissé mon nez par

toutes les portes ouvertes, j'ai fait l'inventaire de tous les meubles...

— Passionnant ! Et c'est pour me dire ça que...

— Tais-toi ou je te cogne ! Laisse-moi finir. D'un seul coup j'entends du bruit : un robot qui monte l'escalier, portant un plateau. Je sais pas pourquoi : je me cache derrière une tenture en gardant un œil à l'extérieur, et là...

Il avala sa salive épaisse.

— Crédieu ! Il a ouvert une des portes verrouillées de l'aile gauche en projetant une sorte de rayon dans la serrure. Je te le jure ! Zip ! une espèce de faisceau bleu mince comme un fil. Le battant a coulissé et il est entré. Pendant que le panneau reprenait sa place, j'ai vu qu'il y avait quelqu'un avec lui. Une fille avec une espèce de déshabillé vaporeux, et tu ne devineras jamais qui c'était !

— Qui ?

— Horsenna Saw ! Je l'ai bien reconnue ! Tu entends ? Horsenna Saw est ici, bouclée à double tour et Suzan quelque part dans la nature ! C'est une histoire de dingue !

Elsy s'assit sur sa couche, parfaitement lucide tout à coup. Après toutes ces journées d'anesthésie, sa curiosité se manifestait à nouveau, boulimique...

— Quelle salle ?

— Tu vois le mur du fond recouvert de miroirs ? C'est là, la porte juste à côté de l'espèce de nègre en bois doré qui tient une torche. En face il y a une fausse fenêtre masquée par une tenture, pour se cacher c'est facile.

— Horsenna Saw, répéta-t-elle pensivement.

— À mon avis, commença doctement Merl, Horsenna se planque ici, hors d'atteinte des Vandales, et Suzan a pris sa place, déguisée. Elle doit servir de chèvre en quelque sorte...

Elsy ne put se retenir de pouffer.

— Suzan à la place d'Horsenna ! Tu crois que les Vandales sont à ce point myopes ! Je ne veux pas être méchante, mais c'est comme si tu remplaçais un taureau de combat par une vache pelée ! On ne se déguise pas en Horsenna Saw. Elle est unique ! Tu sais que beaucoup de filles ont eu recours à la chirurgie esthétique pour lui ressembler ? Certaines ont même

dépensé des fortunes pour bénéficier du savoir des meilleurs spécialistes, pourtant pas une seule de ces opérations n'a réussi. On a tout juste pu obtenir quelques méchantes caricatures. Rien de plus...

Merl jura. Il parut réfléchir, puis leva soudain les sourcils comme s'il venait de buter sur un obstacle mental infranchissable...

— Mais tous ces gens pleins de fric, lança-t-il tout à trac, pourquoi ne se font-ils pas remplacer par des robots à leur image ?

— Et les robots tourneraient les films à leur place ? ironisa Elsy. Les androïdes se changeraient en génies de la musique et de la danse ? Tu rêves ! Ou tu lis trop de science-fiction ! Et puis les Vandales ne s'y tromperaient pas une seconde : il suffit d'un simple détecteur de métal pour savoir si l'on se trouve ou non en présence d'un robot, leur squelette inoxydable les trahit toujours !

Le garçon grogna et se tint coi, visiblement vexé de voir ses hypothèses repoussées les unes après les autres.

Lorsqu'il eut regagné sa chambre, Elsy décida qu'elle passerait à l'action dès le lendemain. Elle voulait être sûre que Merl n'avait pas été victime d'une simple ressemblance.

C'est avec une impatience grandissante qu'elle attendit le repas du soir. Jamais une journée ne lui parut si longue, si interminable. À vingt heures enfin elle sortit dans le couloir pieds nus, et rejoignit le rempart de tentures. Tout de suite l'odeur de poussière faillit la faire éternuer et elle eut beaucoup de mal à maîtriser les chatouillis qui s'emparaient de ses fosses nasales. Un quart d'heure s'écoula ainsi, puis le pas lourd du robot de service se fit entendre. Comme l'avait raconté Merl, il libéra la serrure au moyen d'un minuscule faisceau laser. Glissant la moitié du visage à l'extérieur, Elsy vit qu'il portait un plateau chargé de nourriture. Le battant blindé coulissa sur ses rails, démasquant l'ouverture. Derrière il y avait une chambre d'une grande banalité, un épais fauteuil club de cuir sombre et... Horsenna Saw !!

Le profil de porcelaine au nez retroussé ne s'inscrivit que l'espace d'une seconde dans le champ visuel d'Elsy, mais elle

n'avait pas besoin d'un plus long examen pour se faire une opinion : C'ÉTAIT HORSENNNA SAW ! Pas un sosie, une doublure ou un quelconque masque né du scalpel d'un chirurgien... C'était LA VRAIE Horsenna ! Elle accusa le coup. Déjà le robot avait fait demi-tour et le panneau blindé repris sa place, obturant la chambre avec la conscience professionnelle d'une porte de coffre-fort. Elsy sortit de sa cachette, encore sous le choc. Ainsi Merl n'avait pas été victime d'une illusion. Elle s'avança jusqu'au mur, posa ses paumes moites sur la surface boulonnée. Inutile d'appeler ou de frapper, aucun son ne traverserait pareille épaisseur. Elle n'était même pas sûre qu'un camion lancé à pleine vitesse puisse bosseler une barrière visiblement conçue pour résister aux pires explosions.

— Alors, fit la voix d'Irshaw dans sa nuque, toujours curieuse ?

Elle pivota sur ses pieds nus, s'arrachant la peau des orteils dans la vivacité du mouvement.

— Pourquoi Horsenna se cache-t-elle ici ? fit-elle sans se démonter.

Le gros homme eut un sourire condescendant.

— Ce n'est pas Horsenna, murmura-t-il en détachant les mots comme s'il s'adressait à une débile mentale, C'EST SUZAN !

— Je ne vous crois pas !

— Si ! C'est bien elle. Et si tu avais entendu sa voix, tu n'aurais plus aucun doute.

— Suzan !... Mais comment ?

— C'est là toute la force de mon jeu. Un procédé inconnu que j'ai eu la chance d'apprendre il y a bien longtemps, lors des guerres de colonisation du Continuum Alpha.

— Vous étiez militaire ?

— C'est ça. Un jour j'ai été blessé et recueilli par un ermite. Il pratiquait une sorte de rite bizarre de communion organique, qu'il appelait « l'échange ». Plutôt surprenant en vérité...

— Et bien sûr, vous avez appris...

— J'ai appris, et lorsqu'il est mort j'ai conservé son petit matériel... en souvenir. Ce sont les Vandales qui m'ont donné

l'occasion de m'en resservir, il va falloir que je leur fasse éléver une statue, décidément.

— Et cet... échange, ça consiste en quoi ?

— Viens, tu vas savoir.

Elle le suivit dans une pièce luxueusement meublée où elle n'avait jamais encore mis les pieds. Un gigantesque bureau d'ébène vitrifié en occupait le centre. Irshaw la fit asseoir, puis lui désigna une poignée de longues aiguilles d'or posées en vrac sur le buvard, à proximité d'un coffret patiné, plusieurs fois centenaire.

— Regarde bien !

Il posa sa paume sur la table et y enfonça prestement une demi-douzaine d'épingles étincelantes.

— C'est indolore, précisa-t-il, pour une simple démonstration, pas la peine de travailler en profondeur. À toi... Vite !

Mal à l'aise, Elsy tendit les doigts, mais Irshaw avait dit la vérité, elle ne sentit rien, qu'un léger picotement.

— Je vais éteindre la lumière, commenta-t-il, ferme les yeux !

Elle obéit. Dix minutes passèrent. Lorsque le plafonnier se ralluma, elle ne put retenir un cri d'horreur. *Au bout de son poignet il y avait à présent une main d'homme, grasse, couverte de poils grisonnants.* LA MAIN D'IRSHAW. Le gros homme éclata de rire et montra les doigts lisses aux ongles carminés qui terminaient son avant-bras. Les doigts d'Elsy.

— C'est ça *l'échange*, fit-il d'une voix grasse. Et tu vas bientôt pouvoir l'expérimenter de façon plus approfondie. Marilyn Nérini a fixé son choix sur toi. Tu vas devenir son puzzle personnel. SA BANQUE VIVANTE...

## CHAPITRE IX

Elsy tira un trait appliqué sur le calendrier. Un de plus. Dans quelques heures elle aurait achevé son 193<sup>e</sup> jour de « détention » au bunker. Elle soupira. Le matin même Irshaw lui avait pris ses mains, la droite et la gauche. Elle n'avait rien senti, maintenant elle avait l'habitude. Elle regarda ses doigts. Ils étaient longs, très longs. D'une finesse étrange et disproportionnée, avec – au bout – les petits ongles manucurés, rose nacré, coupés très court. À certains moments elle les faisait remuer pour vérifier la souplesse des articulations, ou bien elle courbait les phalanges vers le haut, comme jamais elle n'aurait pu le faire avec ses véritables mains.

« Elles appartenaient à une pianiste, avait dit Irshaw, attention, hein ! »

Et il lui avait ébouriffé les cheveux, paternel, avant de s'éloigner le ventre en avant, la lumière des appliques allumant de bizarres reflets sur son crâne grisonnant.

— Vous ne devez pas toucher à mes cheveux ! avait-elle crié au moment où il refermait la porte. Vous savez bien que ce sont ceux de Marilyn Nérini !

Il n'avait pas répondu. Elle avait entendu le cliquetis du trousseau de clefs magnétiques, et le déclic de la serrure enclenchant ses cinq points d'ancre. Le battant blindé avait ensuite étouffé le bruit des pas s'éloignant. Elle s'était mise à pianoter devant la glace en chantonnant, mais à vrai dire elle ne connaissait pas tellement de morceaux pour piano. Les doigts volaient avec agilité. Une fine ligne rougeâtre encerclait chaque poignet, seul signe trahissant l'échange, irritation passagère à l'endroit du raccordement.

Finalement elle avait pensé que ces mains ne lui allaient pas. Mais quelque part, à l'extérieur, sur le sun-deck d'un

quelconque paquebot en croisière, la pianiste devait penser la même chose. Exactement la même chose.

Elle regarda la pendule. Cinq heures. Le coiffeur-robot allait bientôt venir s'occuper des cheveux. Traitement assouplissant. Traitement antipelliculaire. Brillance et tonalité. C'étaient de beaux cheveux, il fallait bien le dire. Lourds, épais, tirant la tête en arrière sous le poids des mèches. Avec des ondulations pesantes comme des vagues, d'un rouge de cuivre ancien, patiné. Ils lui gainaient les épaules telle une cape vivante. Pas étonnant que la Nérini soit devenue star du jour au lendemain avec une pareille crinière ! Elsy se demandait souvent comment l'actrice s'accommodeait maintenant de la pauvre toison d'un blond pâlot obtenue en contrepartie, avec ses mèches raides et sans volume, gâtée par les shampooings à deux sous et les rinçages insuffisants au robinet d'un palier de sixième étage (...) avec en musique de fond la concierge qui gueule : *Pas de flaques sur le parquet !*). Mais peut-être Marilyn se sentait-elle libre, soulagée, que cette liberté et la fin de l'angoisse valaient bien une chevelure mitée ?

Elsy avait déjà fait un échange de mains six mois auparavant. C'était un chirurgien, cette fois, qui laissait les siennes en dépôt. Un Africain. Un noir. Pendant un trimestre elle avait dû s'habituer à voir remuer ces doigts d'ébène au bout de ses bras blancs, comme des pièces rapportées, incongrues.

Irshaw s'était moqué d'elle : « Bon dieu ! Dis-toi que tu portes des gants, c'est tout. Des gants noirs ! »

Parfois elle écartait les pans du déshabillé, et les posait sur son ventre ou ses cuisses jusqu'à ce que naisse le trouble... Cette peau étrangère sur sa peau... Trois mois plus tard le chirurgien était revenu, il lui avait dit en riant qu'il avait dû se résoudre à porter des gants pendant tout ce temps, et que sa femme avait catégoriquement refusé de se laisser caresser *tant qu'il aurait des mains de femme...* et, qui plus est, de femme BLANCHE. Elsy avait ri avec lui, mais au fond elle était un peu vexée. Les menaces dont le médecin avait été l'objet paraissant écartées, elle lui avait rendu ses mains. Pas pour longtemps du reste... Ils étaient trop peu de pensionnaires, c'est ce qui les conduisait à ces situations absurdes. Souvent, au moment d'un échange, il

fallait se rabattre sur le dernier élément disponible, homme ou femme, blanc ou noir, peu importe...

Irshaw se refusait à engager de nouveaux donneurs, prétendant que plus leur nombre serait élevé, plus les parts du gâteau s'amenuiseraient.

« Les blindages, les insectes, énumérait-il souvent, le jardin corrosif, les détecteurs d'approche, tout ça me coûte les yeux de la tête, mes enfants, vous n'avez pas l'air d'y penser. Je fais tout juste mes frais ! Tout juste mes frais ! »

« Sale menteur ! avait-elle alors envie de lui crier. Porc ! Et la Rolls rose métallisé, aux banquettes violettes, qui dort dans le garage, ta dernière acquisition qui ira bientôt rouiller aux côtés des dix-huit autres véhicules dont tu ne sais plus que faire, et qui s'empoussièrent au fond des boxes des cinq appartements que tu possèdes maintenant en ville ! »

Irshaw ! Irshaw...

*Irshaw qui avait fait d'eux des hommes-puzzles, des femmes-banques...*

Combien de morceaux d'anatomies Elsy avait-elle reçus en dépôt au cours du semestre ? Elle aurait été bien incapable de le dire. Mains d'artistes, de prestidigitateurs, de sculpteurs, de magnétiseurs... Et cette sportive dont elle avait dû endosser les muscles presque un trimestre durant... Cette vedette du strip-tease qui lui avait confié ses seins, torpilles de chair rose aux pointes épaisses, et emporté ses mamelles trop lourdes aux tendons cassés, *en poussant un soupir de soulagement*. Véritable caméléon, Elsy avait vu son apparence se modifier au fil des mois, puzzle oscillant invariablement du sublime au grotesque... Certains clients les avaient surnommés « *les enfants de Protée* », appellation mystérieuse dont la jeune fille avait été obligée de demander la signification à Irshaw.

— Vous les jeunes ! s'était esclaffé le gros homme. Vous ne connaissez plus rien ! Protée... c'était un dieu terrien de l'antiquité. Un dieu qui avait le pouvoir de changer de forme et d'aspect constamment, quelqu'un qui était en perpétuelle métamorphose... Tu saisis ?

Elle avait parfaitement saisi. Et le temps avait recommencé à couler. Dehors les Vandales n'avaient jamais été aussi actifs, tout allait pour le mieux dans le plus ignoble des mondes.

L'échange n'était pas douloureux. C'était quelque chose de différent, d'inexprimable. Il y avait le coffret, patiné par les siècles, avec ses rangées d'aiguilles d'or qu'on devait enfoncer dans la chair préalablement insensibilisée au chlorure d'éthyle, selon une géométrie étrange, puis la piqûre au creux des reins, un liquide épais, qui, à la fin de l'injection, formait une boule dure qui mettait longtemps à disparaître... Le rite était le même pour le client. Ensuite...

Ensuite Irshaw vous allongeait sur le carrelage et coupait l'électricité. Il pouvait se passer une heure, quelquefois plus, avant que monte la sensation. C'était comme si le membre à échanger perdait son armature, son épaisseur, se trouvait réduit, telle une feuille de papier, à deux dimensions. À ce moment, si l'on gardait les yeux ouverts, on distinguait tout un tracé d'étincelles allant de vos aiguilles à celles du client étendu quelque part dans l'obscurité.

« *Échange moléculaire*, expliquait toujours Irshaw, c'est très simple et très compliqué, ne vous farcissez pas la tête avec la technique. Pensez seulement au fric, mes enfants, c'est la seule chose qui compte... »

Tout de suite après, la partie à permuter (*chevilles et pieds de danseuse étoile, oreilles et mains de musicien, visage d'acteur célèbre*), tout de suite après, cette partie semblait augmenter de volume, s'enfler jusqu'à emplir toute la salle.

C'était une impression bizarre, comme si vos jambes ou vos bras se terminaient soudain par des pieds et des mains de la taille d'un autobus !

Ensuite tout rentrait dans l'ordre. Le client s'en allait nanti de vos propres membres, et vous restiez là, avec cette chair étrangère désormais rivée à vous, et qui demeurerait en dépôt jusqu'à ce que son propriétaire vienne la récupérer, dans six mois, dans un an...

Les fragments permuts étaient parfaitement acceptés par l'organisme. Aucun phénomène de rejet n'était à craindre si les deux personnes confrontées pour l'échange appartenaient à la

même gamme de compatibilité. Elsy n'avait jamais tellement bien compris ces histoires de tolérance. D'après ce qu'elle avait pu entendre, il était possible d'établir un parallèle avec les transfusions sanguines : il y avait ceux qui donnaient à tout le monde mais ne recevaient que de certains, et ainsi de suite... Irshaw connaissait cela mieux qu'eux. Les effets secondaires étaient presque insignifiants : une légère irritation à l'endroit où votre propre chair se soudait à celle du client. Une atténuation des sensations sur toute la partie étrangère à votre corps, comme une anesthésie légère et persistante. C'était tout. Irshaw connaissait son affaire. Officiellement les enfants de Protée n'existaient pas. Pas de publicité dans la presse ou à la télévision, rien qu'un « bouche à oreille » circulant dans les milieux privilégiés qui avaient tout à redouter des Vandales : vedettes, stars en tout genre. C'était là leur clientèle. Une clientèle fidèle et qui payait bien. Irshaw allouait à ses pensionnaires un pourcentage sur chaque contrat. L'argent allait dormir dans la banque de leur choix, attendant le jour où ils sortiraient, grossissant à chaque nouvel échange. Un an, et puis la liberté, le départ... Prendre le butin, se retirer, peut-être acheter un bateau, faire le tour du monde. Ne plus voir que les vagues... Un an.

Il faut dire qu'au cours des six derniers mois les choses s'étaient précipitées. Les Vandales avaient cumulé coups d'éclat sur coups d'éclat, et rien ni personne ne semblait capable de les arrêter. Les filets tendus par les agences de gardiennage et les services de sécurité avaient peu à peu perdu toute crédibilité. En vrais fanatiques, les Vandales ne reculaient devant rien pour réussir, pas même devant la mort.

La psychose du Vandalisme avait frappé en un clin d'œil toute personne possédant un don, un talent, une qualité physique enviable... Et c'est à ce moment précis qu'Irshaw était entré en scène. Tous ceux qui voulaient préserver leur « capital » physique étaient venus frapper à sa porte. À la porte des hommes-banques, des femmes-puzzles. Ils leur avaient laissé en dépôt leurs « trésors » : *seins, visages, jambes de vedettes, de sportifs ou de mannequins, mains de pianistes célèbres, de sculpteurs en renom*. En échange, ils avaient

emporté des membres anonymes, incolores : poitrines plates, muscles mous, cheveux ternes, visages sans charme, mains sans gloire, sans talent, sans savoir-faire. Doigts malhabiles incapables de tenir un fusain, un scalpel, d'effleurer les touches d'un piano ou de manier un archet. Ils étaient partis rassurés, nantis d'une carcasse « banalisée », *sans valeur*... Les vedettes, les stars du cinéma qui avaient changé de visage étaient à présent MÉCONNAISSABLES. Personne ne pouvait plus les identifier sous leurs pauvres traits de filles quelconques à la peau grasse, aux pores dilatés. Elles pouvaient se déplacer LIBREMENT, au grand jour, congédier pour un temps leurs gorilles. Devenues *anonymes*, elles ne connaissaient plus l'angoisse qui pointe au moment où s'approche ce type dont on ne sait s'il désire un simple autographe, ou s'il va vous jeter au visage l'habituel flacon empli d'acide sulfurique...

Les « manuels » : *pianistes, chirurgiens*, n'avaient plus à craindre les coups de marteau sur les phalanges, l'impitoyable écrasement de l'étau, puisque ces doigts, ces cartilages NE LEUR APPARTENAIENT PAS. Car tous revenaient. À l'occasion d'un film, d'une série de photos, d'une opération, d'un concert, d'un match, reprendre leur bien, sous escorte, tapis au fond d'une voiture blindée, tous venaient « réenfiler » leurs mains, leur visage... Et puis tout recommençait. L'échange, le dépôt...

Bien sûr, Elsy et ses camarades couraient des risques. Dénormes risques. Les échanges se faisant toujours dans le plus grand secret, *et les Vandales ignorant encore la duperie dont ils étaient les victimes*, il n'était pas impossible qu'un commando – croyant mutiler quelque coiffeur vedette – finisse par broyer les mains d'un « *enfant de Protée* »...

Le cas s'était déjà produit dans une autre « agence ». Irshaw était resté très vague à ce sujet, mais force lui avait été de reconnaître que certains « caméléons » s'étaient vu restituer des éléments atrophiés, mutilés, couturés de cicatrices et de brûlures... Il y avait la prime de risque, bien sûr, et la prime spéciale de « détérioration »... Et l'allocation que vous versait le client pour « compensation matérielle et morale »... Oui, bien sûr, mais...

Elsy essayait de ne pas y penser. Un malchanceux qui cumulait trois accidents : *visage vitriolé, mains broyées, pieds brûlés*, voyait sa carrière d'homme-banque brisée à jamais. En effet, qui aurait voulu encore emprunter des membres raidis, déformés, et se voir du même coup transformé en infirme ?

Le client, LUI, ne risquait rien. L'élément prêté lui était TOUJOURS REPRIS, *même s'il avait subi la morsure de vingt rasoirs.*

Il fallait compter sur la chance. Irshaw prétendait que les calculs de probabilité tendaient à prouver qu'il était possible de tenir toute la durée d'un engagement sans écoper de la moindre égratignure... C'est du moins ce qu'il s'appliquait à raconter dès que le moral des troupes donnait des signes de fléchissement.

Parfois, Elsy se sentait envahie par une peur ignoble. La peur de se réveiller un matin – dans un an – riche, très riche, mais difforme... et défigurée...

Et puis il y avait les propositions douteuses qu'on leur faisait à l'insu d'Irshaw. Telle cette vieille femme qui lui avait proposé de lui acheter DÉFINITIVEMENT, et pour une somme fabuleuse, ses jambes. Ses jambes de fille saine.

« Personne ne le saura, murmurait-elle d'une voix basse et avide, votre patron ne pourra jamais me retrouver. L'argent sera versé sur la Terre, en Suisse, au compte numéroté de votre choix. Nous pourrions faire croire à un accident de voiture, à un incendie... »

Elle avait alors soulevé sa jupe. Ses cuisses étaient blêmes, fripées, comme si ses muscles avaient fondu, laissant la peau flotter, distendue. Elsy n'avait pas pu...

Il y avait encore les offres de riches infirmes prêts à n'importe quel sacrifice financier pour se débarrasser de leurs membres paralysés, insensibles, pour acquérir telle ou telle partie de votre corps. Hank avait accepté, à la grande colère d'Irshaw qui l'avait chassé pour « rupture de contrat ». Qu'était-il devenu ? Une autre fois, Elsy avait dû subir les avances d'un travesti qui lui avait proposé tout bonnement de lui ACHETER SON SEXE. Son sexe de femme ! Un instant elle s'était

imaginée : monstre hermaphrodite riche et solitaire, et elle avait failli hurler.

Peut-être un jour deviendrait-elle folle. Ses nerfs craqueraient, sa tête se fêlerait... Alors elle mutilerait sans distinction toutes les pièces qu'on lui aurait laissées en dépôt : *les mains, les pieds, les seins*, à coups de couteau, de lime à ongles ; rejoignant sans même s'en rendre compte les rangs des Vandales les plus purs.

Mais non... Elle exagérait, elle le savait. Irshaw serait toujours là aux instants de dépression, égrenant quelques comprimés euphorisants dans le creux de sa paume, lui parlant de fric, de ferme, de bois, de terrains, de chevaux en liberté que personne ne sellerait jamais... Irshaw l'aiderait, l'appelant « sa gosse », « son enfant ». Ils étaient tous ses enfants.

Il lui avait pris ses mains ce matin, la droite et la gauche. Elle n'avait rien senti, maintenant elle avait l'habitude...

# CHAPITRE X

« Debout, miss, nasillait le robot planté sur le seuil, debout s'il vous plaît ! »

Elsy ouvrit un œil que l'abus de somnifère rendait flou, et bâilla à s'en décrocher la mâchoire. C'était l'heure de la promenade, depuis six mois elle n'avait pas encore réussi à s'y faire, elle appréhendait ce moment à la manière d'un rendez-vous chez le dentiste. En fait elle redoutait chaque confrontation hebdomadaire. Elle avait toujours peur de paraître grotesque aux yeux de ses compagnons de détention, peur de leurs regards faussement apitoyés, ou sournoisement satisfaits.

Pourtant elle n'avait rien à leur envier ! Comme elle, ils s'étaient progressivement changés en patchworks de chair, et les hasards des « dépôts » ou des « retraits » venaient bouleverser la géographie de leur corps à date fixe. Malgré cela, lors des brèves rencontres autorisées par Irshaw, chacun essayait de se prouver à toute force qu'il était mieux loti que ses camarades. La dernière fois, Merl avait soulevé l'hilarité générale en affichant d'horribles petites mains grassouillettes de provenance indéniablement féminine.

— Pauvres crétins ! avait alors rugi le voyou décharné. Ce sont les doigts de Marianna Kopfmanenko, la masseuse personnelle du président de la ligue terrienne ! Elle se fait de l'or avec des pognes comme ça ! De l'or !

Et comme David continuait à glousser, il s'était jeté sur lui pour le bourrer de coups. La bagarre avait à tel point dégénéré que les robots-majordome avaient dû les séparer en usant de leurs matraques électrifiées.

Généralement on les rassemblait dans le salon d'apparat, puis on leur servait un repas fastueux au cours duquel il leur était permis de s'enivrer et de faire l'amour.

— Il faut lâcher la pression, avait coutume de déclarer Irshaw, se relaxer de temps à autre. La seule chose que je vous interdis c'est de vous quereller ! Pas de coups de poing, de gifles ou de griffures qui pourraient laisser des traces sur les chairs qu'on vous laisse en garde ! Compris ? Dites-vous bien que vous n'êtes pas « chez vous », et qu'à un poil près vous êtes dans la même position qu'un type se rendant à un bal de la haute dans un costume de location qu'il serait bien incapable de s'acheter ! S'il lui arrive de faire un accroc ou une tache, il lui faudra casquer l'amende ! C'est clair ?

C'était clair, effectivement. Et ça le devint encore plus lorsque Merl et David durent chacun payer un dédit d'un million de crédits pour avoir endommagé, au court d'un bref combat, l'épiderme d'une porno-star masculine qui versait une fortune pour qu'Irshaw veillât sur son capital-beauté.

— C'est l'heure de la promenade, miss, nasilla une nouvelle fois le haut-parleur.

Elsy soupira. Landroïde venait de libérer la porte de sa cellule et lui faisait signe de sortir. Elle serra la ceinture du peignoir défraîchi autour de sa taille, et traîna les pieds jusqu'au couloir. Au bas de l'escalier, que les marches capitonnées d'écarlate faisaient chaque jour un peu plus ressembler au décor d'un mauvais film, Merl, David et Suzan attendaient déjà, sirotant chacun un cocktail, l'air morose et le regard fuyant. Elle vit tout de suite que Merl affichait des bras à la musculature hypertrophiée en complète opposition avec son torse de gringalet où les côtes ne laissaient rien ignorer des contours d'une cage thoracique étriquée.

— Hé ! ricana David en avisant Elsy. Regarde Merl ! Il lui est poussé des pattes de gorille pendant la nuit !

Le voyou aux cheveux blonds émit un feulement de haine.

— Fais gaffe à ce que tu dis, branleur ! Ces bras de gorille pourraient bien te plier en quatre comme une vieille boîte de bière !

— Viens-y, rigolo ! exulta David en sautant sur place, viens-y ! J'aimerais voir ça, jette un coup d'œil sur mes mains, hé ! Pelure ! T'en n'as jamais eu des comme ça ! Ce sont celles de

Yokushi Namara, la vedette des films de karaté, avance d'un mètre et : pif ! paf ! Je te transforme en aliment pour chien !

Il faisait de grands gestes, mimant des positions de combat qu'il espérait terribles et qui ne faisaient que le rendre chaque seconde un peu plus ridicule.

— Oh ! La paix, les mecs ! aboya Suzan. Vous n'êtes donc jamais fatigués de faire les singes ? Allez vous casser la gueule à la cave si vous en avez envie, moi j'ai la migraine...

Elsy se laissa tomber sur un siège bordé de ciselures dorées. David haussa les épaules et enfouit ses mains jaunes au fond des poches de son peignoir. Le silence se réinstalla, lourd de gêne.

— Mandy et Lora ne descendant pas ? demanda Elsy à tout hasard, et dans le seul but de dire quelque chose.

Suzan piqua aussitôt dans sa coupe et se mit à sangloter convulsivement. Elle en rajoutait, pleurait théâtralement, secouant les épaules beaucoup plus qu'il n'était nécessaire. Elsy leva un sourcil interrogateur.

Merl agita son verre, mal à l'aise.

— Mandy a morflé ! laissa-t-il enfin tomber. La fille qu'elle avait en « dépôt » est venue récupérer son bien hier soir. C'est une pickpocket « artistique » qui se produit dans les cabarets, une nana capable de piquer son slip à un scaphandrier en tenue de plongée sans qu'il s'en aperçoive ! Mandy lui prêtait ses mains depuis trois mois.

— Et alors ?

— Les Vandales l'ont piégée. Une paire de gants doublés de filaments électriques reliés à une minipile nucléaire, et capables d'atteindre l'incandescence en moins de deux secondes ! La minette a été brûlée jusqu'à l'os, il paraît que la résille métallique lui est entrée dans la chair comme dans du beurre !

— Tais-toi ! glapit Suzan.

— Évidemment, conclut Merl, comme elle souffrait le martyre, elle a préféré reprendre ses vraies mains et laisser à Mandy le soin de supporter la douleur ! Rien à dire, après tout c'est dans le contrat... Le client est roi, il laisse, il reprend. Pas de compte à rendre.

— Les risques du métier ! observa platement David. Les risques du métier.

Elsy se leva sans un mot, gagna le premier. La chambre de la blessée était ouverte. Un robot s'affairait au chevet de la jeune fille inconsciente. Au moment de franchir le seuil de la cellule, Elsy aperçut les mains de Mandy posées de part et d'autre des hanches sur des carrés de gaze stérile. Des crevasses noirâtres y creusaient un entrelacs de croisillons carbonisés. Elle recula, le cœur au bord des lèvres, et heurta Ulm qui sortait justement de la chambre de Lora. Il écarta le rideau de tresses grasses lui mangeant le visage, esquissa une grimace douloureuse :

— Moche, hein ? fit-il de sa curieuse voix chantante. Lora fait une crise de nerfs, le robot vient de lui administrer une piqûre calmante... Tout de même, ça fait drôle.

Elsy hocha la tête, la gorge contractée. C'était le premier accroc, la première fausse note. Jusque-là ils avaient tous repoussé l'éventualité d'un « rendu HS » dans le coin le plus sombre de leur cerveau, refusant puérilement d'envisager le risque encouru, misant sur la chance... « *Rendu hors service* », la terminologie rassurante, pudique, était d'Irshaw lui-même. Il aurait fallu dire : « *restitué pour cause de mutilation* »... « *Réformé pour carnage* » !

— La fille a tout de même été sympa, observa Ulm qui pianotait nerveusement au fond de ses poches, elle a laissé un gros, gros, pourboire. Maintenant que les Vandales s'imaginent l'avoir détruite elle est tranquille pour quelque temps...

— Pourquoi restent-ils sur Fanghs ? soupira Elsy. Pourquoi ne sautent-ils pas dans le premier vaisseau de liaison intergalactique pour aller se produire ailleurs ?

— Qui ça, « ils » ?

— Mais les artistes ! Les vedettes ! Les... À leur place je...

— À leur place tu ferais pareil ! La plupart d'entre eux sont des stars sur Fanghs, mais SEULEMENT sur Fanghs. Sur une autre planète il leur faudrait repartir de zéro... ou redevenir des « zéros » ! Et puis, à ce que dit Irshaw, le Vandalisme est en train d'exporter sa croisade. On signale des attentats sur Mars, Mercure, Vénus...

— Le vieux porc doit se frotter les mains ! ricana la jeune fille. Je suis sûre qu'il envisage d'ores et déjà d'installer des succursales à travers tout le cosmos !

Ils rirent, amèrement, et regagnèrent la salle d'apparat. Merly faisait une démonstration de sa toute récente force musculaire en soulevant une statue de porphyre qu'il aurait été bien incapable d'ébranler quelques semaines auparavant.

— D'où sors-tu ces bras d'hercule ? s'enquit Ulm que la performance impressionnait visiblement.

— D'un champion de bodybuilding ! triompha le voyou. Les Vandales ont essayé de l'avoir en injectant de la nitroglycérine dans des haltères creux. Il a eu une chance insensée ! C'est son entraîneur qui a sauté à sa place. Les deux bras arrachés jusqu'aux coudes, la vraie boucherie !

Il parada stupidement, poings serrés, faisant rouler les boules luisantes de ses biceps comme un athlète de foire.

— Je me sens un autre homme ! Vrai ! exulta-t-il. Il me semble que je pourrais casser les reins à tous ces fichus robots en ne me servant que du pouce et de l'index !

Elsy ferma les yeux. Des enfants ! *Ils étaient comme des enfants à qui l'on aurait offert des jouets de peau, une panoplie de chair... un costume vivant.* Un étrange vertige narcissique leur tournait la tête, balayant pour quelques heures la conscience du ridicule, la crainte du danger. Tels des gosses qui se déguisent en héros de série télévisée, ils devenaient l'espace d'un après-midi des vedettes de l'écran, des personnalités, des êtres hors du commun, des demi-dieux.

— Tu sais, chuchota soudain Ulm contre son oreille, mes mains... ce sont celles de N'Koulé Bassai, le plus grand pianiste de jazz de tous les temps ! Super, non ? Et tiens-toi bien ! Tu sais ce qu'il m'a dit ? Que les miennes n'étaient « pas mauvaises du tout » ! Tu entends ça ? Il a essayé de jouer avec, et il m'a dit qu'il avait été drôlement surpris du résultat. « Agréablement surpris », ouais ! C'est ce qu'il a dit ! « Agréablement surpris ! » Tu réalises ? N'Koulé Bassai !

Elsy hocha distraitemennt la tête. Subitement elle n'avait plus qu'une envie, retrouver le monde clos de sa chambre et dormir. Dormir.

L'après-midi s'écoula dans une morne hébétude. Ils burent tous exagérément, puis David proposa à Suzan de faire l'essai du pénis que Ralph Super-H – la pornstar – lui avait laissé en

dépôt le temps d'une croisière dans les mers du Sud. La fille éclata d'un rire vulgaire quasi hystérique, et le suivit au premier d'un pas chavirant. Ulm ne tarda pas à sombrer dans un coma éthylique des plus impénétrables, laissant Merl et Elsy face à face. Aussitôt le garçon s'approcha, l'air grave. Après avoir vérifié qu'aucun robot ne traînait dans le hall, il enlaça Elsy et fit mine de la caresser. Très rapidement elle comprit qu'il ne s'agissait que d'une comédie.

— Écoute, lui murmura-t-il dans les cheveux, on n'a pas trop le temps, alors retiens bien ce que je te dis. J'ai pris ma décision : je vais m'évader !

Elle eut un haut-le-corps mais la poigne du voyou se fit plus rude.

— Écoute ! ragea-t-il. Le fric c'est bien ! On n'est même pas sûrs qu'Irshaw nous paiera ! Les comptes numérotés, les contrats, tout ça c'est peut-être du bidon, des papiers que ce gros porc imprime lui-même. Comment savoir ? C'est si facile pour lui de nous doubler. Il suffit qu'un jour il oublie de revenir, qu'il nous laisse crever ici... Et puis, je vais te dire... Ne prends pas ça mal, mais même avec le fric on sera toujours des minables. Dis, t'as vu ta vraie tête ? Et la mienne ? Aujourd'hui je suis bien ! J'ai la force... J'en avais rêvé toute ma vie. Avoir des bras d'hercule ! Dieu ! Ça m'a travaillé toute mon enfance ! Et toi : tes cheveux, tes seins, ta bouche ! Rien que des pièces détachées piquées aux plus belles filles de la planète ! Un capital plus important qu'un compte en banque qui n'existe sûrement même pas. C'est maintenant qu'il faut filer ! Tu as regardé les mains de Mandy ? J'ai pas envie de finir comme ça, les bras ou les pattes en bouillie. Faut filer, j'te dis. MAINTENANT.

Il postillonnait contre sa tempe, elle s'écarta, gênée.

— Tu es fou ! haleta-t-elle. Et le système de sécurité ? Les herbes, le tunnel, le...

Il s'entêta, les sourcils froncés, les mâchoires prêtes à mordre.

— Du bidon ! Comme le compte en banque fantôme ! Irshaw nous a eus au bluff. Tu les as vus, toi, les dum-dum ? Tu peux affirmer que les herbes brûlent ceux qui s'y frottent ? Non ! Irshaw te l'a assuré, C'EST TOUT ! Le seul obstacle c'est les

robots, et les portes blindées. À part ça... Je vais foutre le camp, viens avec moi. J'ai la force ! Je pourrai m'imposer dans une bande, devenir un chef ! Bon sang, j'en ai toujours rêvé... Faut sauter sur l'occase. Réfléchis ! Je tenterai le coup à la prochaine promenade, parole !

Elsy le regarda s'éloigner, stupéfaite et atterrée. Était-il fou ? Avait-il mis le doigt sur le défaut de la cuirasse ? D'un certain point de vue il avait raison : personne n'avait jamais pu vérifier l'efficacité des pièges tant vantés par Irshaw. Personne. Cela donnait évidemment à réfléchir.

Elle regagna sa chambre bien avant l'heure imposée et s'étendit sur sa couche pour examiner la situation. Comme elle avait, elle aussi, abusé des boissons alcoolisées, elle finit par s'endormir.

Elle passa les trois jours qui suivirent dans les affres de l'incertitude. À certains moments elle parvenait à se persuader que la panoplie défensive d'Irshaw n'était qu'un leurre, à d'autres elle frissonnait d'épouvante en imaginant le choc mou des insectes de chitines blindées la traversant de part en part telles des balles de mitrailleuse, perçant son ventre pour jaillir au creux de ses reins dans un éclabouissement d'entrailles et de vertèbres disloquées. La nuit, elle voyait les herbes l'engloutir, la rouler comme une épave dans leurs vagues caoutchouteuses et corrosives. Plusieurs fois elle se leva pour aller coller son oreille à la paroi extérieure, espérant surprendre le choc des dum-dum forant leur chemin vers le centre du cube, mais la pierre ne vibrait d'aucune présence.

Le jour de la promenade arriva sans qu'elle soit parvenue à prendre une décision. Dès qu'elle fut dans le couloir, elle aperçut Merl qui l'attendait, très pâle, la main droite crispée sur la fausse rampe d'ébène de l'escalier, et elle faillit rebrousser chemin. En la voyant s'approcher il pâlit davantage, elle comprit que son manque d'enthousiasme devait se lire clairement sur son visage.

— Tu ne viens pas, fit-il d'une voix rogue.

C'était plus une constatation qu'une demande.

— J'ai peur, chuchota-t-elle en guise d'excuse, je ne sais plus où j'en suis.

— Accompagne-moi au moins jusqu'à la rampe d'accès...  
— Okay, lâcha-t-elle dans un souffle.

Tout de suite après elle fut envahie d'une crainte diffuse : n'allait-il pas essayer de l'entraîner de force ? L'angoisse comprimait sa poitrine, elle ouvrit la bouche comme un poisson qui suffoque et il lui sembla que les veines sillonnant ses tempes dessinaient deux réseaux turgescents au bord de l'éclatement. Ils descendirent, traversèrent le hall encore désert et pénétrèrent dans la salle d'accès, là où débouchait l'étroit tunnel en liaison directe avec le jardin. Comme à l'accoutumée, Irshaw l'avait inondé en quittant le bâtiment. Personne ne savait comment il procédait, probablement à l'aide d'un émetteur dissimulé du dernier modèle, quelque chose d'hypersophistique qui réagissait à l'empreinte de son pouce droit, au tracé des circonvolutions de son oreille gauche, ou à l'analyse mélânique de tel ou tel grain de beauté... Depuis quelques années ce genre de produit faisait fureur, alors comment savoir ?

Elsy rassembla les pans du peignoir entre ses cuisses et s'assit sur ses talons. À quelques mètres, un liquide épais à l'odeur acré emplissait la galerie taillée en pente vive. Si l'on voulait sortir, il fallait obligatoirement plonger au sein de cette mixture pâteuse, nager en aveugle sur plusieurs dizaines de mètres pour s'arracher à cette colle vivante... Elle frissonna.

— Le tunnel forme un V aux branches très écartées, expliqua Merl, à l'extrémité de chacune de ces branches se trouve une ouverture d'accès. Nous sommes en ce moment au sommet de la branche gauche, l'intérieur du V étant lui-même totalement inondé...

— Tu ne passeras jamais !

— Ne sois pas idiote. Écoute, j'ai bien réfléchi. La diastase industrielle qui remplit le boyau est probablement le seul des pièges d'Irshaw existant réellement. Sur ce point il n'a pas menti, et puis ce genre de truc s'achète sans problème. Les entreprises de pompes funèbres en font une grande consommation. Mais il y a quelque chose qui cloche...

— Quoi ?

— Un suc digestif est conçu pour dissocier des matières organiques, des trucs vivants ou l'ayant été...

— Et alors ?

— Alors il suffit d'un scaphandre, d'un véhicule étanche pour s'y déplacer sans danger. Cette saloperie bouffe la chair, la viande, PAS LE MÉTAL, c'est ce que j'essaye de te faire comprendre. Si tu avales un boulon, ton estomac sera bien en peine de le digérer ! Non, il y a quelque chose de louche, j'en suis convaincu, c'est comme si...

— Tu veux dire que les Vandales pourraient aisément traverser ce barrage pourvu qu'ils prennent soin de se tenir à l'abri d'un revêtement métallique...

— C'est ça ! Or quelqu'un venant *de l'extérieur* trouverait facilement un scaphandre adéquat, un véhicule amphibie... Alors que NOUS...

— Nous vivons nus 24 heures sur 24, et ce ne sont pas nos peignoirs qui pourraient constituer une quelconque protection ! C'est ça ?

— Exact ! Ou Irshaw a commis une grossière erreur en nous croyant à l'abri d'une incursion ennemie, ou...

— Ou la diastase est davantage conçue POUR NOUS EMPÊCHER DE SORTIR que pour interdire aux Vandales d'entrer !

— Voilà ! triompha le garçon. Ce sagouin se doutait bien que tôt ou tard nous chercherions à lui fausser compagnie. Le vrai danger pour lui, ce n'est pas la menace des Vandales *qui ignorent totalement notre existence*, mais bel et bien l'éventualité d'une mutinerie !

— Cela ne change pas grand-chose au problème principal, observa Elsy, si tu plonges dans cette soupe, tu seras dissocié en éléments protéiques, en...

— Non ! Bon sang, sers-toi de ta tête ! Je viens de te dire que les matières minérales ne risquent rien. L'une d'entre elles surtout, qui constitue pour les organismes vivants un vrai poison : le plomb ! Jamais une diastase n'essaiera d'ingérer du plomb, et si elle le fait elle s'intoxiquera sur-le-champ, tout le processus de digestion en sera perturbé... Je vais passer à travers cette soupe, comme tu dis, avec un scaphandre vénéneux ! Inattaquable !

Elsy écarquilla les yeux, incrédule. Merl ricana de sa surprise.

— Mais oui, grosse gourde ! Tu te demandes d'où je sors mon savoir, hein ? Je me suis simplement servi de la télé et des programmes éducatifs, après j'ai fouillé dans tous les placards... Et j'ai trouvé mon scaphandre ! Ou du moins de quoi le construire. Regarde !

Il marcha vers l'empilement de bidons troués qui occupaient le mur du fond. Plongeant le bras dans une caisse il en ressortit un paquet. Elsy identifia une cinquantaine de sacs plastifiés dont les robots faisaient usage pour collecter les ordures, les débris alimentaires, ainsi qu'un banal pistolet à peinture.

— Je vais m'envelopper dans les sacs de la tête aux pieds comme une vraie momie, expliqua Merl, puis les fixer avec de la bande adhésive, après je m'enduirai de peinture. Tu sais ? C'est de la peinture pour androïdes ! Un produit dont on recouvre leur carcasse pour éliminer toute fuite de radiations vers l'extérieur. *Un pigment au pourcentage de plomb très élevé !*

— Tu es fou ! En théorie c'est très beau, mais il suffit que l'un des sacs se déchire... Et puis le plomb ne te protégera pas contre l'acide des plantes...

Le garçon haussa les épaules, visiblement excédé.

— Il n'y a pas de plantes corrosives. C'est juste un bobard ! Alors, c'est décidé ? Tu ne viens pas ?

Elsy recula d'un pas en secouant la tête. Merl eut un geste de lassitude.

— Comme tu veux. Enfin, tu connais la combine, avec un peu de chance tu pourras mettre la main sur un autre pot de vernis. Allez, aide-moi !

Elle s'exécuta, progressivement gagnée par la désagréable impression d'assister un condamné à mort dans son ultime toilette.

— Les sels de plomb ! jubilait Merl. Ils produisent un empoisonnement radical : le saturnisme, qu'on appelle aussi « coliques de plomb »...

On eût dit qu'il récitait une leçon bien apprise. Elsy ne l'écoutait pas, en proie à un violent combat intérieur : devait-

elle le suivre ? Devait-elle l'empêcher de commettre pareille folie ?

Lorsqu'il fut entièrement gainé de plastique, il se protégea le visage sous l'étoffe de son peignoir et ordonna à la jeune fille de le recouvrir de peinture. Elle obéit, un nuage pulvérulent jaillit du pistolet pour se déposer à la surface du « vêtement » en larges taches bleuâtres. Elle s'appliqua à n'oublier aucun interstice, ne négligeant ni la paume des mains, ni la plante des pieds. Le pigment séchait en quelques secondes, formant une croûte solide et luisante du plus bel effet. Pour finir elle barbouilla à part un dernier sac, celui qui ferait office de cagoule, et que le garçon ne pourrait enfiler qu'au dernier instant.

— Ça va ! conclut Merl, je suis bon nageur, et avec les bras que j'ai maintenant je vais avancer plus vite qu'un hors-bord ! Il vaut mieux que tu sortes, gare aux éclaboussures !

Il l'embrassa maladroitement, sectionna un mètre de bande adhésive avec les dents, et coiffa la cagoule après avoir gonflé ses poumons. D'un geste rapide il l'assujettit sur sa gorge à l'aide du morceau de sparadrap, et entreprit de descendre la pente. Elsy recula précipitamment. À présent le garçon était immergé jusqu'à mi-cuisses. Il esquissa un geste d'adieu et plongea au cœur du cloaque, faisant naître une bulle énorme dont l'éclatement ne fût pas sans rappeler le bruit d'un gigantesque rot...

Elsy s'enfuit, incapable d'en supporter davantage.

# CHAPITRE XI

Irshaw était livide. La colère allumait dans ses yeux une flamme insoutenable, destructrice. « Un regard de bourreau, songea Elsy, d'exécuteur... » Ils étaient tous réunis dans la salle d'accès qu'occupait en partie le véhicule du maître des lieux, seule Mandy avait gardé la chambre. Deux robots descendaient précautionneusement la rampe de béton, s'enfonçant au creux du tunnel asséché dans un concert de cliquetis répercutés par la voûte grise. Personne n'avait ouvert la bouche depuis près de cinq minutes, et le silence prenait de seconde en seconde une densité plus inquiétante. Maintenant Irshaw faisait les cent pas devant l'entrée de la galerie encore jalonnée de flaques gluantes. Les robots émergèrent enfin du trou d'ombre, traînant dans leur sillage un paquet inerte aux formes indéniablement humaines.

Elsy avala sa salive dans une contraction douloureuse. Suzan, David et les autres échangèrent un coup d'œil interrogateur. Lorsque les androïdes atteignirent enfin le plan horizontal la lumière des projecteurs grillagés tomba directement sur le corps de Merl, grotesque dans son emballage noirci. Le sac moulant sa tête adhérait comme un masque mortuaire aux contours de son visage, soulignant plus particulièrement la bouche grande ouverte sur une ultime suffocation. Elsy nota que la peinture avait effectivement résisté aux assauts des sucs dissociateurs, et que le scaphandre semblait intact.

Irshaw s'agenouilla, enfila une paire de gants de caoutchouc et détacha le sac-cagoule au moyen d'un canif à manche d'argent. La face du voyou apparut, violette, cyanosée à l'extrême, avec ses globes oculaires sillonnés de veinules éclatées :

— Et voilà ! rugit le gros homme. Regardez votre petit copain ! Le gars-qui-se-croyait-plus-malin-que-tout-le-monde !

Je l'ai trouvé tout à l'heure, au milieu du siphon ! Il n'a pas pu dépasser la moitié du tunnel, l'asphyxie l'a tué avant ! Bon sang ! Où se croyait-il ? Dans une piscine ? On ne nage pas dans la boue : on coule ! Vous n'avez jamais observé une mouche se noyant dans la crème ?

Il se redressa en soufflant. La colère lui emporprait les joues, faisait battre sa carotide.

— C'est grave ! hurla-t-il. Très grave ! Vous ne comprenez pas ? Vous, moi... Nous ne sommes rien d'autre qu'une banque, et toute banque repose sur *la confiance* ! Si le client se méfie, il reprend aussitôt son avoir... et c'est la banqueroute, la faillite ! Il n'y a pas de système bancaire sans confiance... Une idiotie du type de celle que vous avez présentement sous les yeux peut ruiner en vingt-quatre heures toute notre combinaison... Enfin vous ne saisissez pas ? Merl s'est enfui avec des bras *qui ne lui appartenaient pas*, il est mort avec des membres qu'on nous avait confiés, et sur lesquels il était chargé de veiller ! C'est... c'est comme un voleur de tableaux qui mourrait dans un incendie avec les toiles qu'il a dérobées. De même qu'un chef-d'œuvre est irremplaçable, les pièces d'anatomie qu'il avait en dépôt sont irremplaçables ! Que pourrons-nous dire à leur propriétaire quand celui-ci viendra récupérer son bien ? Hein ? Quelle excuse invoquer ? Aucune ! Quel dédommagement imaginer ? Aucun ! Qui d'entre vous aura le courage d'aller dire à ce type : « Pardon, m'sieur, mais y a comme un ennui, on a perdu vos bras ! C'est pas de chance ! »... ?

— On... on ne peut vraiment pas les récupérer ? hasarda timidement David.

Irshaw bondit sur place.

— Récupérer des morceaux de cadavre ? Riche idée ! Il est mort, tu sais ce que ça veut dire ? Ses cellules sont inertes, aucun échange ne s'effectue plus au niveau des molécules... Non, le préjudice est irréparable. Notre seule chance c'est que le type en question ne se présente pas dans l'immédiat, autrement nous sommes foutus ! Si on l'éconduit sous un prétexte quelconque il va flairer l'arnaque. En vingt-quatre heures la nouvelle aura fait le tour de la planète et on verra rappliquer tous nos abonnés. Il faudra TOUT restituer, et ce sera la fin de

la poule aux œufs d'or, plus personne ne nous fera confiance... Bon sang ! Quel crétin ! Se faire la malle alors que le fric affue à pleins tonneaux, que les demandes de dépôts s'entassent ! Il nous reste à peine quatre mois à tirer ! Quatre mois avant de disparaître dans la nature les poches pleines de lingots d'or !

Il se passa nerveusement la main dans les cheveux, Elsy remarqua à cette occasion que ses doigts boudinés tremblaient.

— La poule aux œufs d'or, marmonna-t-il une nouvelle fois entre ses dents l'air un peu hagard, puis il les congédia d'un geste.

« Filez dans vos chambres, il faut que je réfléchisse, que je trouve une parade. »

— Et... Merl ? souffla Elsy. Qu'est-ce que vous allez faire de son... du corps ?

Irshaw eut une brève quinte de rire, un spasme du diaphragme qui ressemblait plus à un aboiement qu'à un rire humain.

— Il voulait plonger ? martela-t-il. Eh bien, il va plonger, sans sa tenue de carnaval évidemment ! Le tunnel ne mettra pas cinq minutes à le digérer, parole !

Elsy battit en retraite, terrorisée par l'éclair de folie qui brillait au fond des yeux du gros homme. Lorsqu'elle monta l'escalier, elle courait presque. Elle s'allongea sur sa couche, le visage dans l'oreiller. Ainsi Merl n'avait pas même atteint le jardin, n'apportant du coup aucune pièce susceptible de confirmer ou d'infirmer le pouvoir destructeur de celui-ci. Bluff ou réalité ? La polémique gardait toute sa vigueur. Elle fut coupée dans ses réflexions par des hurlements hystériques en provenance de la chambre de Mandy. Elle se releva, poussa le battant blindé que les robots retenus en bas par leur besogne de fossoyeurs n'avaient pas encore verrouillé. Ulm se tenait au milieu du couloir, il haussa les épaules...

— Elle vient d'apprendre... pour Merl, fit-il à mi-voix, elle encaisse très mal la chose. Depuis qu'elle a perdu ses mains, je crois que ça ne va plus très bien dans sa tête...

Elsy serra les lèvres. Ulm avait probablement raison, mais combien suivraient la même pente au cours des prochains

mois ? Combien de fous ? Combien de suicides avant qu'Irshaw ne déclare l'opération terminée ? Elle n'osait y songer.

\*

\* \*

À partir de ce jour l'atmosphère se dégrada de façon manifeste, l'ennui fit place à une sourde hostilité, à une grogne permanente. On contesta la nourriture, on commença à se plaindre de l'inconfort des installations. Chaque fois qu'un robot se présentait, porteur d'un plateau, il était régulièrement accueilli par une volée de projectiles arrachés à la literie : oreillers, polochons, coussins... Enfin, Mandy, qui ne supportait plus d'être enfermée, mit le feu à sa chambre, noyant tout le premier étage dans un nuage de suie nauséabonde. Irshaw fut assez intelligent pour ne pas céder à la tentation de la fermeté. Sévir n'aurait abouti qu'à fortifier la révolte embryonnaire couvant au sein du bunker, il choisit donc la voie des accommodements. Les « pensionnaires » obtinrent de ne plus être condamnés à croupir derrière des portes verrouillées. Désormais il leur fut possible de communiquer entre eux, de se réunir, ou de se déplacer d'une pièce à l'autre au gré de leur fantaisie. Les repas atteignirent un certain niveau de raffinement, les alcools se signalèrent par un arrivage massif, suivis de près par un grand nombre de drogues « douces ». Contrairement à ses compagnons qui n'hésitèrent pas une seconde à explorer tous les chemins du sybaritisme, Elsy ne fut guère sensible à ces « gâteries ». Pour elle, il était évident qu'Irshaw ne cherchait qu'à gagner du temps en noyant les vrais problèmes sous un rideau de fumée. Avec une pointe d'inquiétude, elle se demanda même si leur geôlier ne comptait pas leur fausser compagnie à la faveur de la liesse générale. Mais non, c'était ridicule ! Irshaw ne voulait que rentrer en grâce, faire oublier ses excès d'autoritarisme. Le temps passait, il lui fallait maintenant compter avec le psychisme délabré de ses « employés ». Une fausse note, un coup d'éperon mal à propos et ce serait l'éclatement, l'affrontement ouvert. Le conflit, LA MUTINERIE. L'aventurier n'avait aucun intérêt à

favoriser une telle situation, il y avait fort à parier que sa politique consisterait au cours des mois à venir à préserver un statu quo fort rémunérateur. Malgré le bien-fondé de tels arguments, Elsy ne se sentait pas à l'aise. Quelque chose couvait... Une vérité trouble qu'elle devinait sans parvenir à la formuler, et les paroles de Merl lui revenaient sans cesse à l'esprit : « *Il y a quelque chose qui cloche, c'est comme si...* » Elle ne finissait pas de buter sur ce « *comme si* ». Jusqu'à présent obnubilée par les problèmes physiques et moraux de l'échange, elle n'avait jamais réellement réfléchi à l'ensemble de l'opération. Le seul fait de se savoir hors de portée de la police, de la haine de Léonora, et des investigations de la milice, avait fini par prendre plus d'importance à ses yeux que l'éventuel pactole que leur faisait miroiter Irshaw depuis près de huit mois. Toutefois, maintenant que l'existence du DEHORS s'affaiblissait de jour en jour dans sa conscience, de nouvelles interrogations surgissaient, remplaçant ses craintes d'autan...

Affectant une euphorie qu'elle était loin d'éprouver, elle commença à traîner de pièce en pièce, ouvrant l'œil, enregistrant les allées et venues des robots, essayant de surprendre les conversations téléphoniques d'Irshaw. Si extérieurement elle offrait l'image d'une fille jeune en proie à la joie pâteuse des hallucinogènes, intérieurement elle était plus crépitante qu'une tête magnétique de détection. À vrai dire elle n'avait aucun plan, aucune idée préconçue. Elle ne savait même pas ce qu'elle cherchait, et, au contraire de Merl, elle n'était pas rongée par le besoin tenace de s'évader.

Depuis quelque temps Irshaw ne quittait plus le bunker, retranché dans son vaste bureau, il avait inondé les différents passages et verrouillé les commandes de son véhicule au moyen d'un code inconnu. Elsy s'en était aperçue en pénétrant dans la salle d'accès. La voiture faisait face à la rampe aussi inentamable qu'un bloc de granit avec son tableau de bord éteint et ses portières qu'on eût dites soudées. Ce n'était plus une auto, mais une sorte de sépulcre inviolable, de sarcophage étanche bâti pour résister aux assauts des pillards les plus ingénieux...

Toujours rôdant et minaudant, elle avait noté que le gros homme semblait préoccupé par un problème insoluble. À plusieurs reprises elle l'avait entendu pianoter inlassablement sur le clavier du téléphone, sautant d'un numéro à l'autre, cherchant à joindre un mystérieux « M. Lew » qu'aucun de ses correspondants ne paraissait capable de localiser. Le lendemain, David, Lora, Suzan et Ulm improvisèrent une orgie à laquelle elle ne pouvait dignement refuser de participer sans donner immédiatement l'éveil. Irshaw suivit d'ailleurs le déroulement des opérations d'un œil bonhomme, encourageant les combinaisons les plus complexes d'un ton faussement jovial, versant forces coupes de champagne et distribuant les pilules aphrodisiaques à pleines poignées. Elsy prêta son corps mais s'abstint de toute ingestion liquide ou solide. Elle trempa consciencieusement ses lèvres dans chaque verre tendu, se jeta sur les comprimés avec des clamours hystériques, mais n'avalà ni le vin ni les euphorisants. La lueur froide et calculatrice qui brillait dans les yeux d'Irshaw annonçait que quelque chose d'important était en marche... Une chose à laquelle il préférait qu'aucun des « pensionnaires » n'assistât, et qu'Elsy ne voulait manquer pour rien au monde.

Elle ne tarda pas à se féliciter de son abstinence. Très vite en effet, les érections se firent molles, les cris de plaisirs somnolents. Quand le dernier de ses compagnons se fut écroulé sur la moquette en proie à une irrésistible envie de dormir, elle s'allongea à son tour au milieu des corps nus et poisseux de semence, simulant le plus profond sommeil. Entre ses cils, elle vit Irshaw s'avancer pour constater l'effet de la drogue puis s'éloigner, l'air satisfait. Quelques minutes après, elle entendit les borborygmes caractéristiques du tunnel d'accès qu'on vidait. Elle pensa tout d'abord que l'aventurier quittait le bunker, puis un son insolite lui apprit qu'elle se trompait : le bruit d'une voiture qui s'approchait, montant du fond de la galerie pour pénétrer dans la salle tenant lieu de garage... Il y eut un crissement de freins, une portière qu'on claquait, puis à nouveau l'écoulement écœurant du liquide envahissant le passage. Irshaw ne laissait rien au hasard. Le cheminement des talons sur les carreaux du hall prenait la direction du bureau

d'apparat, au rez-de-chaussée. Elle se dressa sur les genoux, le cœur battant la chamade. Si elle voulait apprendre quelque chose elle ne devait pas hésiter ! Elle enjamba rapidement les corps enchevêtrés et courut dans le couloir. Ses pieds nus humides adhéraient au béton comme des ventouses. Elle dut faire halte dans sa chambre pour enfiler une paire de socquettes. Une seconde elle se vit dans le grand miroir de la penderie : nue, la bouche et la pointe des seins gonflées par les morsures, les cheveux englués de semence, les pieds gainés de chaussettes ! Grotesque ! Elle se secoua, gagna l'escalier. À l'idée que les marches allaient peut-être se mettre à grincer, elle fut couverte de sueur. Et d'abord : les marches grinçaient-elles ? Pourquoi n'avait-elle jamais prêté attention à ce détail ? Quelqu'un comme Merl y aurait pensé. Elle se colla au mur et descendit le plus lentement possible. Irshaw se sentait en sûreté : il avait laissé la porte du bureau ouverte et désactivé les robots qui se tenaient présentement au garde-à-vous au centre du hall. Les échos de la conversation montaient jusqu'à la jeune fille sans qu'elle pût encore identifier le contenu des phrases. Pourtant – curieusement – la voix qui répondait à Irshaw lui parut, sinon familière, du moins évocatrice. Elle avait déjà entendu ce timbre, cette façon particulière et adolescente de traîner sur les syllabes, de buter sur les mots... Mais où ? Mais qui ?

Elle descendit une nouvelle volée de marches. À présent elle était presque dans le hall. La sueur l'inondait, débordait de ses sourcils, coulait entre ses seins comme au sortir d'une étuve. Elle se plaqua contre une tenture. La peur faisait bouillir son sang, ses oreilles bourdonnaient, l'empêchant de suivre ce qui se disait de l'autre côté de la cloison... Elle déglutit, libérant ses tympans de l'intolérable compression.

— Ce garçon, constatait sombrement Irshaw, ce... Merl, nous a flanqués dans une sacrée mélasse. Comme je vous l'expliquais tout à l'heure, il avait en dépôt les bras de Mac o'Mac, le champion d'haltérophilie. Je ne pouvais pas me douter qu'une idée aussi stupide allait germer dans sa tête ! À part l'argent et le sexe rien ne semblait devoir l'intéresser, pourquoi a-t-il voulu sortir ?

— Vous savez comme moi qu'il y a toujours un pourcentage de risque, d'imprévisible, fit la voix juvénile de son interlocuteur, il faut s'y résoudre. Les autres menacent-ils d'emprunter le même chemin ?

— Non. Merl était sans conteste un meneur.

— Mais auparavant il y avait eu ce... Ce Hank, que vous aviez dû éliminer...

— Oui, un trublion lui aussi, mais un plongeon dans le tunnel l'a définitivement calmé.

— Les autres ont bien réagi ?

— Oui, c'était différent, ils ne l'aimaient pas. Et puis j'ai inventé une histoire de licenciement pour rupture de contrat. Les robots ont profité de ce qu'il venait de restituer son dernier dépôt pour le... nettoyer. L'affaire était très différente. Aujourd'hui nous avons un... « un trou dans la caisse ». Un trou que personne ne peut combler parce que personne ne peut remplacer deux bras *irremplaçables* ! Si ce Mac o'Mac se présente demain c'est la catastrophe ! La seule solution...

— Oui ?

— La seule serait QU'IL NE PUISSE JAMAIS SE REPRÉSENTER ICI... Qu'il lui arrive... un accident. Mieux : un attentat *définitif* ! Vous pourriez sans nul doute convaincre nos amis d'agir en ce sens...

— Sans nul doute. Depuis quelque temps ils rechignent. Ils en ont assez des mutilations fragmentaires. Ils rêvent de punitions plus... exemplaires ! Mac o'Mac pourrait bien être la première victime de ce durcissement...

— Très bien ! Très bien ! Vous n'avez pas trop de mal à les tenir en laisse ?

— Mm... Mon pouvoir est indéniablement en baisse. On ne me trouve pas assez radical. Et puis certains commencent plus ou moins à soupçonner votre existence. J'ai pu les éliminer jusqu'à maintenant, mais il ne faudrait pas que l'opération se prolonge trop longtemps.

— Combien ?

— Deux mois, pas plus. Après je ne garantis plus rien. Ce sont des fous, vous savez... Et terriblement efficaces !

— Je le sais. Nous les avions justement sélectionnés en fonction de cette... qualité, rappelez-vous.

— Et vous ? Vous ne craignez aucune agression physique ?

— Moi ? exulta Irshaw. Non ! Ils ne sont pas si bêtes. Les robots me protègent, et puis, me tuer, ce serait détruire tout espoir de quitter le bunker... Je suis le seul à commander aux serrures, le seul à connaître les formules magiques ! (Il fit une pause puis reprit, songeur :) Deux mois ? Après tout c'est mieux ainsi, les dum-dum progressent très vite, beaucoup plus vite que prévu...

Il y eut un moment de silence ponctué par le bruit aisément reconnaissable d'un flacon qu'on vide, puis par le tintement de cubes de glace contre la paroi d'un verre de cristal. Elsy ferma les yeux. Ses genoux ne la portaient plus. Elle savait que les deux hommes allaient se séparer, que dans quelques minutes ils allaient franchir le seuil du bureau pour gagner la salle d'accès et qu'ils la découvriraient là, immobile et nue contre le mur lambrissé, le corps couvert de sueur, mais elle ne parvenait plus à commander à ses membres. Son cerveau tournait comme une toupie folle dans sa boîte crânienne, irrémédiablement séparé de son système nerveux, inutile...

« Tétanie », le mot dansait sous ses paupières. Ils la verraient, dans quelques secondes, ils...

Elle aspira une longue goulée d'air, réussit enfin à bouger la cheville. Ses dents claquaient, brusquement douées d'un surprenant sens du rythme. Elle parvint à se déplacer en crabe, à s'insinuer derrière l'écran d'un rideau de velours rouge masquant une fausse fenêtre.

— Eh bien, faisons comme cela ! claironna la voix d'Irshaw toute proche.

Les deux hommes quittaient le bureau, traversaient le hall... Elle entendit distinctement coulisser le battant de la salle d'accès. Obéissant à une impulsion folle, elle écarta le pan d'étoffe, ménageant une mince fente par où glisser le regard. Elle faillit hurler de saisissement. Le visiteur, dont Irshaw serrait présentement la main, était mince, jeune comme le laissait présager le timbre de son discours. L'image de son

visage extrêmement pâle, au profil en lame de couteau, enfonça comme un trait de feu dans la mémoire d'Elsy.

*C'était l'homme de l'Opéra...*

Le faux voleur, celui-là même qui lui avait rendu les chaussons de Léonora dans la cafétéria déserte, celui qui était à l'origine de tous ses malheurs : le Vandale !

## CHAPITRE XII

Elsy secoua Ulm dont les paupières parcourues de tressaillement spasmodiques semblaient bien proches de se fermer.

— Bois du café ! haleta-t-elle en lui plaçant d'autorité un quart de métal plein à ras bord entre les mains, ce n'est pas le moment de s'endormir !

Le métis eut un hoquet qui fit frémir le rideau de nattes suiffeuses lui barrant le front.

— Tu m'en as déjà fait avaler au moins trois litres ! protestait-il. J'ai l'estomac gonflé comme un ballon !

— Et je t'en ferai avaler quatre autres si tu ne te réveilles pas pour de bon !

Le garçon se massa les tempes, bâilla. Une minute plus tôt, Elsy l'avait traîné sous une douche glacée qui lui avait donné la sensation d'être congelé vivant, depuis il claquait des dents à intervalles réguliers.

— Marche ! commanda la jeune fille. Lève haut les jambes ! Cours sur place !

Il s'exécuta tant bien que mal. Peu à peu son cerveau se dégageait de l'engourdissement artificiel des narcotiques. Il se mit à arpenter la chambre, comme un sportif qui s'échauffe à l'orée d'une compétition.

— Raconte encore une fois ! balbutia-t-il. Je veux être sûr d'avoir tout compris.

Elsy eut un bref coup d'œil pour s'assurer que la porte était bien fermée.

— Les Vandales et l'échange sont les deux versants d'une seule et même opération imaginée par Irshaw, commença-t-elle en détachant bien les mots, parce qu'il avait les moyens techniques de réaliser des permutations moléculaires, Irshaw s'est un jour demandé comment rentabiliser ce procédé à

l'extrême : c'est-à-dire en gagnant un milliard de fois plus que ce que lui aurait laissé l'exploitation d'un brevet légal !

— De toute manière les autorités médicales n'auraient pas permis la commercialisation d'un tel procédé, observa Ulm, on aurait bloqué le truc en laboratoire pour dix ans d'expérimentation. Irshaw l'aurait eu dans le baba...

— Exactement ! continua Elsy. Voilà donc le théorème posé. S'il veut gagner de l'argent il ne peut agir que dans la clandestinité, il faut donc que ses futurs clients acceptent cette entorse à la loi, et qu'ils y trouvent même un avantage. Le mode d'exploitation le plus immédiat consistait à faire de l'échange un banal service de location esthétique...

— Ouais, je vois ce que tu veux dire : il engage des jeunes filles, belles, *pauvres*, et propose de louer des pièces d'anatomie leur appartenant à de vieilles femmes *riches*... ça n'aurait pas rapporté grand-chose, autant faire de la location de fusées !

— D'accord avec toi. Pour pousser les gens à dépenser de véritables fortunes il n'y a qu'une motivation : la peur. Il fallait donc trouver une population susceptible de payer une montagne d'or pour avoir le droit de bénéficier du procédé en question...

Ulm s'essoufflait dans son jogging, il se laissa tomber sur le bord du lit. Elsy le fixa dans les yeux :

— Alors il a pensé aux vedettes, à la fois si riches et si fragiles, et l'idée des Vandales a germé dans son crâne. Il fallait créer une campagne de peur, une psychose de la mutilation, de manière à ce que son arrivée soit saluée comme celle d'un sauveur !

— Pas bête, toussota le garçon, mais les Vandales, comment... ?

Elsy haussa les épaules.

— Je suppose qu'il a commencé avec quelques complices, puis, peu à peu, ils ont recruté des déséquilibrés faciles à endoctriner. Ils sont deux à couvrir l'opération : Irshaw s'occupe de la phase « échange », l'autre, un certain M. Lew, de la phase « vandalisme », et crois-moi, ils n'ont qu'une seule et même motivation : s'en mettre plein les poches !

— Mais les Vandales pouvaient à tout moment découvrir notre existence, se retourner contre Irshaw...

— C'était un risque à courir. D'après ce que j'ai compris, M. Lew s'est chargé d'éliminer les éléments trop fureteurs, trop entreprenants. Aujourd'hui ils veulent conclure l'opération dans les deux mois qui viennent. Lew a de plus en plus de mal à tenir ses troupes en main. On conteste son autorité...

— Complètement dingue ! siffla Ulm rêveur. Ainsi ils ont liquidé Hank, ils veulent en faire autant avec ce... Mac o'Mac dont Merl a bousillé les bras... Et nous ? Qu'est-ce qu'on devient là-dedans ?

Elsy eut un rire sinistre.

— Tu le demandes ? Ils nous abandonneront ici. Tu ne crois tout de même pas qu'ils vont accepter de voir diminuer leur part du gâteau ?

Ulm se mordit les lèvres. Il avait visiblement cru aux promesses d'Irshaw, le réveil lui paraissait difficile et amer...

— Ce... Lew, argumenta-t-il une dernière fois, tu es bien sûre qu'il s'agit du type de l'opéra ?

La jeune fille crispa les poings.

— Certaine ! Je te l'ai déjà dit. Il a volé les chaussons de danse de Léonora, les a piégés, puis est venu les restituer le soir même en invoquant je ne sais quels remords imaginaires. Comme une gourde j'ai marché... Je ne l'ai vu que dans la pénombre, et l'espace d'une seconde, mais son visage est si caractéristique, si...

— Okay ! Okay ! En attendant il faut se taire. Si Irshaw apprend que nous savons, il n'hésitera pas une seconde à nous éliminer... Il faut réfléchir.

Elsy hocha la tête avec commiseration :

— Réfléchir à quoi ? Merl a réfléchi pendant des mois, tu as vu où ça l'a mené ?

Un silence tendu s'installa dans la pièce. La jeune fille sombra dans une méditation morose au cours de laquelle elle entreprit de se ronger l'ongle du pouce. Il n'y avait rien à faire. Défendu par ses robots, Irshaw était inattaquable, invincible... Comment dans ce cas percer les secrets des différents codes commandant la maison ?

— Tu crois qu'il faut mettre les autres au courant ? hasarda Ulm.

— Pourquoi ? Laisse-les à leurs illusions... Il sera toujours temps de les réveiller.

— Nous sommes dans le même bateau, il me semble qu'il serait normal de...

Elle pouffa un ton trop haut, ses nerfs charriaient leurs impulsions à dix mille mètres seconde.

— Normal ! Y a-t-il une seule chose normale dans ce musée des horreurs ? Dis ? Je me demande si j'ai bien fait de t'en parler...

Ulm ne répondit pas, ses mains avaient repris leur pianotement instinctif. Elle se leva, lui bouscula affectueusement les tresses et sortit dans le couloir. Une fois dans sa chambre, elle prit un soporifique léger et s'allongea entre les draps. Il fallait qu'elle dorme. La tension nerveuse accumulée la poussait lentement vers la dépression nerveuse, elle s'en rendait parfaitement compte. Il fallait réagir. Elle fit le vide en elle. Dix minutes plus tard elle dormait.

\*  
\* \*

La catastrophe eut lieu le lendemain, un peu avant l'heure du repas. Cela fut si rapide que personne n'eut le temps d'intervenir ni même d'ébaucher un geste. En quelques secondes l'univers bascula de la manière la plus imprévisible et la plus folle qui soit... L'espace d'un battement de cœur le destin des occupants du bunker se trouva scellé. Irrémédiablement.

Elsy s'était lavée, coiffée, attentive à effacer de son corps les dernières traces des excès de la veille. Ce matin elle se sentait mieux, plus calme, plus froide. Elle avait longuement réfléchi dans son bain, elle ne voyait qu'une solution pour s'échapper du piège : devenir l'amie intime d'Irshaw, son ombre, son animal familier... Pénétrer un à un tous ses secrets. Le plan n'avait rien d'original, qui plus est : sa mise en œuvre posait un problème. Le gros homme ne se singularisait pas par une libido exacerbée. Ses rapports sexuels avec les « filles de la maison » n'avaient été qu'occasionnels, et probablement perpétrés dans le seul but diplomatique. Non, le sexe n'occupait pas une place

prépondérante dans sa vie. Peut-être à l'extérieur entretenait-il une liaison fogueuse, mais pour Elsy cela revenait au même : si elle voulait s'attacher Irshaw il fallait miser sur autre chose que l'appétit du ventre. La flatterie... L'admiration feinte... Son intuition lui soufflait que là se situait le point faible de leur geôlier. Elle était nettement plus intelligente que Suzan et Lora, il lui serait sûrement possible d'exploiter le filon sans redouter la concurrence. (Mandy, qui glissait doucement sur la pente de la folie, n'entrait plus en ligne de compte, et ne constituait donc pas une adversaire potentielle.)

Cette sommaire ébauche stratégique la ragaillardit. Il faudrait faire vite, elle ne disposait de guère plus d'un mois pour s'installer dans la place, ouvrir les yeux et les oreilles... Un mois, c'était terriblement court.

Elle choisit de s'habiller avec coquetterie, ne négligeant ni les bas ni les hauts talons, ainsi elle trancherait sur l'éternel troupeau de peignoirs douteux qu'avait fini par former le groupe des pensionnaires. Elle poussa la porte. Dans le couloir Ulm parlait à voix basse avec David, Lora chuchotait quelque chose à l'oreille de Suzan. La scène tout entière respirait le complot de collégiens. À peine avait-elle fait deux pas que les quatre regards se braquèrent sur elle. Ulm se dandinait d'un pied sur l'autre.

— J'ai décidé de les mettre au courant, souffla-t-il, on ne pouvait pas décemment taire cette information... Enfin bref, voilà, c'est fait depuis hier soir...

Elsy se sentit pâlir. Des enfants ! Elle côtoyait des gosses irresponsables ! De véritables inconscients qui tenaient meeting à l'endroit le plus passant du bâtiment, là où justement leur geôlier pouvait surgir d'une seconde à l'autre...

— Et alors ? trouva-t-elle la force de répliquer.

— Les filles n'y croient pas, résuma Ulm, David pense qu'il faut capturer Irshaw et le torturer pour lui faire ouvrir le passage...

— Merveilleux ! ironisa Elsy. Et les robots ? Ils se croiseront les pinces ?

Elle crânait, mais au fond d'elle-même elle était glacée. La conjuration lui échappait. Comment raisonner cette brute de David qui ne croyait qu'à la force ? Torturer Irshaw ! C'était

d'un ridicule achevé... Porter la main sur lui, c'était s'exposer immédiatement à la foudre destructrice des androïdes. Non, elle devait imposer SA solution, la seule valable. Comme elle ouvrait la bouche, le voyou la fit taire d'un geste impérieux.

— Pas maintenant ! coupa-t-il l'air gonflé d'importance. Réunion chez moi, cette nuit, pour examiner les modalités de l'action. À une heure du matin. Les autres filles restent hors du coup, elles sont trop connes.

Elsy suffoquait. Elle crut qu'elle allait le gifler. Ulm se tenait en retrait, penaud. Il avait probablement pensé que le « débat » emprunterait des voies plus démocratiques. Il découvrait une fois de plus que la force prime le droit. Au même instant Irshaw apparut à l'extrémité du corridor, tétant son cigare avec application, il affichait le même air bonhomme que la veille.

— Alors ! lança-t-il à la cantonade. Bien remis de vos exploits sportifs ? Ah ! vous étiez beaux dans l'effort, mes petits... Quelle technique, quelle imagination ! Moi qui ai pourtant pas mal bourlingué...

Il n'eut pas le loisir d'en dire plus. L'une des portes situées du côté gauche de la travée coulissa violemment. Mandy fit irruption dans le couloir, blême et nue, maigre et grise. Elle avait le regard fou et les mains enveloppées de bandages à la propreté douteuse. Son apparition cloua tout le monde sur place. Depuis longtemps elle vivait quasiment en recluse, et Irshaw lui-même avait renoncé à lui confier le moindre « dépôt », on avait fini par « l'oublier » plus ou moins, par la gommer de la mémoire collective du groupe. Son entrée inattendue avait quelque chose de théâtral. Un aspect grandiloquent et grotesque qui achevait de la rendre irréelle.

— Salaud ! hurla-t-elle en sautant à la gorge d'Irshaw. C'est ta faute ! C'est ta faute !

Avant que quelqu'un ait pu réagir, elle avait brandi un couteau et en avait porté plusieurs coups au gros homme. Suzan et Lora crièrent. Irshaw pivota, les yeux écarquillés par la stupéfaction, et tomba sur les genoux. Une énorme auréole écarlate dévorait la blancheur de sa chemise. Du sang lui emplit la bouche et se mit à goutter le long du cigare qu'il tenait toujours serré entre ses dents. Mandy en profita pourachever

son œuvre destructrice. À cinq reprises la lame fouilla le dos puis la nuque, labourant les organes, sectionnant les veines, les artères... Irshaw finit par s'abattre, les bras en croix.

— C'est justice ! hurla Mandy. Il m'a détruite ! Regardez mes mains ! Il a provoqué la mort de Merl ! C'est justice !

Ulm et David étaient blêmes. Elsy fut la première à se ressaisir.

— Les robots ! gémit-elle en enfonçant ses ongles dans le bras du métis. Les robots ! *Ils vont réagir !*

David parut sortir d'un rêve.

— Les poches ! balbutia-t-il. Il faut lui faire les poches ! Il avait peut-être un boîtier de télécommande...

Il se jeta sur le cadavre, arrachant la veste lacérée et poisseuse, mais il ne trouva rien qu'un pistolet automatique de modèle courant dont il fit immédiatement sauter le cran de sûreté.

Mandy avait entamé une sarabande infernale au milieu du corridor, chantant sa joie sur un mode suraigu. Suzan et Lora restaient pétrifiées, les doigts dans la bouche, véritables statues de cire blanche.

— Vite ! commanda le voyou. Prenez tout ce qui peut servir d'arme : les extincteurs, les chaises, n'importe quoi !

— Les voilà ! hoqueta Ulm.

Elsy sentit son ventre se nouer sous l'effet d'une peur effroyable. Les cinq robots gravissaient lentement l'escalier, chacun brandissait une matraque électrique vraisemblablement réglée à son intensité maximum : quelque 700 volts !

— Repliez-vous ! vociféra David. Repliez-vous !

Cette fois Elsy s'arracha à sa fascination. Elle pivota sur elle-même, courut vers sa chambre. Toujours immobile contre le mur, Suzan urinait sans s'en apercevoir. Mandy se jeta sur le premier androïde, l'enlaçant pour mieux le poignarder. Le couteau se brisa sur la carapace de métal sans y laisser la moindre éraflure. Aussitôt la machine replia le coude, appliquant le tube noir du tétaniseur entre les omoplates de la folle. Il y eut un horrible grésillement, une odeur de chair brûlée et Mandy fit un bond de grenouille entre les bras de métal. Cambrée à l'extrême, sa colonne vertébrale émit un craquement

sec de branche cassée. Toutefois l'ampleur du mouvement réflexe avait été telle que le tueur d'acier en fut déséquilibré. Une seconde il oscilla d'un pied sur l'autre, puis partit en arrière. Ses reins rencontrèrent la rampe de l'escalier qui se rompit sous le choc.

Les deux corps basculèrent dans le vide, chair et acier confondus, pour aller s'écraser dix mètres plus bas dans un vacarme de collision ferroviaire. David ouvrit le feu. La détonation explosa sous la voûte de béton, crevant les tympans de Lora qui se laissa tomber sur les genoux, étourdie par l'onde de choc. La balle alla frapper le second robot, trouant la cellule visuelle qui lui servait d'œil. Une gerbe d'étincelles fusa à l'horizontale. En l'espace d'une minute, le casque, porté à l'incandescence par l'incendie intérieur, vira au bleu puis au rouge, comme un morceau de fer dans les flammes. Alors que le voyou se préparait à tirer une nouvelle fois, l'armure explosa, projetant des pièces de métal tous azimuts. Véritable boulet de canon, la tête chauffée à blanc frappa Lora en plein visage, la décapitant net. Elsy plongea sur le sol. Les boulons sifflaient au-dessus d'elle, ricochaient, et leur mitraille arrachait des fragments de béton aux parois. La bouche dans la poussière elle songea : « Les batteries nucléaires ! Si leurs containers se fissurent, nous serons tous irradiés ! » Puis elle pensa qu'elle était ridicule, les accumulateurs étaient toujours noyés au sein de caissons anti-explosion, de plus personne n'était encore certain de survivre assez longtemps à l'affrontement pour avoir à se soucier d'une éventuelle irradiation. Une vis lui entama l'épaule, déchirant sa manche pour tracer un sillage rectiligne et pourpre dans sa chair. Au milieu du couloir, le corps sans tête de Lora demeurait curieusement agenouillé, un geyser de sang s'élevant à trente centimètres au-dessus du cou déchiqueté. L'incendie du robot détruit avait provoqué le repli momentané de ses congénères, assurant aux jeunes gens un court répit. La fumée emplissait toute la longueur du corridor. Elsy se releva. La silhouette de David tanguait au milieu du brouillard. Elle l'appela.

— Fous le camp ! ragea-t-il. Tire-toi ! Ils reviennent !

Puis elle l'entendit gémir.

— Tu es blessé ?

— J'ai pris un boulon dans la cuisse... À part ça...

Une quinte de toux l'empêcha de poursuivre. Elsy rampa vers sa chambre. Dès qu'elle eut passé le seuil, elle courut à la salle de bains, ouvrit l'eau et jeta les draps du lit dans la baignoire. Elle agissait mécaniquement, comme une bête traquée qui s'en remet à ses réflexes pour survivre. Trois détonations lui lacérèrent les tympans, puis une ombre passa devant la porte sans s'arrêter. Elle entendit David jurer, puis gémir, enfin Suzan fit irruption, le visage noir de suie, les pieds englués de sang. Elle claquait des dents.

— Pousse le lit sur le seuil ! ordonna Elsy. Il faut les empêcher d'entrer.

Elle dut répéter trois fois son ordre. À l'instant même où la jeune fille se décidait à bouger, un robot pénétra dans la pièce, la matraque tendue comme une baïonnette. Plusieurs balles l'avaient atteint et le bras qui tenait l'arme avait perdu son revêtement protecteur, une gerbe de fils en jaillissaient, sectionnés. Il toucha Suzan au sein gauche, mais sans succès, le courant ne passait plus. Pourtant il continua d'avancer tandis que la jeune femme reculait du même pas d'automate. Ils s'obstinèrent dans ce curieux ballet jusqu'au moment où les reins de Suzan heurtèrent le mur du fond, alors la matraque poursuivit sa trajectoire, transperçant le sternum et les bronches, éparpillant les vertèbres avant d'aller buter sur la cloison où elle se tordit. Déjà l'androïde reculait, Elsy bondit, l'enveloppant dans le piège flasque d'un drap mouillé, poussant une chaise entre ses jambes. Il finit par culbuter. Avec une présence d'esprit qui l'étonna elle-même, elle lui renversa la télévision sur la tête. Une haute flamme fusa, il y eut un trou noir, et Elsy se retrouva, étendue sur la moquette, le visage et les seins constellés de coupures, les cheveux grillés. Elle saignait abondamment du nez, hoquetait en avalant une salive mêlée de caillots. Le feu s'était communiqué au matelas qui flambait. Des coussins de mousse se caramélisaient en répandant une odeur pestilentielle qui rongeait les poumons. Elle se traîna vers la porte. Les émanations d'oxyde de carbone lui brûlaient les yeux, brouillant sa vision. Dans le couloir, le carnage était à son

comble. Un robot au crâne bizarrement incliné déchargeait inutilement sa matraque sur le cadavre décapité de Lora. Aux points de contact, le peignoir de la jeune morte présentait de larges auréoles charbonneuses comme aurait pu en faire une gigantesque cigarette. David se tenait recroquevillé à l'autre bout du couloir, les yeux troubles et la mâchoire pendante. Elsy s'agrippa au chambranle, se hissa sur ses pieds. Il lui fallait encore neutraliser l'androïde aux vertèbres tordues avant qu'il ne se décide à choisir une proie moins inerte. La technique du drap mouillé ayant porté ses fruits, elle décida de récidiver. Matador grotesque, elle capture la bête d'acier dans une grande envolée de linge dégoulinant. Immédiatement l'étoffe se coinça dans les fentes d'articulation comme un mouchoir dans une fermeture Éclair. Une jambe bloquée, l'être de métal clopina sur deux mètres et s'affaissa d'un bloc comme une statue qu'on abat. Toutefois, à peine avait-il touché le sol que le dard électrifié creva le suaire humide et frôla la cheville d'Elsy. Elle eut un recul, heurta le cadavre d'Irshaw et s'affala dans une flaque poisseuse. Immédiatement le robot rampa dans sa direction, le tube noirci décrivit un nouvel arc de cercle. Elle hurla, essaya de se redresser et pataugea vainement dans une mare de liquide coagulé. Dans un sursaut désespéré, elle roula sur le flanc et s'enfuit à quatre pattes sans le moindre souci de dignité. L'androïde luttait pour rétablir son assise, il ne fallait pas lui laisser le temps de se dégager. Elle se rua dans la première chambre venue, saisit l'extincteur fixé au mur et retourna auprès de la machine dont le cocon d'étoffe partait en lambeaux. Elle visa l'articulation du membre brandissant la terrible baguette et lâcha son fardeau. Le coude craqua, un court-circuit bleuâtre illumina le robot aux jointures. La grande carcasse bosselée se replia sur elle-même comme une marionnette brusquement privée de soutien.

Elsy aspira une longue bouffée d'air, toussa. Dans le couloir-champ de bataille personne ne bougeait plus. Même David avait à présent le regard désespérément fixe. La jeune fille disciplina sa respiration et compta fébrilement le nombre de robots abattus... Elle fit trois additions successives, retombant chaque fois sur le chiffre quatre. Il en manquait un ! Jetant de fréquents

coups d'œil par-dessus son épaule, elle remonta le corridor en direction de la pièce commune où, quelques jours auparavant, les pensionnaires se rassemblaient encore pour prendre leur repas. Elle y découvrit le dernier androïde, carbonisé, au centre d'un monceau de débris de verre. Ulm se tassait à l'autre bout de la salle sous le matelas brûlé et déchiré qui lui avait servi de cuirasse. À proximité de sa main droite s'alignait une rangée de bouteilles d'alcool à demi pleines. Toutes étaient débouchées, et chaque goulot vomissait une curieuse mèche improvisée. Un briquet charbonneux brûlait la moquette à quelque distance. Elsy comprit que le garçon avait utilisé les provisions du bar à la confection de cocktails incendiaires dont il s'était ensuite appliqué à bombarder son agresseur. Elle l'appela. Il ne répondit pas. Elle songea qu'il était mort, lui aussi, et une grande fatigue l'enveloppa. Enfin, à l'instant où elle tournait les talons, il gémit et prononça son nom. En deux bonds elle fut près de lui. Elle vit qu'il était constellé d'hématomes. Il eut un sourire douloureux.

— C'est fini ? haleta-t-il.

— C'est fini, souffla Elsy.

Et ils se mirent à sangloter nerveusement, chacun dans leur coin...

## CHAPITRE XIII

Ils dormirent recroquevillés sous le matelas éventré comme des bêtes qui se terrent au fond d'une galerie. Quand ils s'éveillèrent ils réalisèrent qu'ils étaient désormais seuls, abandonnés au milieu d'un champ de corps mutilés et de carcasses noircies. Désespérément et définitivement seuls...

Deux jours durant ils restèrent prisonniers d'une sorte de torpeur somnambulique, puis la puanteur qui régnait dans le couloir devint à tel point insupportable qu'il leur fallut bien réagir. Surmontant leur dégoût, ils immergèrent les corps mutilés et les différents débris organiques au sein des sucs digestifs emplissant le tunnel d'accès. Les foyers d'incendie s'étant éteints d'eux-mêmes, ils durent encore se débarrasser des objets carbonisés : matelas, coussins de mousse, téléviseurs, qui encombraient les chambres. Ils s'appliquèrent enfin à gommer toutes les traces du carnage avec une rage sourde, lessivant le sol et les murs comme si ces raffinements avaient encore quelque importance. Puis cette brusque flambée d'énergie s'éteignit aussi vite qu'elle s'était déclarée, et ils retombèrent dans l'apathie la plus totale.

S'alimenter ne leur posa aucun problème, le bunker recelait assez de provisions pour soutenir un siège d'une année, et c'était mieux ainsi car Irshaw disparu, leurs chances de percer le secret du dispositif de sécurité tendaient vers le zéro absolu. Elsy eut beau se livrer à une perquisition systématique du bureau, elle ne put mettre la main sur aucun système de commande susceptible de libérer les multiples verrous obturant le bâtiment. Même le téléphone restait sans tonalité, isolé du réseau par une quelconque combinaison chiffrée que le gros homme avait été seul à connaître.

— Notre unique planche de salut c'est ce « M. Lew », observa Ulm un soir, s'il n'arrive pas à contacter Irshaw il va peut-être finir par venir ici, non ?

Elsy fit la moue.

— Ça me semble peu vraisemblable. Il pensera plutôt que son complice s'est évaporé avec l'argent, ou bien qu'il a péri victime d'une mutinerie... Dans les deux cas il n'a guère d'intérêt à remettre les pieds ici... Non, je crois qu'il faudrait réexaminer l'idée de Merl en la perfectionnant... Le scaphandre...

Le métis eut un grand geste de la main.

— Inutile ! C'était complètement idiot. En admettant qu'on puisse nager dans cette mélasse et sortir de l'autre côté sans crever d'asphyxie dans l'intervalle, les sécrétions acides des euphorbacées nous boufferont jusqu'à l'os en moins de cinq minutes...

— Merl prétendait qu'il n'y avait rien de l'autre côté, qu'Irshaw bluffait...

— Merl était idiot. Paix à son âme.

— D'où tires-tu cette certitude ?

— De quatre ans de zoobiologie à la faculté de Seerhêna. C'est loin et fumeux dans ma tête, mais il me reste quelques bases. Quand Irshaw m'a amené ici j'ai parfaitement reconnu les herbes. J'ai travaillé six mois dessus en labo pour rédiger mon mémoire de seconde année, et je peux t'assurer que leur caresse te laissera les os blancs !

— Irshaw m'avait parlé d'une peinture spéciale, pour sa voiture, je crois... Un pigment protecteur...

— Il s'est fichu de toi. Il connaissait simplement le cycle de sécrétion du jardin, c'est-à-dire le court laps de temps pendant lequel les plantes cessent de rejeter les éléments qu'elles ont transformés à partir de la terre, de l'air et du soleil. Cette espèce de pause est analogue au sommeil chez les humains, mais le cycle se déplace sans cesse, il ne faut pas se tromper d'une minute ! Irshaw entrait et sortait à la faveur de ce répit, lorsque les herbes redevenaient sèches, c'est tout. Nous n'avons aucun moyen de déterminer les différentes phases du processus. Il faudrait de nombreux prélèvements, un laboratoire et un

ordinateur. Chaque plante possède son rythme propre... C'est insoluble. Une vraie partie de roulette russe !

— Pendant combien de temps les herbes cessent-elles de suinter ?

— Très variable : de trente à cinquante minutes, guère plus, avec possibilité de fractionnement. C'est peu sur une journée, et puis il faut tenir compte des Variations atmosphériques. Voilà pourquoi Irshaw restait des jours entiers sans venir : il lui fallait profiter d'une pause biologique, d'un temps mort. Dresser une sorte de... « calendrier des marées » !

— Et les dum-dum ?

— Tout à fait réels eux aussi ! Nous ne tarderons pas à les entendre, hélas !

Elsy crispa les poings.

— Pourquoi n'as-tu jamais expliqué ça à Merl ?

Ulm haussa ses maigres épaules.

— Il ne m'a rien demandé ! Les dum-dum ont une seule obsession : se laisser tomber sur un corps pour transformer l'énergie cinétique absorbée durant leur trajectoire en énergie thermique. Autrement dit : le choc de l'impact libère une chaleur qu'ils absorbent comme de véritables accumulateurs...

— Ils s'en nourrissent ?

— Pas du tout. Il t'est déjà arrivé de te nourrir en posant seulement tes fesses sur un radiateur ?

— Irshaw disait...

— Irshaw n'y connaissait rien, ou se moquait de vous !... Non, comme beaucoup d'insectes, leur carapace est composée de matières minérales volées à l'environnement : grains de sable, cailloux, parcelles métalliques, *c'est-à-dire qu'elle n'est pas extensible* ! Si l'animal grossit il est à l'étroit, comprimé, ses fonctions sont perturbées, il doit donc se débarrasser de sa coquille pour en sécréter une autre, plus large. C'est de cette façon que procèdent nombre d'espèces. Dans le cas des dum-dum, la chaleur provoque une décomposition thermique très lente, leur carapace se décompose en éléments distincts, elle devient fragile et finit par s'amollir. Lorsqu'elle est retournée à l'état caoutchouteux ils la quittent, entrent en vie larvaire et génèrent une seconde coquille... Voilà pourquoi ils

emmagasinent la chaleur : pour hâter cette dégradation chimique, pour s'évader de leur carcan. Dès qu'ils se sentiront fragiles ils cesseront de bombarder la maison et iront s'enterrer quelque part pour mener leur vie de larves durant approximativement une année...

— Quand se produira cette phase ? interrogea Elsy d'une voix brusquement altérée.

Ulm gloussa.

— Ne te fais pas d'illusion ! Irshaw a évidemment calculé son coup de manière à ce que la période larvaire des dum-dum ne se situe qu'après la destruction totale de ce bâtiment ! De quelque façon que tu envisages le problème, il n'y a qu'une réponse : nous sommes coincés ici. Pris au piège !

— Tais-toi donc ! Tu n'as aucune envie de vivre ? De quoi est faite leur coquille ?

— D'un minéral typiquement fanghien : le tribarium. Avec ça ils sont capables de se changer en obus perforant. La dureté de la carapace, leur vitesse, et leur très petite taille aident à la pénétration...

— Ils entrent en phase larvaire tous en même temps ?

— Toujours. C'est inscrit dans leur instinct, comme la nécessité migratoire chez d'autres animaux. Mais ne te casse pas la tête, j'ai déjà pensé à tout ça, c'est sans espoir, dans deux mois il n'y aura plus qu'une cloison de dix ou quinze centimètres entre eux et nous. Tu les entendras jour et nuit, comme une pluie incessante. Ils frapperont, frapperont... et le mur deviendra chaud, brûlant même. Toute la maison se mettra à vibrer comme sous l'effet d'un tremblement de terre... Une trépidation permanente, insupportable. Et puis, une nuit, un matin, n'importe quand, tu percevras un miaulement semblable à celui d'une balle qui ricoche : le premier dum-dum viendra d'entrer dans ta chambre... Après ça ira vite, très vite. Les murs se changeront en dentelle, l'essaim nous tombera dessus. Un vrai peloton d'exécution, une véritable salve de mitraille. Ils nous fusilleront en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. De la charpie... De la pâtée, voilà ce qu'ils feront de nous ! Une fois j'ai vu un type abattu par un peloton de mitrailleuses, dans le sud, ça doit faire la même chose... Cinq cents, sept cents

impacts... Plus aucun os entier, une flaque de bouillie... Informe.

Il parlait d'un ton monocorde, d'une voix de médium en transe. Elsy le saisit à l'épaule et le secoua. Jamais elle n'avait rencontré une telle fascination de la mort. Il parut se réveiller. Un tic nerveux agitait sa lèvre inférieure.

— On parlait de quoi ?

— Rien. Il vaut mieux qu'on dorme, et puis tu as sûrement raison : Lew va revenir. Il faudra se servir de lui. J'ai gardé le pistolet d'Irshaw, il est vide mais le type n'en saura rien... Il sera bien forcé de nous emmener avec lui s'il ne veut pas connaître la caresse des dum-dum !

Mais elle n'y croyait pas beaucoup. Ils se séparèrent et s'isolèrent chacun dans l'une des deux chambres habitables. Elsy brancha machinalement la télévision. Elle apprit que l'athlète Mac o'Mac (de son vrai nom Bernard Matthew) avait péri dans un accident de la route. Un peu plus tard elle frissonna en voyant la tête de Cazhel apparaître sur l'écran. À l'ironie cinglante du journaliste, l'officier opposa une morgue ennuyée et se contenta d'annoncer la prochaine liquidation des Vandales : « Ils prennent de plus en plus de risques, conclut-il, donc ils deviennent de plus en plus vulnérables ! C-Q-F-D ! »

Elsy ferma le récepteur. Comment allaient réagir les vedettes actuellement en croisière lorsqu'elles tenteraient de reprendre contact avec Irshaw pour « réenfiler » leurs membres, leurs visages ?

Devant la disparition du *banquier* ce serait la panique ! Y avait-il une chance pour que l'une d'entre elles connût le chemin du bunker et prévînt la police ? Non, c'était peu vraisemblable, Irshaw n'aurait pas commis une telle faute. Pour être acheminés au centre d'échange, les clients avaient probablement subi un traitement analogue à celui dont elle avait bénéficié la première fois : une piqûre, puis le trou noir... Non, il n'y avait rien à espérer (ou à craindre) de ce côté-là. Rien. Les faits semblaient donner raison à Ulm : il n'y avait qu'à attendre. Attendre de finir déchiquetés...

Elle n'avait pas sommeil, elle avait rarement sommeil à présent. Pour la millième fois elle descendit au rez-de-chaussée,

fit l'inventaire du bureau, s'acharna à sonder les murs, à décoller la moquette. Elle paracheva son œuvre en lacérant les fauteuils de cuir mais ne trouva rien. Elle renonça, s'abattit sur un divan en proie à une crise de sanglots et s'endormit, brisée.

\*

\* \*

Vingt-cinq jours passèrent ainsi. Ulm s'était progressivement enfoncé dans un mutisme alimenté de haschich et d'alcool. Les soirs de grande forme il donnait – pour un public invisible – un récital sur son piano imaginaire, un « joint » mal roulé et charbonneux au coin de la bouche.

Elsy avait renoncé à maintenir le contact, elle poursuivait seule le combat, montant la garde dans la salle d'accès, espérant vainement la venue de « M. Lew » les doigts serrés sur la crosse du pistolet vide. Parfois elle se levait, marchait vers le mur et y appliquait son oreille. Depuis quelque temps elle en était certaine : un crépitement lointain habitait l'épaisseur de la muraille. Les dum-dum arrivaient !

Dans la pharmacie des cuisines elle avait trouvé des somnifères dangereux dont l'ingestion irréfléchie s'avérait à tous les coups mortelle. Elle avait fait main basse sur le tube de plastique rouge ; lorsque les insectes seraient tout proches, elle en avalerait le contenu... jusqu'à la dernière pilule.

Elle avait beaucoup maigri ces dernières semaines, la nuit elle avait froid et devait souvent se lever pour se préparer du thé bouillant. Un soir, elle s'endormit quelques secondes, la tête sur la table de fer, fauchée par la fatigue. Quand elle ouvrit les yeux, elle sentit distinctement la chaleur de la bouilloire située à cinquante centimètres de sa main gauche irradier vers sa joue... Elle ne bougea pas, soudain foudroyée par l'évidence. Pendant ce temps la flaue chaude étendait son halo... gagnait son menton, son oreille... *La chaleur contaminait progressivement la surface du meuble...* Elle faillit hurler d'excitation. Pourquoi n'y avait-elle pas songé plus tôt ? Perdant ses pantoufles elle se hissa en haut de l'escalier, criant le nom d'Ulm. Par bonheur, il

était dans une période de relative lucidité, l'arrivée d'Elsy le dressa sur son lit les yeux hors de la tête...

— Nous sommes des idiots ! bredouilla la jeune fille. La solution était là, toute simple, et nous n'y avons pas pensé !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es shootée, frangine ! Merde, tu as pioché dans ma réserve ou quoi ?

— Tais-toi, écoute ! C'est d'une bêtise ! Un enfant de cinq ans...

— Accouche, j'ai sommeil !

Elle avala sa salive. Elle ne trouvait plus les mots.

— Voilà : tu as un œuf, une poêle à frire. Tu casses l'œuf dans la poêle, tu allumes SOUS la poêle... La chaleur TRAVERSE le fer et cuit l'œuf. C'est fantastique !

— Tu racontes n'importe quoi, tu fais un bad trip ?

— Crétin ! J'ai raison ! Les insectes veulent de la chaleur, une certaine quantité de chaleur. Pour l'obtenir ils frappent, ils creusent. *Si tu chauffes le mur, la chaleur va se communiquer à eux, s'additionner à celle des impacts.* Ils n'auront donc plus besoin d'autant creuser puisqu'à chaque nouveau choc ils pourront capter une énergie thermique double ou triple de celle qu'ils obtenaient avant par leurs propres moyens...

— Dieu ! Tu veux dire que...

— Oui ! Si nous les aidons à faire le plein de chaleur, nous précipiterons le processus de désagrégation de leur carapace. Ils arrêteront de creuser PLUS TÔT pour entrer sans retard en phase larvaire !

— Dingue ! C'est complètement dingue mais logique ! Nous allons leur servir de couveuse, les contraindre à s'arrêter avant que le bunker ne tombe en ruine !

Il se passa fébrilement les mains sur le visage.

— Mais... Chauffer... Comment ?

— On peut dérégler la climatisation, pulser de l'air chaud nuit et jour, on peut brûler les meubles...

— Ce ne sera pas suffisant, il faut bricoler des résistances, des radiateurs artisanaux, les amener contre le mur et les porter à l'incandescence...

— Il faut commencer par mettre le feu dans chaque chambre, les transformer en autant de fours, la ventilation assurera le tirage.

Ulm la coupa d'un geste.

— Attention ! Si on fait sauter la climatisation on est fichus ! Ce sera l'asphyxie assurée en deux jours !

— Tu préfères les dum-dum ?

— On n'a pas le choix, t'as raison ! Je fonce à la chaufferie...

Il sauta sur la moquette et fila dans l'escalier, maigre et nu. Elsy se jeta sur le lit, le visage dans l'oreiller, gagnée par une irrépressible envie de rire. C'était une idée de folle, Ulm avait raison, mais elle aurait au moins le mérite de les occuper en attendant la mort...

\*

\* \*

Ils agirent sans retard, comme ils l'avaient dit. Pendant que le métis mettait à profit ses connaissances scientifiques pour improviser une série de convecteurs de fortune à partir de pièces métalliques et de tuyaux trouvés dans la chambre de chauffe, Elsy transformait le premier étage en fournaise. Les bouches d'aération tournaient au maximum, aspirant la fumée et la suie avec des rugissements de réacteur. Dégoulinante de sueur, Elsy tisonnait ce bûcher insolite, se cloquant les doigts aux portes brûlantes, jetant dans les flammes tout ce que leur rouge appétit était capable de dévorer. En haut de l'escalier la température atteignait le seuil de l'insoutenable. Elsy courait d'une pièce à l'autre, jouant du pique-feu et de l'extincteur, attisant et éteignant tout à la fois, entretenant l'incendie mais l'empêchant de gagner, de s'étendre. Tous les lambris de la salle d'apparat avaient fini dans la gueule de la fournaise, les rideaux et les tapis également.

Au cours d'une nuit de folie et d'épuisement ils avaient fracassé la rampe de faux ébène, décloué le placage des marches, débité le bureau d'Irshaw en bûchettes... Bientôt il ne resterait plus aucune trace d'occupation, rien qu'un cube de béton gris, nu, sale et noirci. Elsy ne tenait plus debout que par

miracle. Ses cheveux, ses cils avaient roussi, la peau de son visage et de ses mains était horriblement sensible. Depuis maintenant une dizaine d'heures ils respiraient un air nauséabond où flottaient des flammèches. Deux fois la jeune fille était descendue à la chaufferie consulter le thermomètre rivé à la muraille.

— Ça monte ! exultait son compagnon les mains pleines d'ampoules. Ça monte ! Dès qu'il n'y aura plus rien à brûler j'enclencherai le chauffage. Côté énergie rien à craindre, on est sur batterie nucléaire. Je pense qu'on pourra assurer une température constante de quatre-vingt-dix degrés, j'ai bricolé le thermorégulateur et mis « out » les systèmes de sécurité. Il faudra se replier dans la salle d'accès, j'espère que la chaudière va tenir...

Elsy lui tapa sur l'épaule et regagna le brasier. À quelle distance se trouvaient désormais les insectes ? Deux mètres cinquante ? Trois mètres ? Guère plus de toute façon. Vers midi le bûcher rendit ses derniers feux. Elle se replia au rez-de-chaussée. Ulm achevait de stocker des bidons d'eau dans la salle d'accès.

— On fera une première chauffe d'une dizaine d'heures, expliqua-t-il, après il faudra mettre la pédale douce, sinon les canalisations vont péter et les joints fondre. Une fois la chaudière grillée ce sera fichu... Tu es prête ?

Elle baissa affirmativement les paupières. Son corps n'était plus que fièvre, sueur et cloques. Elle se laissa tomber sur le sol, remarqua un paquet de draps mouillés. Ne pouvant résister, elle se mit nue et s'enroula dans l'un des suaires trempés.

— T'es folle ! hurla le garçon qui revenait de la chambre de chauffe, tu vas attraper la crève !

Ils passèrent les dix heures qui suivirent dans l'hébétude la plus complète, baignés de sueur. Ils dégageaient tous deux une effroyable odeur d'acide acétique mais ils n'avaient ni l'un ni l'autre assez de lucidité pour s'en trouver incommodés.

— Le pied, observa soudain Ulm, ce serait de creuser le béton armé, de mettre la main sur l'armature d'acier qui le sous-tend, de l'électrifier et de s'en servir comme d'une résistance pour chauffer la muraille de l'intérieur, tu piges ?

Elsy hocha distraitemment la tête, il lui semblait qu'elle se dissolvait à la manière d'un morceau de sucre dans une tasse de café bouillant. Les dum-dum pouvaient bien venir, elle aurait fondu avant !

Dans la soirée, Ulm – alerté par les grincements inquiétants de la tuyauterie – s'enveloppa dans un drap et traversa le hall en courant. Le thermomètre affichait quatre-vingt-quatorze degrés Celsius, il faillit tomber, la respiration bloquée par le souffle d'enfer. À demi inconsciente, Elsy suivit d'un œil fou les évolutions de ce fantôme dont la robe séchait un peu plus à chaque pas. Elle finit par s'évanouir. Lorsqu'elle reprit conscience le métis lui bassinait le visage à l'aide d'un chiffon crasseux. Il était lui-même brûlé superficiellement sur tout le corps et sa peau pelait comme à la suite d'un gigantesque coup de soleil.

— La soufflerie ne tiendra pas, chuchota-t-il, j'ai dû réduire à soixante-dix, tous les revêtements sont en train de fondre, les murs sont bouillants...

— Les dum-dum ? balbutia Elsy. Ils sont à combien ?

— Aucune idée, les bouches de ventilation font trop de bruit. J'ai essayé de calculer la déperdition de chaleur en fonction de l'épaisseur de la paroi mais je m'embrouille les pinceaux. Cette nuit j'essaierai de me servir du cadre métallique inclus dans le béton comme d'une résistance. Si je peux le porter au rouge une heure seulement ! J'ai trouvé une perceuse et une pioche dans la chaufferie, j'ai ménagé deux accès... Si ça foire c'est le court-circuit immédiat... et l'asphyxie. Tu veux que je tente le coup quand même ?

Elsy eut un geste désabusé.

— Qu'est-ce qu'on risque maintenant ? Si mon idée était idiote, les dum-dum ont poursuivi leur avance à la même vitesse que par le passé et ils seront là au plus tard dans deux ou trois jours... Qu'est-ce que je raconte ? Peut-être même demain !

— Okay, ça marche.

Ils s'emmaillotèrent dans les draps ruisselants et sprintèrent vers le local de chauffe. Elsy crut que son cœur allait éclater sous l'effort, l'air semblait dépourvu du moindre atome

d'oxygène, son épaisseur brûlante était insupportable, elle avait l'impression de nager dans une bassine de colle en ébullition.

— J'ai tout préparé, haleta son compagnon, il y a une torche électrique au cas où le générateur sauterait, prends-la, et la pioche aussi.

Il manœuvra un levier, isola un circuit. Deux énormes câbles couraient sur le sol, il les approcha chacun d'une cavité creusée dans la muraille et les raccorda au treillis métallique noyé dans le béton.

— Attention, murmura-t-il, recule...

S'écartant de la masse du générateur il rabaissa brutalement le levier. Une stridence insoutenable leur vrilla aussitôt dans les oreilles et Elsy vit les tiges d'acier prisonnières de l'épaisseur de la muraille virer au rouge, puis blanchir jusqu'à atteindre la clarté d'une rampe de néon. Le revêtement des câbles se mit à fondre en grésillant, il y eut un claquement et le générateur vomit une gerbe d'étincelles qui fusa à l'horizontale.

— Dehors ! hurla le garçon. Dehors ! Vite !

Un peu partout des circuits fondaient en crépitant, des consoles explosaient au milieu d'éclairs bleuâtres. La stridence augmentait sans cesse, ponctuée par l'embrasement des multiples boîtes de connexions. Les fils à gaines multicolores se liquéfiaient, couvrant les murs de bavures arc-en-ciel. Enfin le générateur trembla sur son socle, annonçant la convulsion finale. Ulm se jeta sur Elsy, la poussant dans le hall. À l'instant même la lumière s'éteignit dans tout le bâtiment et un son creux, épouvantable, s'éleva de la chaufferie comme le râle d'agonie d'un orgue de cathédrale frappé à mort.

Le silence succéda aux soubresauts mécaniques, un silence épais, mortel, que ne troublait même plus le bruit des souffleries.

— Cette fois c'est fini, observa le jeune homme, on a flingué la centrale, plus de courant ! Et qui dit plus de courant dit plus d'air conditionné... Donc : asphyxie. Mais ça a sacrément chauffé, t'as vu ça ? Les dum-dum ont dû drôlement se régaler ! Et maintenant ?

Elsy chercha l'escalier à tâtons.

— On va ausculter le mur dès qu'il sera refroidi. Si les insectes sont partis, on se mettra à creuser vers l'extérieur. Ce sera facile, quelle peut être à présent l'épaisseur de la cloison ? Cinquante centimètres ? Soixante ? Dès qu'on aura percé un trou, si petit soit-il, l'air entrera, alors on pourra attendre et aviser...

— Okay, je te suis. Allume.

Ils escaladèrent les marches et se ruèrent à l'étage.

Une fois en haut ils durent hélas patienter une bonne heure avant de pouvoir appliquer l'oreille contre la paroi.

— Ou ces foutues souffleries m'ont rendu sourd, observa Ulm, ou les dum-dum ont cessé de creuser... Bon sang ! Je n'ose pas y croire !

Elsy tenta de répondre, mais sa gorge nouée lui refusa tout concours. Ainsi ils avaient réussi ! Réussi !

— J'y vais ! exulta le garçon. Faut pas attendre d'être complètement cyanosé !

Dans la lueur tremblante de la torche, Elsy le vit brandir la pioche au-dessus de sa tête, l'abattre... Au premier coup, la pointe de l'outil traversa la muraille, laissant entrer la lumière du soleil ainsi qu'une aigre senteur d'herbe. Ulm se retourna, blême.

— Oh ! Dis ! Tu as vu ? *Il ne restait plus que trois ou quatre centimètres ! Ils étaient là, tout près ! Ils allaient nous...*

Elsy lui ferma la bouche d'un baiser maladroit. Ils demeurèrent ainsi un long moment, accrochés l'un à l'autre, nus, sales, pitoyables avec leur peau pelée et leurs cheveux roussis dans le vent frais de l'extérieur qui hérissait leurs corps de frissons.

## CHAPITRE XIV

Ulm avait aisément creusé une ouverture carrée d'un mètre de côté. Sectionner les tiges de fer noyées dans la masse lui avait posé par contre beaucoup plus de problèmes, mais à force de patience et de torsions répétées, il était parvenu à dégager une sorte de chatière dentelée par où entraient la lumière et le vent du matin. Elsy y avait aussitôt passé la tête. Vu de l'extérieur, le bunker offrait l'image d'une éponge ou d'un morceau de calcaire criblé de chevrotines. Les herbes acides l'entouraient de leur mer verte et mouvante, l'engloutissant sur toute la hauteur du rez-de-chaussée. Le jardin infernal s'étirait sur une centaine de mètres, puis sa houle baveuse et mortelle se heurtait à la rectitude d'un mur d'enceinte dépourvu de porte. Au-delà se devinait l'étendue morne d'une campagne absolument déserte.

— Pas un village, constata la jeune fille, personne ! Irshaw avait bien choisi son coin.

— Et maintenant ? interrogea Ulm. Il faut encore traverser le jardin, grimper sur le mur de clôture et sauter de l'autre côté. Combien mesurent les herbes ?

— Je ne sais pas, six, sept mètres pour les plus hautes...

— Il n'y a pas cinquante solutions, observa le garçon, le seul moyen pour s'y déplacer c'est de se servir d'échasses.

Elsy se redressa d'un bond.

— Tu es complètement fou ! Je ne tiendrai jamais sur ces machins-là ! Et d'abord, tu les fabriquerais avec quoi tes échasses ?

— Pas difficile : des sections de tuyau récupérées dans la chaufferie...

— L'acide ne les attaquera pas ?

— Bien sûr que si. Il faudra se déplacer très rapidement sinon...

Elsy secoua la tête avec rage.

— C'est une histoire de fou ! On ne peut pas brûler les herbes ?

— Avec quoi ? Tu as de l'essence ?

— Non. Et si on attendait le cycle de repos ?

Ulm se massa les tempes du bout des doigts.

— On ne connaît rien de ce cycle. Il faudrait tester l'acidité des plantes toutes les cinq minutes pour isoler le moment où elles suspendent leurs sécrétions, faire des relevés. Voir comment, et selon quel rythme se reproduit le phénomène, déterminer une fréquence... C'est un travail de titan ! Ce rythme doit changer chaque jour en fonction de la température et du soleil, je te l'ai déjà expliqué. S'il fait 25° aujourd'hui, et que le taux d'hygrométrie est de x unités, elles se reposeront peut-être cinquante trois minutes ; mais DEMAIN, s'il fait 22° et que le taux d'hygrométrie est de y, leur pause se réduira à vingt-deux minutes... Ou bien se fractionnera en deux stases de onze minutes chacune... Tu saisis ? Il faudrait un an de travail pour établir un calendrier, un « timing ». Il n'y a pas de règles rigides pour ce genre de végétaux hybrides ! Lorsque Irshaw a planté ce jardin, on lui a fourni les bulbes avec tous leurs paramètres informatiques. L'ordinateur a intégré ces données, des sondes installées dans le sol achevaient de le renseigner jour après jour sur la température, l'humidité, l'ensoleillement, la quantité d'azote et de phosphore imprégnant la terre... À partir de ces éléments il communiquait tous les matins à Irshaw le profil « métabolique » du jardin. Ce que j'essaye de te dire, c'est que — même si nous parvenons à surprendre la plantation dans son repos — nous ne saurons JAMAIS combien de minutes durera ce repos, et par conséquent de combien de temps nous disposerons alors pour sauter d'ici, traverser les herbes, nous hisser sur le mur d'enceinte et passer de l'autre côté ! Cela pourra chaque fois osciller entre une heure et QUATRE MINUTES !

— Je ne tiendrai jamais sur tes fichues béquilles ! s'entêta Elsy.

Ulm eut un soupir de lassitude.

— Et moi je te dis que je ne suis pas magicien ! Je n'ai aucun instrument de mesure sous la main, ni baromètre, ni

hygromètre, ni... C'est un boulot de spécialiste, pas un amusement, tu n'as pas l'air de t'en douter ?

— Okay ! Okay !

Ils se réfugièrent chacun dans une bouderie maussade, les yeux fixés sur la ligne d'horizon. Le soir venant, la faim les poussa vers la cuisine. Là, une mauvaise surprise les attendait. Victimes des multiples courts-circuits ayant ravagé le réseau électrique, armoires frigorifiques et congélateurs s'étaient changé en fours crématoires, carbonisant leur contenu, transformant viandes et volailles en blocs de charbon totalement impropre à la consommation. Les boîtes de conserves, elles, sous l'effet de l'intense chaleur dégagée par l'armature métallique du béton transformée en résistance, avaient explosé, criblant les murs d'une mitraille de légumes divers ! Le métis jura...

— Eh bien ! ragea-t-il entre ses dents. Voilà qui règle le problème ! Si nous ne sortons pas du bunker avant d'être trop affaiblis pour tenir sur nos jambes notre compte est bon ! Pas question d'observer les herbes pendant un mois, ma belle ! Il va falloir ficher le camp d'ici au plus vite !

Elsy ne trouva rien à répondre...

Un peu plus tard dans la soirée, Ulm se mit au travail, déboulonnant et entassant les conduits qu'il comptait utiliser. La jeune fille le regardait faire, interloquée...

— Où as-tu été chercher une idée pareille ? interrogea-t-elle soudain.

Le garçon gloussa.

— Dans les fêtes folkloriques auxquelles je participais quand j'étais gamin. Dans le sud tous les gosses savent marcher avec des échasses, je t'assure !

— Peut-être, mais je suppose que s'ils viennent à tomber ce n'est pas au beau milieu d'un bac d'acide sulfurique !

— Tu fais le mauvais esprit ! ricana le métis. Tu verras, c'est tout simple, pas plus compliqué que de monter sur un vélo !

— L'acide rongera tes béquilles en deux minutes, et on se cassera la figure comme des imbéciles !

— Pas sûr ! Pas sûr ! C'est un risque à courir. En attendant, le hall est assez vaste pour s'entraîner.

— Quand la torche sera épuisée ça deviendra commode !

— Arrête de râler et aide-moi, je crève de faim. Avec toute cette chaleur j'ai perdu au moins six kilos !

Ils travaillèrent trois heures d'affilée, assemblant, boulonnant, découpant, puis décidèrent de dormir pour ne pas fatiguer la torche dont le compteur n'indiquait plus qu'une autonomie de vingt heures. Torturés par les crampes d'estomac, ils ne purent bénéficier que d'un sommeil chaotique. Au matin, Ulm transporta son attirail au premier étage pour continuer son labeur à la lumière du soleil dont quelques rayons atteignaient le couloir.

— Regarde ça ! lança-t-il en désignant une sorte de cale boulonnée sur la perche qu'il tenait à la main, ça s'appelle un étrier ou un fourchon. C'est là que tu poseras le pied...

— Arrête, j'en ai déjà le vertige !

Plus tard, dans l'après-midi, Ulm procéda à un essai au cours duquel il tomba et se fit très mal. À la seconde tentative, la tubulure gauche se tordit sous son poids, et il se rattrapa in extremis à l'une des marches de l'escalier. Elsy grimaça, pour elle la catastrophe ne faisait plus de doute.

Ulm ne renonça pas pour autant, et le soir même parvint à traverser toute la largeur du hall sans incident. Il demanda ensuite à la jeune fille de s'asseoir au bord de l'escalier, les jambes dans le vide et de chauffer ses propres bâtons, mais Elsy s'avéra incapable d'avancer d'un mètre. Les genoux tremblants, elle restait sur place, les omoplates collées au mur.

— Je n'y arriverai jamais ! balbutia-t-elle. JAMAIS !

Toute la journée du lendemain elle tenta de s'entraîner à l'aide de bâtons de petite taille que lui avait spécialement confectionnés le garçon, mais sans plus de résultat. Au bout de trois heures elle était couverte d'hématomes et d'entailles, saignait du nez et des genoux.

— Mais enfin ! s'emporta le métis. Ce n'est pas plus dur que de faire du vélo !

— Tu m'emmerdes ! hurla Elsy frisant la crise de nerfs. JE N'AI JAMAIS PU GRIMPER SUR UN VÉLO !

Ils abandonnèrent les exercices et remontèrent au premier. Le soleil avait pâli mais la campagne environnante restait toujours aussi désertique. Leurs estomacs vides émettaient d'épouvantables borborygmes.

— Écoute, attaqua soudain Ulm, il convient de prendre une décision. Il te faudrait au minimum un mois d'entraînement pour être capable de te débrouiller toute seule avec les bâtons. C'est impossible. Si on attend encore on ne tiendra plus debout, on va commencer à être pris de vertige, à avoir les genoux en coton... Il faut passer demain.

— Demain ?

— Oui, voilà ce que je te propose : tu te tiendras sur mon dos. Sans bouger. Les bras autour de mon cou, les jambes autour de ma taille. Tu fermeras les yeux et surtout, surtout, tu ne remueras pas d'un poil. Dès que j'aurai trouvé mon centre de gravité ça ira comme sur des roulettes... Je vais renforcer les cannes et on fera un essai.

— Tu es fou. On tombera tous les deux. Pars tout seul et essaye de trouver de l'aide...

— Tu rigoles ? De l'aide ? Où... Et de qui ? Des flics ? Allez, amène-toi !

Ulm procéda comme il avait dit. De nouvelles éclisses renforcèrent les béquilles, puis, Elsy sur le dos, il tenta la traversée du hall. Contrairement à ce qu'on pouvait attendre, tout se passa bien.

— Tu vois ! triompha-t-il en reprenant contact avec la terre ferme. Tu vois que j'avais raison ! Tu fermes les yeux et tu joues les statues, c'est tout...

Ils réunirent tous les vêtements récupérés avant la crémation générale des armoires, et s'habillèrent de bric et de broc.

— La barbe ! grogna Ulm. J'ai pas deux chaussures de la même couleur !

Ils rirent, d'un rire un peu forcé mais qui soulageait tout de même. Elsy trouva dans le portefeuille de David une liasse de quelques milliers de crédits, fortune pour le moins insolite dans la poche d'un voyou. Probablement le reliquat d'une ultime piraterie. Elle l'empocha, ils en auraient besoin... une fois dehors.

Ce fut une nuit étrange, silencieuse et froide, une nuit comme en connaissent ceux qui vont monter en première ligne, faite d'hébétude, de souvenirs, d'images incohérentes et de brusques constructions fantasmatiques. Quand le soleil se leva, Ulm passa les longues cannes dans l'ouverture, les assura contre la façade et glissa à son tour à l'extérieur, les jambes en avant. Instantanément Elsy se sentit inondée d'une sueur glacée.

— Ça colle, fit-il d'une voix faussement dégagée, tu peux venir...

Elsy s'approcha du trou, noua ses bras sur la gorge du garçon. Surtout ne rien regarder ! S'hypnotiser sur le col élimé de la chemise, le cuir gras du blouson...

— Les jambes, haleta le métis, tes cuisses : au-dessus de mes hanches, chevilles croisées sur mon ventre... Okay !

Elle obéit, la robe relevée jusqu'au nombril. Curieusement elle nota la caresse du vent froid sur sa peau nue, sur ses fesses...

— On y va !

Elle s'appliqua à compter à l'envers en commençant par trente-neuf millions huit cent soixante-sept mille six cent quatre-vingt-dix-sept... Mais le brouillage mental n'effaçait en rien les pas saccadés de son porteur, le choc des échasses métalliques s'arrachant à la terre, le bruissement des herbes gluantes à un mètre cinquante en dessous des pieds du jeune homme. Ne plus penser. Ne pas imaginer le grésillement de la sève corrodant l'acier, amincissant le diamètre du tube de seconde en seconde, comme un bonbon ardemment sucé, et qui fond sous l'assaut de la salive. Chaque nouveau pas lui paraissait devoir être le dernier, Ulm haletait, sa sueur avait un goût acre. Elle sentait l'écho des chocs au travers de ses os. À présent il jurait entre ses dents, poursuivant son avance obstinée. Lorsque le vent se leva elle crut qu'il allait basculer, déséquilibré par la bourrasque, mais il tint bon, ne faisant plus qu'un avec les échasses, avec le sol. Elle n'osait plus respirer. Une nouvelle saute de vent déposa une minuscule goutte d'acide sur sa cuisse nue, à la lisière de la culotte de fausse dentelle. Ce fut comme la morsure d'une cigarette et elle se mordit les lèvres pour ne pas hurler, il lui sembla que la sève corrosive forait sa

chair au moyen d'une vrille rougie au feu. Elle trembla de tous ses membres...

— Calme ! souffla son compagnon. Calme !

Enfin il y eut un heurt suivi d'un raclement, et elle comprit qu'ils venaient d'atteindre la barrière d'enceinte.

— Doucement ! Doucement !

Avec d'énormes difficultés Ulm parvint à s'asseoir à califourchon sur le faîte du mur. Elsy le lâcha, s'égratignant les jambes et les mains au béton criblé de trous. Au même instant les échasses se replierent sur elles-mêmes, et disparurent au milieu du jardin.

— C'était moins une ! siffla le jeune homme d'une voix blanche. Allez, on saute !

Elsy risqua un œil, frémît.

— Dès que tu touches le sol, roule sur toi-même, ça neutralisera l'onde de choc, expliqua obligeamment le garçon.

— Pas possible ! ironisa-t-elle pour endormir sa peur.

Elle sauta en même temps que son compagnon, tenta un roulé-boulé de cinéma et se fit affreusement mal. Par bonheur la terre était boueuse, molle, saturée d'eau et d'argile. Elle resta un long moment, assise dans une flaue, les yeux rivés au rempart de béton spongieux.

— À quoi penses-tu ? s'étonna Ulm souillé de boue jusqu'aux sourcils.

— Le mur... Pourquoi les dum-dum n'ont-ils pas continué à l'attaquer, il n'était pas chauffé, lui ?

— L'instinct migratoire, la loi du nombre. La plus grande partie de l'essaim était concentrée sur le cube, les isolés l'ont suivi dans son départ sans chercher à comprendre... Allez, viens, c'est bien le moment de discuter de ça !

Il lui tendit la main, l'aida à se redresser. Ils restèrent face à face, pleins de gêne. Elsy désigna l'horizon :

— Par là ou par là ?

— N'importe, on ne sait même pas où on est !

— Alors par là ! décida-t-elle en pointant l'index vers la lisière d'un petit bois.

— J'ai cru qu'on y arriverait jamais, murmura le jeune homme, je sentais les échasses se tordre au fur et à mesure. Horrible !

— Tais-toi... Il ne faut plus parler de ça... Oublier.

— On s'en est sortis comme des chefs ! Parole ! Y a qu'un truc qui m'embête...

— Quoi ?

— Les aiguilles d'or, marmonna Ulm d'un air penaude, les aiguilles d'Irshaw, je les avais piquées pour les vendre...

— Et alors ?

— Elles sont tombées de mon blouson pendant la traversée, en plein au beau milieu des herbes !

Elsy se prit à sourire. Les aiguilles de l'échange : dévorées par la sève corrosive ! La boucle était bouclée. Elle aspira l'air froid du matin, s'enivra de la sensation d'humidité sous sa jupe.

Un peu plus tard ils provoquèrent l'envol d'une nuée de cailles.

## CHAPITRE XV

Dans le petit bois, ils eurent le bonheur de trouver un étang où ils purent se laver et nettoyer leurs vêtements. Ils remontèrent ensuite longuement un chemin de terre envahi par les mauvaises herbes. Le soleil, qui s'était levé, chauffait dur maintenant, et après tant de mois passés dans le ventre du cube de béton la tête leur tournait. Au bout d'une heure de marche ils s'accordèrent une pause.

— Bon sang ! jura Ulm. À me déplacer tout le temps sans rien sur le dos, j'ai perdu l'habitude des chaussures. Regarde : j'ai les pieds pleins d'ampoules !

Ils repartirent tout de même. Une petite voie mal bitumée les mena jusqu'à un axe routier désert. Probablement une portion d'autostrade condamnée en raison de sa vétusté. Il leur fallut la journée entière pour parvenir à rejoindre une route fréquentée. Quand le soleil devint rouge, ils avaient tous deux les pieds en sang et l'estomac strié d'élancements douloureux. Ils choisirent de s'arrêter dans un café minable, à l'arrière-salle mal éclairée, où on ferait probablement peu attention à eux. Une télévision diffusait des images qu'aucun client ne regardait, des transporteurs menaient grand raffut au comptoir. Ulm commanda rapidement deux repas et du café. Une fille aux cheveux gras vint les servir, l'œil atone et s'éloigna. Ils se jetèrent sur la nourriture, engloutissant le contenu de leur assiette sans prendre le temps d'identifier ce qu'ils mangeaient. Ce fut l'indicatif des informations télévisées qui leur fit relever machinalement la tête.

Aussitôt le visage de Cazhel occupa toute la surface de l'écran, et Elsy ne put retenir un frisson.

« — Coup de filet sensationnel, clamait la voix *off* du présentateur, le capitaine Cazhel chargé de la brigade anti-émeute met fin aux sinistres activités des Vandales. Vingt-cinq

arrestations – onze terroristes abattus au cours de l'assaut final. Un grand soupir de soulagement dans le show-business ! »

Ulm chercha la main d'Elsy, la serra convulsivement. Avant qu'il ait pu ouvrir la bouche un journaliste envahissait le rectangle bleu de l'écran, brandissant un micro sous le nez de l'officier chauve.

« — ... ils nous ont tenus en échec, disait Cazhel, c'est vrai. Pendant longtemps ils ont été insaisissables. Et puis, inexplicablement, ces derniers temps, ils ont commencé à accumuler les erreurs : fautes stratégiques, imprudences, relâchement dans le système de brouillage des filatures, bref, après mille recoupements nous avons localisé leur planque hier soir. Ils ont résisté farouchement mais nous avons pu les prendre vivants, en grande partie.

« — À quoi attribuez-vous cette soudaine vulnérabilité ? interrogea le reporter.

« — Je ne sais pas encore. D'après ce que j'ai compris, ils n'avaient plus de chef depuis plusieurs semaines. Je n'ai pas déterminé si celui-ci s'était désolidarisé du mouvement, s'il avait pris la fuite parce qu'il sentait qu'on voulait l'évincer, ou si on l'a tout bonnement supprimé pour fonder un « collectif » refusant toute forme d'autorité supérieure... »

— M. Lew ! souffla Elsy, il s'est enfui ou alors les autres l'ont tué !

« — Quoi qu'il en soit, reprit le policier, cette modification structurelle les a condamnés. Privés de « tête pensante », de stratège, ils ont monté des opérations grossières dont la plupart ont d'ailleurs échoué.

« — Les Vandales, coupa le meneur de jeu, peut-on dire aujourd'hui que c'est fini ?

« — Je le crois. Nous avons mis la main sur des fichiers plutôt compromettants, en ce moment même, les brigades des villes voisines procèdent aux dernières arrestations. Je pense qu'on peut le dire sans forfanterie : le nid de vipères est détruit ! »

Le reste fut avalé par le brouhaha des consommateurs, et une séquence sportive succéda aux faits divers.

— Alors ? chuchota Ulm. Tu crois qu'il n'y a plus personne ?

Elsy hocha la tête.

— Cazhel dit probablement la vérité. Privés de l'appui de M. Lew, les Vandales ont sombré dans l'amateurisme, sans s'en rendre compte. Ils étaient d'excellents soldats, mais il n'y a pas de bataille gagnée sans stratégie. Ils n'ont pas su y penser à temps. Je ne sais pas ce qui va se passer pour les vedettes. Que feront-elles lorsqu'elles réaliseront qu'Irshaw a disparu ? Et combien sont-elles ?

— Un bon bataillon ! Irshaw avait ouvert plusieurs « annexes » entre lesquelles il circulait avec ses aiguilles d'or... Sans elles on ne peut plus rien modifier. Dès à présent les jeux sont faits... pour la vie entière !

— Tu as les mains de N'Koulé Bassai, murmura la jeune fille d'une voix presque inaudible.

— Et toi les cheveux de la Nérini, les doigts de je ne sais plus qui, les seins de Paula machin-truc, les jambes...

— Nous sommes des voleurs, Ulm, haleta Elsy, il faut partir, descendre très loin dans le Sud, là où il n'y a ni télévision, ni cinéma, je me couperai les cheveux à ras, je...

— Oui, renchérit le métis, il y a les anciennes réserves, personne ne viendra jamais jusque-là... il n'y a pas de mineraï, pas de sources énergétiques, et les cultures industrielles ne tiennent pas, mais on peut y mener une vie frugale, très saine. Mes grands-parents s'en sont remarquablement bien accommodés : ils sont morts centenaires !

— Oui, soupira Elsy en renversant la tête les yeux clos, le Sud...

FIN